

Ion Creangă

Souvenirs d'enfance

Nouvelle traduction enrichie



— UN GRAND CLASSIQUE DE LA LITTÉRATURE ROUMAINE —

ÉDITIONS SKANDALON



ÉDITIONS SKANDALON • AUBENAS • 2026

Texte original dans le domaine public.

Traduction française nouvelle et appareil éditorial : © Éditions Skandalon, 2026.

Conception éditoriale et illustrations : Éditions Skandalon.

Illustrations numériques originales réalisées avec assistance d'intelligence artificielle, puis sélectionnées, corrigées et mises en page pour cette édition.

Éditions Skandalon – Maison d'édition associative

19 boulevard de la Corniche – 07200 Aubenas

www.skandalon.fr – admin@skandalon.fr – tél. 06 84 78 83 79

Numéro RNA : W071007357 – SIRET : 105 580 849 00013

Dépôt légal : à parution

Souvenirs d'enfance

Ion Creangă



COLLECTION
LEXIS

Table des matières

Table des matières	5
Table des illustrations	8
Avis au lecteur	10
Première partie	12
Humulești et l'école du père Ioan	12
Le maître emporté	17
Le choléra et le projet de prêtrise	21
Grand-père David et la route de Broșteni	23
Chez Irinuca	29
Le retour à travers la neige	32
Deuxième partie	37
La maison de Humulești	37
La charrue du Nouvel An	41
Cerises, chanvre et comptes de famille	46
La huppe du tilleul	51
Veillées, travaux et fêtes	59
À la baignade	61
Troisième partie	67
De Neamț à Fălticeni	67
L'école de catéchistes	72
Trăsnea aux prises avec la grammaire	76
Chez Pavel : musique, disputes et mauvais tours	80
Les « postes »	88
La fin des écoles de catéchistes	95
Quatrième partie	97
L'adieu à Humulești	98
Vers Iași	101
Note de traduction et d'édition	106
Repères de langue et de culture	107
Bălan, le Cheval blanc	107
Saint-Nicolas	107
<i>Tunsul felegunsul</i>	107
<i>Bădiță</i>	107
<i>Hora</i>	108
<i>Șezătoare</i> et <i>clacă</i>	108

<i>Colivă</i>	108
<i>Opinci</i>	108
<i>Chiraleisa</i>	108
<i>Moșii</i>	108
« L'Ange cria »	109
<i>Buhai</i>	109
Le livre d'heures et le psautier	109
Psaltique, ison, oligon, pétasti	109
<i>Osmoglasnic</i> , kondak et tropaire	109
La « poste »	109
La taxe de mastication (<i>dințărit</i>).....	110
Les monnaies	110
<i>Răzeși</i> — les paysans libres	110
Noms, filiations et surnoms	111
<i>Lă-mă, mamă</i>	111
« Que Dieu le lièvreise ! »	111
Répertoire des principaux personnages.....	112
Nică / Ion / Ioan / Ștefănescu	112
Smaranda.....	112
Ștefan, fils de Petrea	112
Le père Ioan.....	112
Vasile d'Illoaia.....	112
Smărăndița	112
Nică, fils de Costache.....	112
David Creangă.....	113
Dumitru	113
Irinuca	113
Tante Mărioara et l'oncle Vasile	113
Chiorpec	113
Măriuca	113
Trăsnea	113
Nică Oșlobanu.....	113
Pavel le cordonnier	113
Zaharia de Gâtlan	114
Ion Mogorogea	114
Bodrângă.....	114
Le pope Buligă, dit Ciucălău.....	114

La Moldavie de Nică : vie quotidienne, école et traditions.....	115
Un territoire entre village, bourg et montagne.....	115
Les răzeși, la maisonnée et les solidarités.....	115
La place des enfants dans le travail familial	115
Fêtes, veillées et entraide.....	116
L'école paroissiale.....	116
Bălan et Saint-Nicolas : les châtiments corporels.....	116
Une éducation profondément religieuse	117
Les réformes scolaires du milieu du siècle	117
L'enrôlement forcé et l'irruption de l'État	117
Le choléra et la médecine domestique.....	118
Les monastères et le séminaire de Socola	118
La langue de Creangă : oralité et couleur moldave	119
Un roumain moldave, non une langue séparée.....	119
Une prose faite pour être entendue	119
Régionalismes, archaïsmes et mots de culture.....	119
Diminutifs, surnoms et inventions verbales.....	120
Proverbes, jurons et parole collective	120
Quelques repères de prononciation.....	120
Le choix de la traduction française.....	120
Ion Creangă : vie, métier et œuvre.....	122
Une naissance discutée, une enfance devenue littérature.....	122
De Humulești à Socola	122
Diacre et homme en conflit avec son état.....	122
Instituteur et pédagogue	123
La rencontre avec Eminescu et Junimea	123
Contes, récits et Souvenirs d'enfance	123
La Bojdeuca et les dernières années.....	123
Une œuvre populaire et savante.....	124
Bibliographie sélective	125
Éditions roumaines	125
Traduction française antérieure consultable	125
Outils linguistiques et historiques	125
Biographie, histoire littéraire et contexte	125
Texte de référence.....	127

Table des illustrations

1. Humulești, le village de l'enfance.....	11
2. Smărăndița n'aurait pas dû rire.....	14
3. La chute dans l'Ozana.....	27
4. Le rocher d'Irinuca.....	31
5. La tempête sur le chemin de Pipirig.....	33
6. La charrue du Nouvel An.....	41
7. Le voleur de cerises.....	4
8. La huppe du vieux tilleul.....	52
9. La veillée.....	60
10. La baignade.....	63
11. Le pope Buligă entre dans la ronde.....	81

Note de l'éditeur

Eugène Ionesco, Benjamin Fondane, Panaït Istrati, Tristan Tzara, Emil Cioran, Mircea Eliade : la liste n'est pas exhaustive, et elle demeure ouverte. La littérature de langue française doit certaines de ses plus belles pages à des auteurs d'origine roumaine. Nous les lisons et les célébrons comme des figures pleinement inscrites dans notre histoire littéraire, sans toujours mesurer ce que leur œuvre doit à la culture dont ils sont issus.

Nous qui avons tant reçu, il nous appartient aussi de nous intéresser à la littérature roumaine pour elle-même, de nous immerger, ne fût-ce que le temps d'un livre, dans un pays, une histoire et une sensibilité autres. Comme un ami ou un amant se penche sur le passé d'un être aimé, nous voudrions lui demander : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Quel chemin t'a conduit jusqu'à nous, toi qui as appris à parler la même langue que nous, et qui, parfois même, la parles mieux que nous ? »

Le territoire roumain possède une histoire ancienne, depuis la Dacie antique jusqu'à la romanisation, dont la France a elle aussi connu l'empreinte. La Roumanie moderne, en revanche, se constitue au XIX^e siècle, notamment avec l'union de la Moldavie et de la Valachie en 1859, puis avec l'indépendance acquise en 1878.

C'est cette période de formation que nous avons choisi d'explorer. À travers les souvenirs d'enfance de Creangă, nous souhaitons nous tenir sur cette lisière : celle d'un monde rural encore profondément enraciné dans ses traditions, au moment où se dessine la Roumanie moderne. Son œuvre nous ouvre les portes d'une Moldavie vivante, familière et singulière, dont la langue, les coutumes et l'imaginaire méritent d'être découverts pour eux-mêmes.

Nous devons cette rencontre avec l'univers de Creangă à Roxana Grecu ; nous ne saurions assez la remercier.

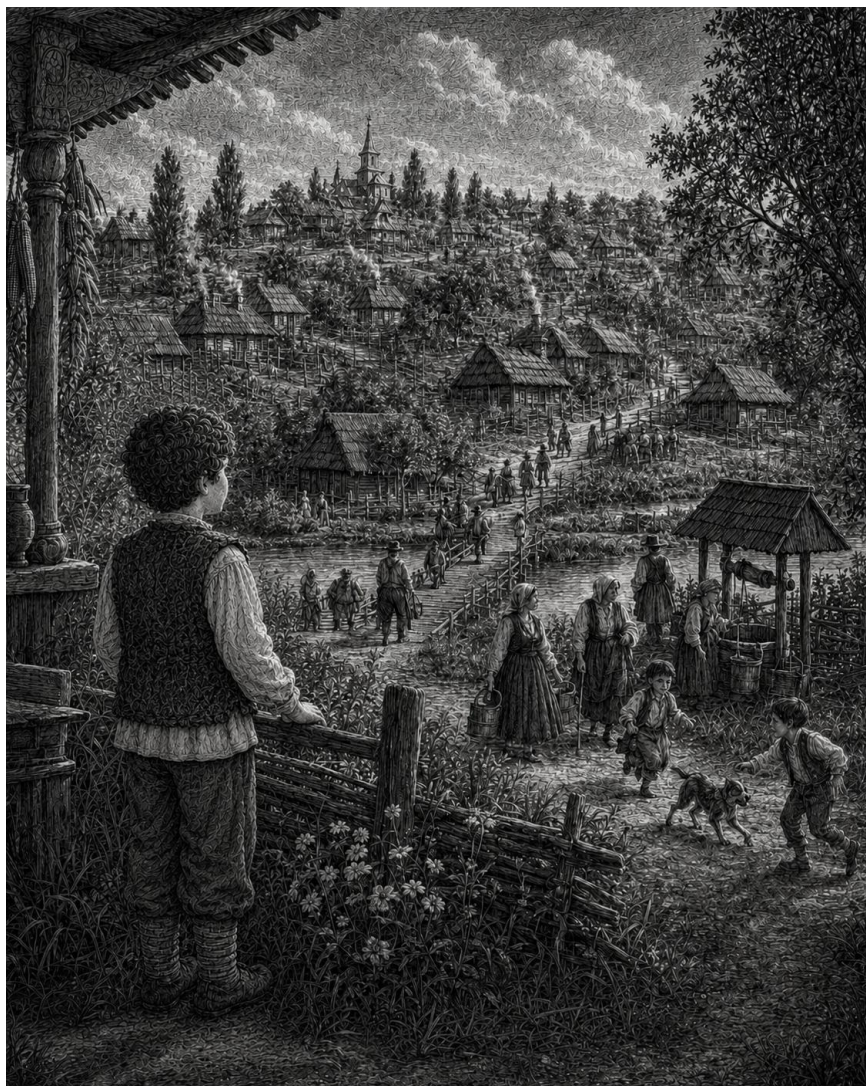
Emmanuel Philippon

Avis au lecteur

Les quatre parties sont celles de Creangă. Les intertitres placés à l'intérieur de chacune ont été ajoutés pour faciliter la lecture et structurer cette édition illustrée.

Nică, Ion, Ioan et Ștefănescu désignent le même narrateur à des moments ou dans des milieux différents. Les autres Nică sont identifiés par leur filiation.

Les notes de bas de page sont volontairement rares : elles éclairent une première occurrence sans interrompre le récit. Un glossaire plus développé et un répertoire des principaux personnages figurent en fin de volume.



1. Humulești, le village de l'enfance

Première partie

Humulești et l'école du père Ioan

Il m'arrive parfois de m'arrêter et de repenser au temps d'autrefois, aux gens qu'il y avait par chez nous lorsque je commençais moi aussi — Dieu de bonté ! — à devenir un petit bonhomme dans la maison de mes parents, au village de Humulești, juste en face du bourg, de l'autre côté de la rivière Neamț. C'était un grand village joyeux, formé de trois quartiers qui se tenaient tous ensemble : Vatra Satului, Delenii et Bejenii.

Et Humulești, en ce temps-là, ce n'était pas un ramassis de gens sans feu ni lieu. C'était un ancien village de *răzeși*¹, de paysans libres solidement établis : des maîtres de maison triés sur le volet, de solides garçons, de fières jeunes filles qui savaient mener la *hora*² aussi bien que la navette — les métiers à tisser faisaient bourdonner le village de tous côtés —, une belle église, des prêtres, des maîtres et des paroissiens qui faisaient honneur à leur village.

Et le père Ioan, celui du bas de la colline... Seigneur, quel homme de valeur et de bonté ! À son initiative, on planta tous ces arbres dans le cimetière, entouré d'une palissade de grosses poutres coiffée de bardeaux. Il fit aussi bâtir, près de la porte de l'église, une petite maison pour l'école.

Il fallait le voir aller sans relâche de porte en porte avec *bădiță* Vasile d'Illoaia³, le chantre de l'église — beau garçon, célibataire, robuste et vigoureux —, afin de convaincre les familles d'envoyer leurs enfants apprendre à lire. Et voilà qu'une foule de garçons et de filles se rassembla à l'école. J'étais du nombre : un petit maigrichon, timide comme pas deux, qui avait peur jusque de son ombre.

La première écolière fut Smărăndița, la propre fille du prêtre : une fillette vive, fine et pleine de malice, si appliquée qu'elle dépassait presque tous les garçons — dans les leçons comme dans les

¹ Răzeși : propriétaires héréditaires moldaves, souvent détenteurs de parts dans des terres communes ; leur statut n'impliquait pas la richesse.

² Hora : danse collective en ronde, et par extension réunion dansante villageoise.

³ Bădiță : appellation affectueuse et respectueuse à un jeune homme un peu plus âgé. « D'Illoaia » identifie Vasile par sa famille ou son lieu d'origine.

sottises. Son père passait d'ailleurs presque chaque jour à l'école, histoire de voir ce qui s'y tramait.

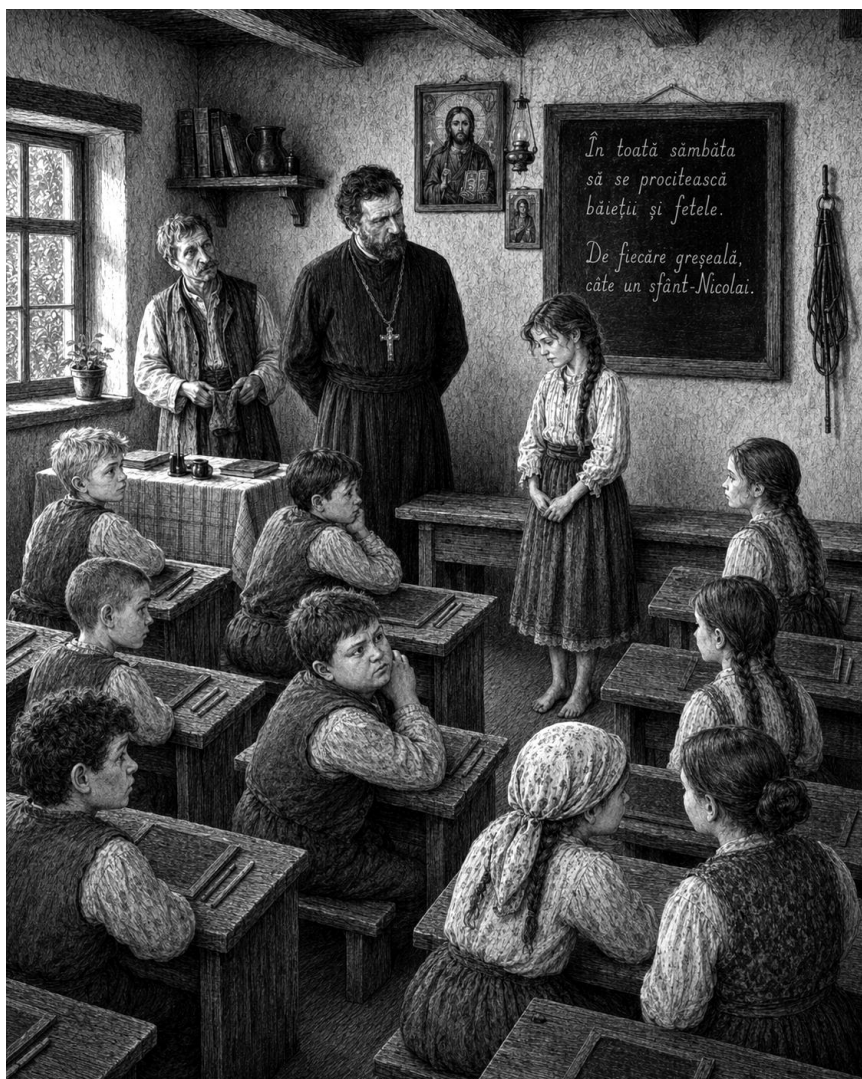
Un matin, nous le voyons arriver avec un banc tout neuf, long comme un jour sans pain. Après avoir demandé au maître comment chacun de nous se conduisait, il réfléchit un instant, baptisa le banc « Bălan, le Cheval blanc » et le laissa dans la classe.

Un autre jour, le voici qui revient, accompagné du père Fotea, le fourreur du village. Celui-ci nous apportait, en cadeau pour l'école neuve, un joli petit fouet de lanières soigneusement tressées. Le prêtre le baptisa « Saint-Nicolas », puisque saint Nicolas était le patron de l'église de Humulești. Puis il pria Fotea, si de bonnes lanières lui tombaient encore sous la main, de nous en fabriquer un de temps à autre — un peu plus épais, si possible.

Vasile sourit. Nous autres écoliers, nous nous regardâmes avec des yeux ronds. Le prêtre fixa alors la règle : chaque samedi, garçons et filles seraient interrogés sur tout ce qu'ils avaient appris pendant la semaine. Le maître marquerait au charbon chacune de leurs fautes et, à la fin, l'élève recevrait pour chaque erreur un Saint-Nicolas bien senti.

À ces mots, la fille du prêtre, vive et malicieuse comme elle était, partit d'un grand éclat de rire. La pauvre ! Elle aurait mieux fait de se taire.

— Allons, mademoiselle, en selle sur Bălan ! lança son père, soudain très sombre. Nous allons étrenner le Saint-Nicolas qui pend là-bas à son clou.



2. Smărăndița n'aurait pas dū rire

Le père Fotea et Vasile eurent beau intervenir : Smărandița mangea sa raclée. Ensuite elle resta assise, les mains sur les yeux, pleurant comme une jeune mariée, la chemise lui sautant sur le dos à chaque sanglot. Nous en restâmes de bois.

Heureusement, le prêtre apportait de temps à autre quelques piécettes et des pains tressés de l'église. Il en distribuait à chacun, ce qui finit par nous apprivoiser. Bientôt, tout marcha comme sur des roulettes : les garçons changeaient la tablette chaque jour et, le samedi, on passait à l'interrogatoire.

Cela ne nous empêchait pas, bien entendu, de faire à notre tête. Nous avions commencé avec une feuille fixée sur une baguette, où Vasile avait écrit pour chacun la croix et les premières lettres de l'alphabet. De là, nous étions passés aux tablettes, puis des tablettes au livre d'heures⁴.

Et alors — que Dieu nous pardonne ! —, dès que le prêtre et le maître avaient le dos tourné, nous filions dans le cimetière. Nous tenions le livre grand ouvert. Comme ses pages étaient un peu grasses, les mouches et les bourdons venaient s'y poser. Alors, clac ! nous le refermions d'un coup sec et nous expédions dix ou vingt âmes dans l'autre monde. Un vrai déluge sur le peuple des mouches !

Un jour, je ne sais quelle idée prit le prêtre : il voulut examiner nos livres. En les voyant tout barbouillés de sang, il se prit la tête à deux mains. Et quand il découvrit la cause du massacre, il nous invita l'un après l'autre à monter sur Bălan, puis nous consola à grands coups de saint Nicolas, pour venger les souffrances des bienheureuses mouches et des vénérables bourdons martyrisés par notre faute.

Peu après, un jour de mai, aux environs de la fête des Morts, le diable poussa Vasile — l'andouille, pour l'appeler par son nom — à charger un certain Nică, fils de Costache, de me faire réciter. Ce Nică, plus âgé que moi et savant jusqu'aux genoux d'une grenouille, m'en voulait à cause de Smărandița, la fille du prêtre : j'avais eu, à mon grand regret bien entendu, le malheur de lui flanquer un jour une taloche parce qu'elle me gênait pendant que j'attrapais des mouches.

⁴ Le ceaslov, rendu ici par « livre d'heures », servait aussi à l'apprentissage de la lecture dans les écoles paroissiales.

Nică se mit donc à m'interroger. Il m'écouta, m'écouta encore, puis commença à inscrire les fautes par poignées sur une planchette : une, deux, trois... jusqu'à vingt-neuf.

« Holà ! me dis-je, voilà qui dépasse la plaisanterie. Il n'a même pas fini : combien va-t-il encore en trouver ? » Je me mis à voir noir et à trembler de rage. Eh bien, Nică, mon garçon, c'est maintenant que ça se décide !

Je guettais du coin de l'œil la porte — mon seul salut — et trépignais d'impatience, attendant qu'un traînard rentre de dehors, car il était défendu à deux élèves de sortir en même temps. J'en grinçais des dents de le voir tarder : s'il entrait, j'échapperais peut-être à la chevauchée de Bălan et à la bénédiction de Nicolas, le grand faiseur de bleus. Mais le véritable saint Nicolas devait connaître ma détresse, car voilà enfin que le maudit garçon franchit la porte.

De gré ou de force, je gagne la sortie. Je passe le seuil et, au lieu de rôder autour de l'école, je prends mes jambes à mon cou. Un regard derrière moi : deux grands échalas sont déjà lancés à ma poursuite. Alors je cours à faire jaillir des étincelles sous mes pieds.

Je passe devant notre maison sans m'arrêter, vire à gauche dans la cour d'un voisin, de la cour dans l'enclos, de l'enclos dans le champ de maïs fraîchement sarclé, avec les garçons toujours sur mes talons. Avant qu'ils ne me rattrapent, la peur me donne du génie : je me blottis dans un creux, au pied d'un plant de maïs, et me recouvre de terre comme je peux.

Nică, fils de Costache, mon ennemi juré, et Toader, fils de Catinca, un autre grand dadais, passent à deux pas, furieux. Dieu les avait sans doute aveuglés : ils ne me virent pas. Quand je n'entendis plus ni maïs froissé ni poule grattant la terre, je jaillis, la tête couverte de poussière, et filai chez ma mère. Là, tout en larmes, je lui déclarai que je ne retournerais jamais à l'école, dût-on m'y tuer.

Le lendemain pourtant, le père Ioan vint chez nous, s'entendit avec mon père ; tous deux me prirent par la douceur et me ramenèrent à l'école.

— Voyons, c'est péché de rester sans la moindre instruction, disait le prêtre. Tu as déjà franchi les premiers échelons de l'alphabet ; te voilà au livre d'heures, et demain ou après-demain tu passeras au psautier, qui est la clef de toutes les sciences. Et qui sait ce que le

temps nous réserve ? Peut-être deviendras-tu prêtre ici même, à l'église Saint-Nicolas. Ce n'est pas pour rien que je me donne tout ce mal pour vous. Je n'ai qu'une fille : je verrai bien qui je choisirai pour gendre.

Hé, hé ! Dès que j'entendis parler de prêtrise et de Smărăndița, la fille du prêtre, je laissai les mouches tranquilles et me mis d'autres idées en tête. Je m'appliquai à écrire, à manier l'encensoir dans l'église, à tenir le bourdon au chant comme un garçon qui se respecte. Le père Ioan se prit d'affection pour moi ; Smărăndița commença, de temps à autre, à me lancer un regard en coin ; Vasile me chargea d'interroger les autres. On moulait désormais un tout autre grain au moulin. Nică, fils de Costache, ce braillard lourdaud et méchant, n'avait plus aucune prise sur moi.

Le maître emporté

Mais les choses vont rarement comme les hommes les imaginent : elles vont comme Dieu le veut. Un jour — le jour même de la Saint-Phocas —, le maire convoqua les villageois pour une corvée de réparation de la route. On disait que le prince devait passer par là pour se rendre aux monastères. Et Vasile, qui ne savait donc pas rester tranquille, de nous dire :

— Allons, les garçons, donnons nous aussi un coup de main, pour que Son Altesse ne prétende pas, en traversant notre village, qu'on y est plus paresseux qu'ailleurs.

Nous quittons donc l'école et nous voilà tous sur la route. Les uns creusaient à la pioche, d'autres transportaient la terre dans des brouettes, des charrettes ou des baquets ; bref, chacun travaillait de bon cœur. Le maire Nică Petricăi, le garde, le chef de quartier et quelques hobereaux mal lavés allaient et venaient au milieu des hommes. Tout à coup, nous apercevons sur le gravier un paquet de gens entassés les uns sur les autres, et, dessous, quelqu'un qui mugissait à pleins poumons.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

De tous côtés, les gens accoururent.

On avait pris Vasile au lasso pour l'armée. On le ficelait solidement et on lui passait les fers avant de l'expédier à Piatra. Voilà

pourquoi le maire avait rassemblé les hommes sous prétexte de corvée ! C'est ainsi, par la ruse, qu'on recrutait alors les jeunes gens. Quel spectacle maudit ! Tous les autres garçons en âge de servir disparurent en un clin d'œil ; nous autres enfants, nous rentrâmes chez nous en pleurant.

— Que ce chien de maire soit maudit ! Et que saint Phocas lui brûle aujourd'hui le cœur, à lui et à tous ceux qui l'ont aidé, comme ils viennent de brûler le cœur d'une mère !

Ainsi criaient les femmes du village, avec des larmes de feu. La mère de Vasile accompagna son fils jusqu'à Piatra en le pleurant comme un mort.

— Ne te tourmente pas, mère, lui disait-il pour la consoler. Le monde ne se réduit pas à ce que voient nos yeux. À l'armée aussi, un brave homme peut vivre honnêtement. Saint Georges fut soldat, saint Dimitri également, ainsi que bien d'autres saints martyrs qui souffrirent pour l'amour du Christ. Puissions-nous seulement leur ressembler !

Hélas ! nous avons perdu Vasile ; il était parti là où son destin l'appelait. Le père Ioan courut partout, les cheveux au vent, à la recherche d'un autre maître. Mais il n'en trouva jamais un comme lui, sage, travailleur et pudique comme une jeune fille.

Il y avait bien au village le maître Iordache, le nasillard du grand lutrin. Mais à quoi pouvait-il servir ? Il connaissait les tons de l'office par cœur, je ne dis pas ; seulement il claquait du bec tant il était vieux, et puis il avait reçu du ciel un autre don : celui de la bouteille. L'école resta donc vide quelque temps.

Quelques-uns d'entre nous continuèrent tant bien que mal à suivre le père Ioan : après tout, l'église ouvre l'esprit. Le dimanche, nous bourdonnions au lutrin, et hop ! un pain tressé dans la poche. Aux deux veilles de fête, trente ou quarante garçons couraient devant le prêtre, ouvrant un chemin dans la neige d'une maison à l'autre. À Noël, nous hennissions comme des poulains ; à l'Épiphanie, nous hurlions *chiraleisa*⁵ à faire bouillir le village. Quand le père Ioan arrivait, nous nous rangions en deux files pour lui dégager le

⁵ Chiraleisa : forme populaire de Kyrie eleison, « Seigneur, prends pitié », créée par les enfants lors des tournées de l'Épiphanie.

passage. Alors il lissait sa barbe et disait fièrement au maître de maison :

— Les voilà, les poulains du prêtre, mon fils. Ils attendent toute l'année avec impatience des jours aussi grands que ceux-ci. Leur avez-vous préparé des fèves bouillies, des boulettes, des galettes au chanvre et des pâtés au chou ?

— Tout est prêt, mon révérend père. Veuillez bénir notre maison et notre table, et restez donc un peu : cela fera rester aussi les prétendants.

Au seul mot de table, nous fondions dessus. Alors, gare à toi, pauvre bouche ! Comme dit le proverbe : « Devant les tartes, la bouche rit ; devant les pâtés au chou, elle rit encore plus fort. »

Que voulez-vous ? Les veilles de fête n'arrivent que deux fois l'an. Je me souviens même que, dans une maison, nous nous pressâmes avec tant d'ardeur autour de la table que nous la renversâmes en plein milieu de la pièce, plats compris. Le père Ioan en eut le visage brûlant de honte. Mais, fidèle à sa bonté, il se contenta de dire :

— Là où il n'y a rien, rien ne se renverse, mes enfants. Un peu plus d'attention ne ferait tout de même pas de mal.

À la fête patronale de l'église, le banquet durait une semaine entière. Il suffisait d'avoir un ventre où loger toute la *colivă*⁶ et tous les plats qu'on vous servait ! Maîtres d'école, prêtres, évêques et gens de toute sorte arrivaient de partout pour la fête de Humulești, et chacun repartait rassasié. Dans les maisons aussi, on régalaient quantité d'étrangers. Ma mère — que Dieu lui pardonne — se réjouissait comme personne lorsque des visiteurs se présentaient chez nous et qu'elle pouvait partager son pain avec eux.

— Mes fils feront-ils dire des prières et donner l'aumône pour moi après ma mort ? Peut-être oui, peut-être non. Autant donner moi-même de ma propre main. Après tout, les dents sont toujours plus proches que les parents. On en a vu bien d'autres !

Quand j'étudiais à l'école, maman apprenait avec moi à la maison. Elle en vint à lire le livre d'heures, le psautier et l'*Alexandrie* mieux que moi, et se réjouissait de tout son cœur lorsqu'elle me voyait prendre goût aux livres.

⁶ Colivă : blé bouilli sucré et garni, béni puis partagé lors des commémorations orthodoxes des morts.

Mon père, lui, se moquait souvent de moi en disant :
— Monsieur le scribe, fromage au clou, lait tourné dans l'encrier et la misère au fond des poches !

À l'entendre, j'aurais mieux fait de rester simplement « Nică, fils de Ștefan Petrei », honnête homme et bon maître de maison à Humulești. Comme dit le proverbe :

*Plutôt que dernier à la ville,
sois le premier dans ton village.*

Mais maman aurait filé jour et nuit pour me permettre de poursuivre mes études. Elle ne cessait de harceler mon père afin qu'il m'envoyât dans une autre école, car elle avait entendu lire à l'église, dans les *Parémies*, que l'homme instruit deviendrait sage et aurait l'ignorant pour serviteur.

Et ce n'était pas tout. Les vieilles qui tiraient les présages de quarante et un haricots jetés au fond d'un tamis, les astrologues, les diseuses de bonne aventure qu'elle avait consultés à mon sujet, et toutes les dévotes du village lui avaient rempli la tête d'une foule de balivernes, plus étranges les unes que les autres. Tantôt je devais vivre parmi les grands de ce monde ; tantôt j'étais couvert de chance comme une grenouille de poils ; tantôt j'avais une voix d'ange. À force d'entendre ces merveilles, maman, dans sa faiblesse pour moi, avait fini par croire que je deviendrais un second Cucuzel, l'ornement de la chrétienté : ce chanteur qui tirait des larmes aux cœurs les plus endurcis, attirait le monde entier jusque dans la solitude des forêts et réjouissait de sa voix toute la Création.

— Seigneur, ma femme, Seigneur ! disait mon père en la voyant si acharnée à faire mon bonheur. Il t'en faut, du bon sens ! Si tout le monde devenait savant, comme tu l'imagines, qui donc nous tirerait les bottes ? Tu n'as jamais entendu parler de celui qui partit bœuf à Paris — où que ce Paris se trouve — et en revint vache ? Grigore, le fils de Petre Lucă, est-ce à l'école qu'il a appris à débiter ses sornettes et à réciter les compliments de noce ? Quand on n'a pas de jugeote dans la tête, on n'en a pas, un point c'est tout.

— Qu'il en soit ainsi ou autrement, répondit maman, moi, je veux faire de mon garçon un prêtre. Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Un prêtre, rien que ça ! s'écria mon père. Écoute-moi celle-là ! Tu ne vois donc pas que c'est un grand flandrin, geignard et paresseux

comme il n'en existe pas deux ? Le matin, tu t'arraches l'âme avant de le réveiller. Sitôt debout, il réclame à manger. Petit comme il est, il attrape des mouches avec son livre d'heures et passe ses journées sur les grèves à chercher où se baigner, au lieu de garder les agneaux et de m'aider aux travaux selon ses forces. L'hiver, il est sur la glace ou sur sa luge. Avec ton école, tu lui as donné de mauvaises habitudes. Quand il sera un peu plus grand, il commencera à flairer les jupons, et à ce train-là je n'en tirerai jamais rien.

Le choléra et le projet de prêtrise

Et, puisque j'ai l'honneur de vous le raconter, mes parents discutèrent beaucoup de mon avenir. Puis, vers le mois d'août de cet été-là, la redoutable épidémie de choléra de 1848 arriva à Humulești et se mit à faucher à droite et à gauche. On n'entendait partout que cris et lamentations. Moi, remuant comme toujours, je grimpais parfois sur l'échelier lorsque le cortège d'un mort passait devant notre porte, et je lui lançais cette comptine :

*Pie, milan, qu'as-tu dans la poêle ?
J'emporte le père des poussins dans la vallée des sureaux.
Heureux le loriot, perché au sommet du sureau :
il prie la ronce et s'incline devant le coucou !
Ni pour moi ni pour toi,
mais pour le gros lourdaud qui va dans la fosse :
donne-lui vache pour vache et deux bœufs pour qu'il se
taise.*

J'accompagnais même le mort jusqu'à l'église, puis je rentrais chez nous le giron plein de bretzels, de pommes aplaties, de noix dorées, de caroubes et de figues cueillies sur « l'arbre du défunt ». En me voyant rapporter tout cela, mon père et ma mère se signaient d'effroi. Pour m'éloigner du danger, ils m'envoyèrent à la bergerie, dans le bois d'Agapia, près du pont de Cărăgița, où se trouvaient aussi nos moutons. Je devais y rester jusqu'à ce que l'épidémie se calmât.

Mais, dès la première nuit, le choléra me tomba dessus. Il me tordit, me noua tout le corps de crampes ; la soif me brûlait l'âme. Les bergers et le maître berger ne se doutaient de rien : à chacun de mes cris, ils se retournaient sur l'autre flanc et reprenaient leurs

ronflements. Je me traînais comme je pouvais jusqu'au puits, derrière la bergerie, et, presque à chaque heure, j'avalais un seau entier. Cette nuit-là, je peux le dire, le puits me servit de gîte ; je ne fermai pas l'œil, pas même le temps de faire jaillir une étincelle du briquet.

À l'aube seulement, Vasile Bordeianu, notre berger de l'enclos, eut pitié de moi. Il fit à pied les deux heures de chemin jusqu'à Humulești pour prévenir mon père, qui vint me chercher en charrette. Tout le long de la route, je réclamaï de l'eau sans relâche ; mon père me faisait patienter en me promettant le puits suivant, puis celui d'après, jusqu'à ce que Dieu nous permette enfin d'atteindre la maison.

Les médecins du village nous y attendaient : le vieux Vasile Țandură et un autre dont le nom m'échappe. Dans un grand chaudron, ils faisaient frire sur le feu des résidus de rayons de cire avec du suif. Ils commencèrent par me frictionner vigoureusement avec du vinaigre parfumé à la livèche — je le revois comme si c'était hier —, puis étalèrent leur mixture brûlante sur une toile et m'enveloppèrent tout entier comme un nourrisson. Je ne sais combien de temps s'écoula avant que je tombe dans un sommeil de mort. Je ne me réveillai que le lendemain, à l'heure des cloches de midi, aussi bien portant que le mieux portant des hommes. Que Dieu accorde le repos au vieux Țandură et à son compagnon ! Mais, comme on dit, « la mauvaise herbe ne meurt pas en une fois ». Avant le soir, j'avais déjà parcouru presque tout le village ; je fis même un détour par la baignade avec mon ami Chiriac, fils de Goian, un vagabond et un mangeur d'été de la même farine que moi. Cette fois, mon père ne me dit rien. Pendant quelque temps, il me laissa vivre à ma guise.

L'hiver venu, maman recommença à poursuivre mon père pour qu'il m'envoyât quelque part à l'école. Mais lui répondait qu'il n'avait plus un sou à dépenser pour moi.

— Au maître Vasile Vasilcăi, je ne payais qu'un *sorocovăț*⁷ par mois. Mais cet empoté de Simeon Fosa, de Țuțuieni, sous prétexte qu'il parle plus mystérieusement que les autres et renifle du tabac à longueur de journée, demande trois *husăși* par mois ! Tu te rends

⁷ Sorocovăț et husăș : anciennes pièces d'argent de valeur variable. Un tableau des monnaies figure dans le glossaire.

compte ? Ce garçon, vêtements compris, ne vaut pas tous les *husăși* que j'ai déjà gaspillés pour lui.

À ces mots, maman prit feu.

— Pauvre homme ! Comment pourrais-tu me comprendre, puisque tu ne connais pas une seule lettre ? Quand tu engloutis tes *sorocoveți* dans ta moustache, tu ne te lamentes pas autant ! Petre Todosiicăi, notre cabaretier, ne t'a-t-il pas mangé neuf cents lei ? Vasile Roibu de Bejeni presque autant, sans parler des autres ? Pour Ruștei, fils de Valică, et Măriuca, fille d'Onofrei, tu trouves toujours de quoi donner et redonner. Je sais bien ce qui se passe : ne t'imaginer pas que Smaranda dort — puisses-tu dormir, toi, du sommeil éternel ! Et pour ton garçon, tout à coup, tu n'as plus rien ? Mon homme, mon homme ! Tu finiras au fond de l'enfer et personne ne viendra t'en tirer si tu ne fais pas l'effort de donner un fils à la prêtrise. Tu fuis la confession comme le diable l'encens. Tu ne vas à l'église que d'une Pâque à l'autre. C'est ainsi que tu prends soin de ton âme ?

— Tais-toi donc, femme ! L'église est dans le cœur de l'homme ; et quand je mourrai, je resterai bien assez longtemps près de l'église, répondit mon père. Ne bavarde pas comme le pharisien hypocrite. Frappe-toi plutôt la bouche et dis comme le publicain : « Seigneur, aie pitié de moi, pécheresse, qui salis sans raison mon mari de tout ce qui me passe par la langue. »

Grand-père David et la route de Broșteni

Bref, maman eut beau se chamailler avec mon père à mon sujet, ce fut encore elle qui l'emporta. Un dimanche, au cœur du carnaval d'hiver, son père, mon grand-père David Creangă, de Pipirig, vint chez nous. Voyant la querelle que mon instruction avait soulevée, il déclara :

— Allons, Ștefan, allons, ma petite Smaranda, cessez donc de vous tourmenter. Aujourd'hui, c'est dimanche ; demain, lundi et jour de marché ; mais mardi, si Dieu nous garde en bonne santé, je prendrai le garçon avec moi. Je l'emmènerai à Broșteni, avec mon Dumitru, chez le maître Nicolai Nanu, à l'école de Baloș. Nous verrons bien ce qu'il saura tirer de lui. Mes autres fils, Vasile et Gheorghe, y ont tant appris que je n'ai eu qu'à m'en féliciter. Voilà plus de vingt ans que

je suis maire à Pipirig, et je me suis débrouillé péniblement avec mes simples bâtons de compte. À quoi me sert de pouvoir lire tous les livres d'église, si je suis incapable de noter proprement la moindre somme ? Depuis que mes garçons sont revenus de l'école, ils me tiennent les comptes sou par sou et je vis comme un prince. À présent, je dis moi-même qu'on peut rester maire toute sa vie sans même en sentir le poids.

— En vérité, Alecu Baloș a fait une grande œuvre avec cette école, pour qui sait le comprendre ! Et quel maître sage et habile il a trouvé ! Il parle avec tant de douceur, reçoit chacun avec tant de bonté, que c'est un plaisir de se présenter devant lui. Heureux les parents qui ont mis au monde un homme d'un si bon cœur ! Et pour nous autres paysans des montagnes, c'est un bienfait immense. Quand je suis arrivé de Transylvanie à Pipirig avec mon père et mes frères Petrea, Vasile et Nică — voilà plus de soixante ans —, où aurait-on trouvé en Moldavie des écoles comme celle de Baloș ? Peut-être à Iași, ou au monastère de Neamț, du temps du métropolite Iacob, qui était un peu de notre parenté par Ciubuc le Sonneur, du monastère de Neamț, le grand-père de ta mère, Smaranda. Son nom est encore aujourd'hui inscrit sur la cloche de l'église de Pipirig.

— Ciubuc le Sonneur, lui aussi venu de Transylvanie, savait lire un peu, comme moi. Puis il quitta son pays avec ses troupeaux, tout comme nous, comme le vieux Dediu de Vânători et d'autres bergers, surtout à cause des papistes, autant que je sache. Il était si riche que ses moutons et ses grands troupeaux remplissaient les montagnes : Hălăuca, Piatra lui Iepure, Bărnariul, Cotnărelul et Boampele, jusque par-delà Pătru-Vodă. On raconte que Ciubuc était un homme de cœur. Tout voyageur qui s'arrêtait à son logis était reçu avec joie et nourri à satiété. Sa bonté et sa fortune étaient célèbres dans tout le pays. Le prince lui-même, dit-on, logea un jour chez lui. En voyant toutes ses richesses, il lui demanda avec qui il les partageait.

— Avec ceux qui ont l'esprit faible et la vertu forte, Votre Altesse, répondit Ciubuc.

— Voilà un homme, s'écria le prince, voilà ce que j'appelle un homme ! S'il y en avait beaucoup comme lui dans mes États, le pays manquerait rarement de secours dans le besoin.

Puis il lui posa la main sur l'épaule :

— Vieillard, sache qu'à partir d'aujourd'hui tu es mon homme, et que la porte du palais te sera toujours ouverte.

Depuis ce jour, on appela Ciubuc « l'homme du prince ». Aujourd'hui encore, une colline du côté de Plotunul, là où se trouvait la plus grande partie de son domaine, porte le nom de Dealul Omului, la Colline de l'Homme.

— C'est sur cette colline, Smaranda, que nous nous sommes réfugiés au temps de la révolte, avec ta mère, toi et ton frère Ioan. Nous fuyions une bande de Turcs qui venait de se battre contre les volontaires à Secu et se dirigeait vers Pipirig en pillant tout sur son passage. Dans notre précipitation, nous avons oublié ta sœur Ioana à la maison, dans son petit baquet, sur la galerie. Quand ta mère s'aperçut que l'enfant manquait, elle se mit à s'arracher les cheveux et à gémir jusqu'à l'étouffement : « Malheur à moi ! Ma petite, les Turcs l'ont transpercée ! »

— Moi, je grimpai au sommet d'un sapin. Dès que je vis les Turcs prendre la direction de Plotunul, je me jetai à cru sur un cheval et galopai jusqu'à la maison. J'y trouvai l'enfant saine et sauve, mais son baquet avait été renversé par des cochons qui grognaient autour d'elle, prêts à la mettre en pièces. Près de sa tête, je découvris quelques roubles, que les Turcs avaient sans doute déposés là. Je pris l'enfant et, dans ma joie, je ne sais même pas comment je regagnai la Colline de l'Homme auprès de ta mère. Quand j'eus retrouvé mes esprits, je répétais avec amertume ce que tant d'autres avaient dit avant moi : ceux qui n'ont pas d'enfants ignorent ce qu'est le souci. Quelle sagesse ont certains hommes de ne jamais se marier !

— Ciubuc le Berger était de ceux-là. Il n'avait ni femme ni enfants. Plus tard, par excès de piété ou pour quelque autre raison, il légua toute sa fortune au monastère de Neamț et se fit moine avec presque tous ses compagnons. Tant qu'il vécut, il fit célébrer quantité de services pour les morts. Aujourd'hui, il repose en paix près des murs du monastère. Que Dieu lui pardonne et lui donne place dans le royaume des cieux ! Car demain, peut-être, nous devons nous y rendre à notre tour. Vous voyez : vous n'auriez rien su de tout cela si je ne vous l'avais raconté, conclut grand-père avec un soupir.

Puis il reprit :

— Ce n'est pas une mauvaise chose, Ștefan, que ton garçon apprenne un peu à lire. Pas nécessairement pour devenir prêtre, comme l'imagine Smaranda : la prêtrise apporte aussi son lot de tourments, et c'est une charge lourde. Mieux vaut ne pas être prêtre que de l'être indignement. Mais les livres apportent une certaine consolation. Si je n'avais pas su lire, je serais devenu fou depuis longtemps avec tout ce qui m'est tombé sur la tête. J'ouvre les *Vies des saints*, je vois tout ce qu'ils ont supporté et je me dis : « Seigneur, quelle patience tu as donnée à tes élus ! » Nos malheurs sont des fleurs à l'oreille à côté de ceux que racontent les livres. Et puis, être entièrement bête comme un bœuf n'est bon pour personne. On récolte beaucoup de sagesse dans les livres et, pour parler franchement, on ne reste pas une vache que chacun peut traire à son gré. Je vois que le garçon a de la mémoire : avec le peu qu'il sait déjà, il chante et lit tout à fait convenablement.

Grand-père David entretint ainsi mes parents de ces choses et de bien d'autres presque toute la nuit, du dimanche au lundi, puis encore du lundi au mardi. Lorsqu'il venait de Pipirig au marché, il couchait chez nous afin d'acheter ce dont il avait besoin.

Le mardi, de très bonne heure, il posa les bâts et les sacoches sur les chevaux. Il les attacha proprement à la file, le deuxième à la queue du premier, le troisième à celle du deuxième, le quatrième à celle du troisième, comme font les montagnards, puis déclara :

— Eh bien, Ștefan, ma petite Smaranda, portez-vous bien : moi, je m'en vais. Allons, mon petit-fils, es-tu prêt ?

— Prêt, grand-père. Partons ! répondis-je, tout occupé à venir à bout de côtes de porc fumées et de saucisses grillées que maman avait placées devant moi.



3. La chute dans l'Ozana

Après avoir dit adieu à mes parents, je partis avec grand-père en direction de Pipirig. Ce matin-là, il gelait à fendre les bûches. Au-dessus de Vânători, tandis que nous traversions la passerelle sur le Neamț, grand-père suivait en tenant les chevaux par la bride et moi je marchais devant. Mes bottes glissèrent et je tombai dans l'Ozana tout entier, garçon compris ! Heureusement, grand-père était là.

— Et dire qu'on appelle cela des bottes ! maugréa-t-il en me retirant vivement de l'eau.

J'étais trempé jusqu'à la peau et gelé pour de bon : l'eau s'était infiltrée partout. Il m'arracha mes bottes, déjà dures comme du bois.

— Rien ne vaut les pauvres *opinci*. Le pied y repose à l'aise, et par grand froid on y vit comme au paradis.

Avant même qu'il ait fini de parler, il m'avait enveloppé dans une épaisse cape de laine de Cașin, fourré dans une sacoche en travers du cheval et remis la caravane en marche vers Pipirig.

Lorsque grand-mère me vit arriver dans cet état, roulé en boule dans la sacoche comme un pauvre poussin donné par charité, elle faillit mourir de chagrin. Je n'ai jamais connu de femme qui pleurât pour tant de choses : elle avait le cœur tendre au-delà de toute mesure. Elle ne mangea jamais de viande de bœuf, par pure compassion. Les jours de fête, lorsqu'elle se rendait à l'église, elle pleurait tous les morts du cimetière, parents ou étrangers, sans faire la moindre différence. Grand-père, lui, était un homme posé : il s'occupait de ses affaires comme il l'entendait et laissait grand-mère aux siennes, en bonne tête de femme qu'elle était.

— Seigneur, David ! ne te calmeras-tu jamais ? Pourquoi as-tu fait sortir l'enfant par un temps pareil ?

— Pour que tu aies une raison de t'émerveiller, Nastasie, répondit-il.

Il tira du garde-manger une peau de sanglier et en découpa une paire d'*opinci* pour Dumitru et une autre pour moi. Il en plissa soigneusement le cuir et passa dans les attaches de chacune un lacet noir en crin de cheval.

Trois jours plus tard, après avoir reçu du linge propre et deux paires de bandes de laine blanche pour les pieds, nous chaussâmes convenablement nos *opinci*⁸. Nous baisâmes la main de grand-mère et reprîmes la route par Boboiești, avec grand-père et Dumitru, le

⁸ Opinci : chaussures paysannes formées d'une pièce de cuir lacée autour du pied.

plus jeune frère de maman. Nous remontâmes le fond de la vallée de Hălăuca et finîmes par atteindre Fărcaşa, où nous passâmes la nuit en compagnie du père Dumitru, de Pârâul Cârjei. Il portait au cou un goitre gros comme une grande gourde, qui ronflait tel un biniou. À cause de lui, nous ne pûmes fermer l'œil presque de la nuit. Le pauvre prêtre n'y pouvait rien. D'ailleurs, comme il le disait lui-même, mieux vaut porter son goitre au-dehors que dans la tête.

Chez Irinuca

Le lendemain, nous quittâmes Fărcaşa, passâmes par Borca, Pârâul Cârjei et Cotârğaş, et arrivâmes enfin à Broşteni. Grand-père nous installa à ses frais chez une certaine Irinuca, nous conduisit chez le maître et à l'église pour nous faire incliner devant les icônes, puis nous laissa en bonne santé et reprit le chemin de sa maison. De temps à autre, il nous envoyait ce qui nous était nécessaire.

Broşteni, comme presque tous les villages de montagne, était dispersé au hasard. Le loup et l'ours ne se gênaient pas pour s'y montrer en plein midi. Une maison se trouvait ici, sous cette pente ; une autre là-bas, de l'autre côté de la Bistriţa, sous une autre pente — bref, chacun avait bâti là où cela lui avait paru commode. Irinuca possédait une vieille cabane de rondins, percée de fenêtres grandes comme la paume, couverte de planches et entourée d'une clôture de sapin. Elle se dressait juste au pied de la montagne, sur la rive gauche de la Bistriţa, près du pont.

Irinuca n'était ni jeune ni vraiment vieille. Elle avait un mari et une fille, grande, molle et si maussade qu'on aurait eu peur de passer la nuit avec elle dans la maison. Heureusement, du lundi matin au samedi soir, on ne la voyait pas. Elle partait en montagne avec son père pour scier des planches et travaillait toute la semaine comme un homme, presque pour rien. Deux personnes et deux bœufs, en plein hiver, gagnaient tout juste de quoi manger leur polenta. Souvent même, certains rentraient le samedi soir avec une jambe cassée ou les bœufs estropiés : tel était leur bénéfice supplémentaire.

La cabane de la rive gauche de la Bistriţa, le mari, la fille et les bœufs dans la forêt, un bouc et deux chèvres maigres et galeuses qui dormaient toujours dans l'entrée : voilà toute la fortune d'Irinuca.

Mais c'est encore une fortune, quand on a la santé. Enfin, en quoi cela me regarde-t-il ? Revenons plutôt à nos affaires.

Dès le lendemain du départ de grand-père, nous allâmes à l'école. Le maître, voyant nos cheveux longs, ordonna à l'un des élèves de nous les couper. À cette nouvelle, nous nous mîmes à pleurer dix rangées de larmes et à supplier tous les dieux du ciel de ne pas nous défigurer. Peine perdue : le maître resta à côté de nous jusqu'à ce que nous fussions rasés à blanc. Puis il nous rangea parmi les autres élèves et nous donna à apprendre, selon nos forces, diverses choses, entre autres le chant « L'Ange cria », qu'il fallait savoir par cœur.

Nous vécûmes ainsi jusqu'au milieu du carême. Un beau matin, nous nous réveillâmes couverts de la tête aux pieds de la gale des chèvres d'Irinuca. Eh bien, que faire ? Le maître ne voulait plus de nous dans sa classe ; Irinuca ne savait pas nous guérir ; personne ne pouvait prévenir grand-père ; nos provisions touchaient à leur fin. Nous étions dans de beaux draps.

Aux environs de l'Annonciation, je ne sais par quel caprice, une chaleur extraordinaire survint. La neige fondit, les torrents dévalèrent et la Bistrița gonfla d'une rive à l'autre, manquant d'emporter la maison d'Irinuca. Par cette chaleur, nous nous frottions d'une lessive trouble, puis restions nus au soleil jusqu'à ce que la cendre séchât sur notre peau ; après quoi nous plongeons dans la Bistrița pour nous baigner. Une vieille nous avait enseigné ce remède contre la gale. Vous pouvez imaginer ce que signifiait se jeter deux fois par jour dans la Bistrița, à Broșteni, en plein grand carême ! Nous n'attrapâmes ni point de côté, ni fièvre, ni aucune autre maladie ; mais de la gale, nous ne fûmes pas débarrassés davantage. Comme dit le proverbe : « Elle s'accroche à l'homme comme la gale. »



4. Le rocher d'Irinuca

Un jour, Irinuca était partie au village. Elle avait l'habitude d'y rester si longtemps qu'elle en oubliait l'heure, telle la fille du chef. Nous, qui ne savions naturellement pas demeurer tranquilles, grimpâmes sur la montagne derrière sa maison, chacun armé d'un morceau de traverse. Les torrents roulaient avec violence, surtout l'un d'eux, blanc comme du lait. Le diable nous poussa à déplacer une énorme roche qui ne tenait plus que par un point d'appui. À peine l'eûmes-nous ébranlée qu'elle partit dans la pente, bondissant plus haut qu'un homme. Elle traversa la clôture, enfonça l'entrée de la maison d'Irinuca, passa au milieu des chèvres et alla droit se jeter dans la Bistrița, dont l'eau se mit à bouillonner. Cela se passait le samedi de Lazare, vers midi.

Eh bien, que faire maintenant ? La clôture et la maison de la femme étaient couchées par terre ; une chèvre avait été mise en morceaux. Ce n'était plus une plaisanterie. La peur nous fit oublier notre gale et tout le reste.

— Ramasse vite ce qu'il te reste avant que la vieille ne revienne, dit Dumitru, et filons sur ce radeau jusqu'à Borca, chez mon frère Vasile. Les radeaux ont recommencé à descendre la rivière.

Nous saisîmes le peu que nous possédions encore et courûmes vers le radeau. Les flotteurs tinrent parole et partirent aussitôt. Ce qu'Irinuca put dire derrière nous, je l'ignore ; mais je sais que la peur me glaça le dos jusqu'à Borca, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, dimanche des Rameaux, nous quittâmes Borca dès l'aube par le Vieux Sentier, accompagnés de deux gardes montés, et prîmes la direction de Pipirig. La journée s'annonçait magnifique. Les gardes disaient n'avoir jamais vu le printemps arriver si tôt de toute leur vie.

Le retour à travers la neige



5. La tempête sur le chemin de Pipirig

Dumitru et moi cheminions en chantant. Nous cueillions des violettes et des primevères au bord du sentier, gambadions, nous bousculions, comme si nous n'étions pas les deux galeux de Broșteni qui venaient de mettre tant de joie dans la maison d'Irinuca. Vers midi, le beau temps se changea soudain en une tempête effroyable, capable de coucher les sapins par terre. La vieille Dochia n'avait sans doute pas encore retiré tous ses manteaux. Une bruine commença ; elle tourna à la neige fondue, puis au froid et à une vraie bourrasque de neige. En un instant, le chemin disparut au point qu'on ne savait plus où aller. La neige tombait toujours, le brouillard descendait jusqu'au sol, et l'on ne distinguait même pas l'homme qui marchait à côté de soi.

— Hein, qu'il a été ensorcelé, notre beau temps ! soupira l'un des gardes. Je me demandais aussi si le loup avait vraiment avalé l'hiver aussi vite. Depuis Întărcători, nous avons perdu le chemin. À présent, il faudra avancer à l'aveuglette. Nous finirons bien là où le destin l'a écrit.

— Écoutez ! dit l'autre. On entend chanter un coq. Allons de ce côté : peut-être tomberons-nous sur un village.

Nous descendîmes donc, descendîmes encore, avec mille peines, sur des pentes dangereuses. Nous nous empêtrions dans les jeunes sapins ; les chevaux glissaient et roulaient presque cul par-dessus tête ; Dumitru et moi marchions tout recroquevillés et pleurions dans nos poings tant nous avions froid. Les gardes haletaient et se mordaient les lèvres de dépit. Par endroits, la neige nous arrivait à la ceinture. La nuit tombait lorsque nous atteignîmes une gorge fermée de montagnes. On y entendait la voix d'un petit torrent qui, comme nous, descendait de la hauteur vers la vallée, dégringolant et se brisant malgré lui contre les rochers. Lui poursuivit son chemin ; nous, nous nous arrêtâmes et décidâmes de préparer la polenta — sans eau.

— Eh bien, les garçons, couchez-vous maintenant, dit un des gardes en battant le briquet et en mettant le feu à un sapin.

— Ce qui est écrit sur ton front, nul ne l'efface. Alors, du cœur et de la gaieté ! dit l'autre.

Il tira de ses sacoches une grosse tranche de polenta gelée, la réchauffa sur les braises et nous en distribua à chacun un morceau.

Elle nous glissa dans la gorge comme si elle avait été graissée de beurre ! Après avoir plus ou moins apaisé nos ventres, nous nous recroquevillâmes autour du feu. La neige nous tombait dessus, l'humidité montait d'en dessous ; d'un côté, nous gelions, de l'autre, nous brûlions — comme il convenait à l'heure et au lieu. Et tandis que nous nous tourmentions ainsi, un nouveau malheur faillit nous achever : le sapin en flammes manqua de s'abattre sur nous. Sans l'attention de l'un des gardes, il nous aurait écrasés. La malédiction d'Irinuca nous avait sans doute rattrapés.

Enfin le jour se leva. Nous nous lavâmes avec de la neige, fîmes notre prière selon l'usage chrétien, puis remontâmes avec les gardes par la pente que nous avions descendue. La neige s'était un peu calmée. Après de grands efforts, nous retrouvâmes le chemin. Et en avant, en avant, toujours en avant ! Vers le soir, nous arrivâmes chez grand-père David, à Pipirig. Lorsque grand-mère nous aperçut, elle se mit à nous pleurer de joie.

— Mon David finira par me mettre vivante au tombeau avec ses manières, je le vois bien ! Regardez-moi ces pauvres garçons : quelle plaie ils ont sur tout le corps ! Comme la gale les a dévorés chez les étrangers, mes petits !

Après nous avoir plaints et pleurés à sa façon, grand-mère nous servit ce qu'elle avait de meilleur et nous bourra convenablement. Puis elle courut au garde-manger, en rapporta une cruche de goudron de bouleau, nous en enduisit du sommet du crâne jusqu'à la plante des pieds et nous coucha au chaud sur le poêle. Elle recommença deux ou trois fois par jour, et même la nuit, jusqu'à ce que, le Vendredi saint, nous nous réveillions guéris comme par enchantement. Entre-temps, la nouvelle de nos dégâts était arrivée de Broșteni. Grand-père, sans discuter, dédommagea Irinuca de quatre pièces d'or.

Le samedi de Pâques, il me renvoya chez mes parents, à Humulești. Le jour de la fête, je chantai à l'église un « L'Ange cria » qui laissa tous les fidèles bouche bée. Maman aurait voulu m'avaler de joie. Le père Ioan m'invita à sa table et Smărândița cassa avec moi une multitude d'œufs rouges. Les bonheurs me tombaient les uns sur les autres.

À la seconde Résurrection, pourtant, les choses tournèrent moins bien. Toutes les filles du village étaient venues à l'église. Quelques-unes, plus diablesses que les autres, m'aperçurent, éclatèrent de rire et se mirent à chanter :

*Tondu, félegondu,
tondu, félegondu,
les chiens derrière lui !*

Bucarest, septembre 1880

Deuxième partie

La maison de Humulești

Je ne sais pas ce qu'il en est des autres, mais moi, lorsque je pense au lieu où je suis né, à la maison de mes parents à Humulești, au pilier de la cheminée où maman attachait une ficelle terminée par des pompons qui rendaient les chats fous, au rebord d'argile du foyer auquel je me cramponnais lorsque j'apprenais à marcher, au four sur lequel je me cachais quand nous jouions à cache-cache, et à tant d'autres jeux pleins de la grâce et de la drôlerie de l'enfance, mon cœur bondit encore de joie.

Seigneur, que la vie était belle alors ! Mes parents, mes frères et mes sœurs étaient tous en bonne santé ; la maison ne manquait de rien ; les garçons et les filles des voisins venaient sans cesse s'amuser avec nous. Tout allait à mon gré, sans la moindre contrariété, comme si le monde entier m'avait appartenu.

J'étais gai comme un beau jour, turbulent et enfantin comme un vent en pleine bourrasque.

Maman, célèbre elle-même pour ses prodiges, me disait parfois avec un sourire, lorsque le soleil commençait à paraître entre les nuages après une longue pluie :

— Sors donc, mon petit aux cheveux clairs, et ris au soleil. Peut-être le temps se remettra-t-il.

Et le temps se remettait après mon rire.

Le soleil savait, bien sûr, à qui il avait affaire : j'étais le fils de ma mère, et ma mère savait accomplir de véritables merveilles. Elle chassait les nuages noirs au-dessus de notre village et détournait la grêle vers d'autres endroits en plantant une hache dans la terre devant la porte. Avec deux simples pieds de vache, elle faisait prendre l'eau en gelée, à la stupéfaction de tous. Lorsque je me cognais la tête, la main ou le pied contre le sol, le mur ou quelque morceau de bois, elle frappait à son tour le coupable en disant : « Tiens ! Tiens ! » et ma douleur disparaissait aussitôt.

Quand un charbon grondait dans le poêle — signe, disait-on, de vent et de mauvais temps — ou se mettait à siffler — preuve que

quelqu'un disait du mal de vous —, maman le réprimandait au milieu du foyer et le rossait avec les pincettes pour calmer l'ennemi. Et ce n'était pas tout. À la moindre inquiétude dans mon regard, elle humectait son doigt, prélevait un peu de poussière boueuse sur le talon d'une chaussure ou, plus vite encore, de la suie à la bouche du poêle, puis disait : « De même que le talon et la bouche du poêle ne peuvent être frappés du mauvais œil, que mon petit ne le soit pas non plus. » Après quoi elle me dessinait sur le front une belle tache noire, afin de ne pas perdre son trésor. Et elle faisait bien d'autres choses encore.

Telle était maman au temps de mon enfance : pleine de merveilles, autant que je m'en souviens. Et je m'en souviens bien, car ce sont ses bras qui m'ont bercé tandis que je buvais son lait doux, blotti contre sa poitrine, babillant et la regardant avec amour dans les yeux. J'ai reçu le sang de son sang et la chair de sa chair ; c'est d'elle aussi que j'ai appris à parler. Quant à la sagesse, elle vient de Dieu, lorsque l'heure arrive pour l'homme de distinguer le bien du mal.

Mais le temps passait en nous trompant. Je grandissais sans m'en apercevoir ; d'autres pensées se mirent à voler dans ma tête, d'autres plaisirs à s'éveiller dans mon âme. Au lieu de devenir sage, je devenais toujours plus remuant, et mes désirs ne connaissaient plus de bornes. Car la pensée humaine est vive et trompeuse : le désir vous emporte sans cesse sur ses ailes et ne vous laisse en repos qu'une fois entré dans la tombe.

Mais malheur à qui se met à réfléchir ! L'eau vous entraîne en secret vers le fond, et de la plus grande gaieté vous tombez soudain dans la détestable tristesse.

Parlons plutôt de l'enfance : elle seule est joyeuse et innocente. À bien dire, c'est là la vérité.

Que lui importe, à l'enfant, que son père et sa mère songent aux difficultés de la vie, à ce que leur apportera peut-être le lendemain, ou que mille soucis leur rongent l'esprit ? Enfourché sur son bâton, il se croit monté sur le plus fougueux des chevaux. Il galope de bon cœur, le fouette, tire sérieusement sur la bride et lui hurle de toute son âme des ordres à vous rendre sourd. S'il tombe, il s'imagine que

le cheval l'a jeté à terre et décharge alors sur son bâton toute la force de sa colère.

J'étais ainsi à cet âge heureux, et je crois que tous les enfants l'ont été depuis que le monde est monde et la terre, terre, quoi qu'on puisse en dire.

Lorsque maman, épuisée, s'allongeait un moment dans la journée pour se reposer, c'était précisément l'heure que nous choissions, nous autres garçons, pour faire sauter la maison en l'air. La nuit, lorsque papa revenait de la forêt de Dumesnicu, transi de froid et couvert de givre, nous l'effrayions dans l'obscurité en lui sautant sur le dos. Tout fatigué qu'il était, il nous attrapait l'un après l'autre comme à colin-maillard, nous soulevait jusqu'aux poutres en disant : « Grand comme ça ! », puis couvrait chacun de baisers.

Quand on avait allumé la lampe à huile et que papa se mettait à manger, nous tirions les chats de leurs niches et de dessous le poêle. Nous les ébouriffions, les malmenions sous ses yeux, leur faisons voler la poussière du poil. Les pauvres bêtes ne nous échappaient qu'après nous avoir griffés et craché dessus de toutes leurs forces.

— Et toi, tu les regardes, mon homme, disait maman, et tu les encourages encore ! C'est bien ça ? Ah ! ah ! les chats vous ont joliment arrangés, sales petites pestes ! Aucune créature ne peut s'établir près de cette maison à cause de vous. Parce que je ne vous ai pas peignés à la baguette aujourd'hui, vous roulez les chats comme des pelotes et vous vous jetez sur les gens comme des chiens sur un bâton. Holà ! Sachez que vous poussez vraiment trop loin vos sortilèges ! Je vais décrocher la verge de la poutre et vous tailler des habits dont les pièces voleront partout.

— Laisse-les donc, ma femme, laisse-les, répondait papa en nous faisant sauter sur ses genoux. Ils sont heureux de me voir revenir. Que leur manque-t-il ? Il y a du bois près du billot, du lard et de la farine en abondance au grenier, du fromage dans le baquet, du chou dans le tonneau — Dieu soit loué ! Qu'ils aient seulement la santé pour manger et jouer tant qu'ils sont petits. Leur envie de gambader leur passera lorsqu'ils seront grands et que les soucis marcheront devant eux. Ne crains rien, ils n'y échapperont pas. Tu connais le dicton : « Si c'est un enfant, qu'il joue ; si c'est un cheval, qu'il tire ; si c'est un prêtre, qu'il lise. »

— Tu parles à ton aise, répondit maman. Tu ne restes pas avec eux dans la maison du matin au soir, à te faire pousser des cheveux blancs. Que la terre les mange — Seigneur, pardonne-moi ! Ah ! si seulement l'été revenait et qu'ils aillent jouer dehors ! J'en suis rassasiée comme de pommes sauvages. Toutes les diableries qui leur passent par la tête, ils les exécutent. Quand on sonne la simandre à l'église, ton sage Zahei court dehors et se met à frapper le métier à tisser : les murs craquent et les fenêtres tremblent. Et cet enragé d'Ion, avec la cloche des moutons, les pincettes et le tisonnier, fait un tel vacarme qu'il vous emporte les oreilles. Ensuite, ils se jettent une couverture sur le dos, mettent un casque de papier sur la tête et chantent : « Alléluia ! Seigneur, prends pitié, le pope attrape des poissons ! » jusqu'à vous chasser de la maison. Et ils recommencent deux ou trois fois par jour. Si l'on se laissait guider par eux, on les hacherait parfois sous les coups.

— Ma foi, femme, toi qui es si dévote que tout le pays le sait, tes garçons t'ont construit une église sur place, selon ton goût. Il est vrai que l'église du village est si loin qu'elle entre presque dans la maison... Allez, les garçons, organisez maintenant des vigiles qui durent toute la nuit et toutes les cérémonies extravagantes qui vous plairont, puisque vous avez envie que votre mère vous serve chaque jour les pains au miel des Quarante Martyrs et de la *colivă* aux noix.

— Ça alors ! As-tu seulement ta raison, mon homme ? Je me demandais pourquoi ils étaient si sages, les petits : c'est toi qui leur donnes des ailes et chantes à leur unisson. Regarde-les, tous bien éveillés, les yeux fixés sur nous, comme s'ils allaient faire notre portrait. Qu'on les lève pour travailler, en revanche, et tu les verras hésiter, se tortiller, faire la moue et minauder. Allez, au lit, les garçons ! La nuit passe ; mais que vous importe, à vous qui trouvez toujours à manger sous le nez ?

Une fois couchés, nous autres garçons, en garçons que nous étions, recommencions à nous chamailler. L'envie de faire les fous nous empêchait de dormir, jusqu'à ce que la pauvre maman fût obligée de nous visser les oreilles une ou deux fois et de nous appliquer quelques claques solides dans le dos. Papa, parfois rassasié de tout ce tapage, lui disait :

— Allons, tais-toi maintenant, haras que tu es ! Ils ne sont tout de même pas de vieilles femmes pour qu'on leur arrache les jambes en les pinçant !

Mais maman nous en ajoutait alors quelques-unes, mieux appuyées encore :

— Tenez, voilà votre argent de poche, petits diables ! Même la nuit, je ne pourrai donc jamais me reposer de vos cabrioles ?

Ce n'était qu'ainsi que la pauvre femme obtenait un peu de paix — pauvre d'elle, avec tous ses péchés ! Et pensez-vous qu'elle en avait fini ? Pas du tout. Dès l'aube du lendemain, nous recommençons depuis le début. Maman redécrochait notre marraine la verge de la poutre et nous cinglait de nouveau. Mais croyez-vous que cela nous impressionnait ? Comme on dit : « Une mauvaise peau pleine de croûtes, frappe-la ou laisse-la, elle restera la même. »

Que de choses nous passaient par la tête, et que de sottises nous accomplissions jusqu'au bout et au-delà ! Je m'en souviens comme si elles arrivaient à l'instant.

Allez donc, frère Ion, retenir tout cela aujourd'hui encore, à supposer que votre tête vous rende ce service.

À Noël, lorsque papa tuait le cochon, le flambait, l'ébouillantait puis l'enveloppait vivement de paille pour l'étouffer et mieux racler sa peau, je montais à califourchon sur la bête, par-dessus la paille, et me réjouissais comme si j'avais gagné mille pièces. Je savais qu'on me donnerait la queue à griller et la vessie à remplir de grains : je la gonflerais et, une fois sèche, la ferais gronder. Alors, pauvres oreilles de maman ! Elle finissait toujours par me la crever sur la tête.

La charrue du Nouvel An



6. La charrue du Nouvel An

Et, puisque j'y pense ! Une année, pour la Saint-Basile, plusieurs garçons du village et moi décidâmes d'aller promener la charrue du Nouvel An. J'étais déjà assez grand, hélas. Toute la veille de la fête, je harcelai mon père afin qu'il me fabriquât un *buhai*⁹, ou tout au moins un grand fouet.

— Seigneur, le fouet que je vais te donner, tu le sentiras passer ! répondit-il enfin. Tu n'as donc rien à manger dans ma maison ? Tu veux que ces grands dadais te roulent dans la neige ? Je vais te retirer tes bottes sur-le-champ.

Comprenant que je venais de mettre moi-même le feu à la paille au-dessus de ma tête, je déguerpis avec pour tout instrument ma vessie de porc. Il ne fallait surtout pas que papa me prît mes bottes et me couvrît de honte devant mes camarades. Or, je ne sais comment, aucun d'entre eux n'avait de cloche. La mienne était restée à la maison ; pouvais-je retourner la chercher ? Nous nous débrouillâmes donc comme nous pûmes : une vieille lame de faux trouvée par-ci, un crochet de timon par-là, un tisonnier muni d'un anneau et ma vessie de porc. Après les vêpres, nous partîmes de maison en maison.

Nous commençâmes chez le père Oşlobanu, tout en haut du village, avec l'intention de parcourir Humuleşti d'un bout à l'autre. Mais le prêtre fendait du bois dehors, près du billot. Dès qu'il nous vit nous ranger devant la fenêtre et nous préparer à réciter nos vœux, il se mit à nous couvrir de jurons bien nourris :

— Les poules viennent à peine de se coucher, et vous commencez déjà ? Attendez un peu, maudits garnements, je vais vous en donner !

Nous prîmes aussitôt la fuite. Lui, vlan ! lança derrière nous une grosse bûche, car le père Oşlobanu était un homme maussade et revêche. La peur nous fit retraverser presque la moitié du village sans même nous laisser le temps de lui lancer la formule réservée aux maisons qui refusent les chanteurs :

*Des planches fendues sous les pieds,
des champignons sur les murs ;
autant de plumes sur les coqs,
autant d'enfants au ventre gros !*

⁹ Buhai : instrument du Nouvel An à peau tendue et crin frotté, produisant un grondement de taureau.

— Quel étranger du diable ! Quel pope de malheur ! disions-nous, une fois rassemblés, gelés et tremblants. Cette bête enragée a failli nous estropier. Pussions-nous le voir porté sur une civière à l'église Saint-Dimitri, sous la citadelle, où il officie ! C'est le Diable en personne qui l'a entortillé pour qu'il vienne planter sa carcasse de maison dans notre village. Dieu nous garde d'avoir tous nos prêtres comme lui : on ne goûterait plus jamais rien de bon à l'église, dans les siècles des siècles !

Le temps de maudire le prêtre, de le couvrir d'imprécations et de discuter encore, la nuit était déjà bien tombée.

— Eh bien, qu'allons-nous faire maintenant ? Entrons dans cette cour, dit Zaharia, fils de Gâtlan. Nous perdons notre temps au milieu de la route.

Nous entrâmes chez Vasile Aniței et nous rangeâmes devant la fenêtre, selon l'usage. Mais le diable semblait avoir jeté un sort à notre troupe. L'un refusait de faire sonner la faux parce qu'il avait froid ; un autre se plaignait que ses mains gelaient sur le crochet du timon ; mon cousin Ion Mogorogea, le tisonnier sous le bras, cherchait querelle et refusait de réciter. J'en avais le cœur fendu de dépit.

— Commence, toi, Chiriac ! dis-je au fils de Goian. Nous deux, Zaharia, nous mugirons de la bouche comme le *buhai* ; et les autres crieront : « Hé ! hé ! »

Nous commençons tous ensemble. Et que voyons-nous ? La furie de femme de Vasile Aniței nous poursuit avec le crochet du four encore enflammé, car elle venait justement de tirer les braises pour enfourner ses pains.

— Que le feu vous prenne, maudits que vous êtes ! cria-t-elle, hérissée comme une poule. Quelles sont ces manières ? Qui vous a appris une pareille insolence ?

Cette fois, les garçons, nous courûmes plus vite encore que chez le père Oșlobanu.

— Voilà encore une belle réussite ! nous dîmes-nous, arrêtés au carrefour du milieu du village, près de l'église. Une ou deux aventures de plus, et les gens nous chasseront comme une bande de bohémiens. Mieux vaut rentrer dormir.

Après nous être engagés sous serment à reformer la même troupe l'année suivante, nous nous séparâmes, raidis par le froid et affamés comme des loups. Chacun rentra chez ceux qui l'attendaient — et n'en fut que plus heureux. Telle fut, cette année-là, notre tournée de la charrue.

Et quand je « prélevais la crème » des pots, quel autre beau scandale !

Lorsque maman mettait le lait à cailler, jours maigres ou jours gras, dès le lendemain je commençais à lécher la couche épaisse qui se formait sur les pots. Je poursuivais chaque jour jusqu'à atteindre le lait aigre. Au moment où maman voulait recueillir la crème, elle pouvait toujours chercher, la pauvre Smaranda.

— Ce sont peut-être les sorcières qui ont volé le lait des vaches, petite maman, disais-je, assis sur mes talons devant les pots, la langue bien sortie.

— Seigneur, je finirai bien par surprendre ce vampire près du pot de crème, répondait maman en me regardant longuement. Et alors, gare à lui ! La marraine suspendue à la poutre saura lui apprendre les bonnes manières, même si toute la race des vampires et des sorcières vient le tirer de mes mains. D'ailleurs, on reconnaît sur sa langue le vampire qui a mangé la crème. Sache-le, mon chéri : j'ai toujours détesté les gens fourbes et les lèche-plats. Dieu n'aide pas celui qui vole en cachette, que ce soit une chose à porter, une chose à manger ou n'importe quoi d'autre.

« Elle frappe quelque part et ça se fend ailleurs », pensais-je, car je n'étais tout de même pas assez sot pour ne pas comprendre où elle voulait en venir.

Et Chiorpec, le cordonnier, notre voisin : quels tourments il me causait ! À vrai dire, c'était plutôt moi qui lui en causais. Tous les deux jours, je me rendais chez lui et le harcelais pour obtenir des lanières afin de me fabriquer un fouet. Le plus souvent, je le trouvais en train d'enduire les bottes d'un excellent goudron qui rendait le cuir doux comme du coton. Lorsqu'il voyait qu'aucune parole ne suffirait à se débarrasser de moi, il me prenait gentiment le menton de la main gauche. De la droite, il trempait sa brosse dans la terrine de goudron et me barbouillait le museau si copieusement que tous

les apprentis de l'atelier éclataient de rire. Sitôt libéré, je courais chez maman en pleurant et en crachant de tous côtés.

— Regarde, maman, ce que ce diable de Chiorpec m'a fait !

— Seigneur ! Comme si c'était moi qui le lui avais appris, répondait-elle avec une satisfaction mal dissimulée. Je lui offrirai un beau présent quand je le rencontrerai. Partout où tu vas, tu te colles aux gens et leur arraches l'âme par ton insolence, mauvais garnement !

En entendant cela, je me lavais soigneusement la bouche et me résignais. Mais dès que j'avais oublié ma colère, je courais de nouveau chez Chiorpec réclamer des lanières. En me voyant franchir la porte, il m'accueillait gaiement :

— Hé, hé ! te revoilà, petit porcelet !

Et il me goudronnait une nouvelle fois sous les rires de tous. Je rentrais encore chez nous en pleurant, en crachant et en le maudissant. Maman avait vraiment une croix à porter avec moi.

— Ah ! si l'hiver pouvait revenir, disait-elle, que je t'envoie dans quelque école et que je demande au maître de ne me rendre de toi que la peau et les os !

Cerises, chanvre et comptes de famille

Un jour d'été, peu avant la fête des Morts, je me glissai hors de la maison en plein midi et me rendis chez l'oncle Vasile, le frère aîné de mon père, pour lui voler des cerises. Il n'y avait que chez lui et dans deux autres jardins du village des cerisiers précoces qui mûrissaient vers la Pentecôte. Je calculai soigneusement comment m'y prendre sans me faire surprendre. Je commençai par entrer dans la maison et fis semblant de chercher Ion afin de l'emmener se baigner.

— Ion n'est pas ici, répondit ma tante Mărioara. Il est parti avec ton oncle Vasile sous la citadelle, à un foulon de Condreni, pour rapporter des manteaux de laine.

Il faut vous dire qu'à Humulești tout le monde filait : filles et garçons, femmes et hommes. On y fabriquait de grandes quantités de drap pour manteaux, noir ou de laine d'agneau d'un an, vendu à la pièce ou déjà cousu. Des marchands arméniens venaient exprès de Focșani, Bacău, Roman, Târgu-Frumos et d'autres bourgs pour l'acheter sur place, sans compter les foires de toute la région.

C'est surtout de cela que vivaient les habitants de Humulești, *răzeși* presque sans terres, ainsi que d'un commerce ambulante : bœufs, chevaux, cochons, moutons, fromage, laine, huile, sel et farine de maïs ; grands manteaux, vestes courtes et capotes ; pantalons de toile ou de laine, longues chemises, tapis, couvertures fleuries, serviettes ouvragées en soie grège et quantité d'autres produits. Ils les portaient au marché le lundi, ou le jeudi aux monastères de femmes, car les religieuses trouvaient le bourg un peu loin.

— Dans ce cas, restez en bonne santé, tante Mărioara ! repris-je. Comme je vous le disais, je regrette beaucoup qu'Ion ne soit pas là : j'aurais tant aimé aller me baigner avec lui.

Mais, dans ma tête : « Quelle chance ! Ils sont absents. S'ils pouvaient seulement ne pas revenir trop vite, ce serait encore mieux. »



7. Le voleur de cerises

Pour faire court, je baisai la main de ma tante, lui souhaitai le bonjour comme un garçon bien élevé et sortis en donnant l'impression de partir vers la rivière. Je rampai là où je pus et, un instant plus tard, me retrouvai dans son cerisier. Je me mis à entasser les fruits dans ma chemise, mûrs ou verts, tels qu'ils se présentaient. J'étais inquiet et me dépêchais d'en finir au plus vite lorsque je vis tante Mărioara au pied de l'arbre, une baguette à la main.

— Alors, petit diable, c'est ici que tu te baignes ? cria-t-elle en me fixant de ses yeux écarquillés. Descends, voleur, je vais t'apprendre !

Descendre ? En bas, c'était la perdition. Voyant que je ne bougeais pas, elle me lança deux ou trois mottes de terre, sans m'atteindre. Puis elle commença à grimper en répétant :

— Attends un peu, gros porc ! Mărioara va te doubler la peau comme il faut !

Je me laissai glisser vivement vers une branche basse et, hop ! sautai dans un champ de chanvre qui s'étendait devant le cerisier. Les plantes, encore vertes, m'arrivaient à la ceinture. Cette folle de tante se lança derrière moi. Je courais comme un lièvre à travers le chanvre ; elle suivait sur mes talons. Parvenu à la clôture au fond du jardin, je n'eus pas le temps de la franchir et fis demi-tour à travers les plantes, toujours au galop, la tante derrière moi. Près de l'enclos, la clôture était encore trop difficile à sauter ; de chaque côté, d'autres palissades ; et cette harpie ne me lâchait pas, pour rien au monde. Elle faillit m'attraper ! Je courais, elle courait, je courais, elle courait, jusqu'à ce que tout le chanvre soit couché à plat. Et, pour ne pas mentir, il y en avait dix ou douze grandes perches de terrain, beau et serré comme une brosse : il n'en resta rien.

Notre ouvrage terminé, tante Mărioara s'emmêla dans les tiges ou buta contre quelque chose et tomba. Je pivotai aussitôt sur un pied, pris deux bons élans, franchis la clôture comme si elle n'existait pas et disparus. Je rentrai chez nous et fus d'une sagesse exemplaire tout le reste de la journée.

Mais vers le soir, voilà le vieux Vasile qui arrive à notre porte avec le maire et le garde. Il appelle mon père, lui expose l'affaire et l'invite à assister à l'évaluation du chanvre et des cerises. Car, pour dire vrai, le vieux Vasile était un avare et un gratte-fromage de la même espèce que tante Mărioara. Comme dit le proverbe : « Le tonnerre gronde et

les rassemble. » Mais j'ai beau claquer de la langue maintenant : qui a le droit de détruire le travail d'autrui ? Le dommage était fait, et le coupable devait payer. Comme on dit : « Ce n'est pas le riche qui paie, c'est le fautif. » Mon père acquitta donc l'amende à ma place, un point c'est tout.

Lorsqu'il revint, couvert de honte après l'estimation, il me donna une raclée mémorable :

— Tiens ! Rassasie-toi de cerises ! À présent, sache que tu as mangé tout ce que tu pouvais espérer de moi, vaurien bon à pendre ! Combien de dégâts devrai-je encore payer à cause de toi ?

Voilà comment se termina l'affaire des cerises. La parole de maman se réalisa vite et bien : « Dieu n'aide pas celui qui vole en cachette. » Mais à quoi sert le repentir après la mort ? Et ma honte, qu'en faites-vous ? Allez donc ensuite regarder en face tante Mărioara, le vieux Vasile, mon cousin Ion, et même tous les garçons et toutes les filles du village ! Surtout le dimanche à l'église, à la *hora*, si belle à regarder, ou à la baignade de Cierul Cucului, rendez-vous des garçons et des filles qui avaient passé toute la semaine au travail à se languir les uns des autres.

La renommée de mon exploit s'était répandue partout. Je ne pouvais plus montrer mon visage sans mourir de honte. Et cela justement au moment où plusieurs jolies filles du village commençaient à grandir et où quelque chose se mettait à me gratter le cœur. Comme dans ce dialogue :

— Dis, Ion, tu les aimes, les filles ?

— Je les aime !

— Et elles, elles t'aiment ?

— Et elles m'aiment aussi !

Enfin, que faire ? Cela passerait comme le reste. Il suffit d'avoir le visage tanné comme une écorce et de laisser le mort dans le champ de maïs, ainsi que tant d'autres affaires qui me sont arrivées au cours de ma vie — non pas toutes en un an ou deux et d'un seul coup, mais pendant de longues années et chacune à son tour, comme les sacs au moulin. J'essayais bien, en apparence, d'éviter les nouvelles catastrophes ; mais le diable semblait me pousser dans le dos et, précisément alors, je les accomplissais en fanfare.

Et voilà ! À peine l'affaire des cerises terminée, une autre prit sa place.

Un matin, maman parvint à grand-peine à m'arracher au sommeil :

— Debout, gros paresseux, avant le lever du soleil ! Tu veux encore que le coucou arménien t'embrasse et te souille, afin que rien ne te réussisse de toute la journée ?

La huppe du tilleul

C'est ainsi qu'elle nous faisait peur avec une huppe qui, depuis plusieurs années, nichait dans un très vieux tilleul creux sur le flanc de la colline, chez l'oncle Andrei, le plus jeune frère de mon père. Tout l'été, dès l'aube, on l'entendait chaque jour :

— Pou-pou-poup ! Pou-pou-poup !

Le village en résonnait.

À peine levé, maman m'envoya porter le repas à des Tziganes fabricants de cuillers que nous avions engagés pour sarcler, dans la Vallée-Sèche, près de Topolița. Je pars avec la nourriture, et voilà que j'entends la huppe :

— Pou-pou-poup ! Pou-pou-poup ! Pou-pou-poup !

Aurais-je dû poursuivre tout droit mon chemin ? Bien sûr que non. Je fis un détour par le tilleul, décidé à capturer l'oiseau. Je lui en voulais terriblement, non pas tellement parce qu'il risquait de « m'embrasser », comme disait maman, mais parce que c'était à cause de lui qu'on me tirait du lit avant le jour.



8. La huppe du vieux tilleul

Arrivé devant l'arbre, je déposai le repas sur le sentier, au sommet de la pente, puis grimpai doucement dans le tilleul, dont le parfum de fleurs vous endormait. Je plongeai la main dans le creux, à l'endroit que je connaissais. Quelle aubaine ! Je saisis la huppe sur ses œufs.

— Tais-toi donc, ma belle, te voilà doublée ! dis-je, rempli de satisfaction. Maintenant, tu pourras toujours aller embrasser le diable.

Mais au moment de la sortir, sa grande huppe ronde me fit peur : je n'avais jamais vu cet oiseau auparavant. Je la lâchai dans le trou. Je restai un instant à réfléchir. Ce ne pouvait tout de même pas être un serpent à plumes, bien que j'eusse entendu dire qu'on trouvait parfois des serpents dans les arbres creux. Je repris courage et replongeai la main, advienne que pourra. La pauvre bête, effrayée, s'était sans doute réfugiée au plus profond d'un recoin, car je ne la retrouvai plus. Elle semblait être entrée sous terre.

— Voilà encore une affaire à l'envers ! maugréai-je.

J'ôtai ma casquette et la fourrai dans l'ouverture. Puis je redescendis, cherchai une pierre plate de la bonne taille, remontai dans l'arbre, retirai ma casquette et bouchai le trou avec la pierre. La huppe finirait bien par ressortir de sa cachette avant mon retour des champs.

Je redescendis encore et courus porter le repas aux sarcleurs. Mais si vite que j'aie marché, j'avais perdu du temps à rôder je ne sais où, à tâtonner et lambiner dans le tilleul. Les fabricants de cuillers avaient les oreilles allongées par la faim. Comme dit le proverbe : « Quand le Tzigane a faim, il chante ; le boyard se promène les mains derrière le dos ; notre paysan, lui, tire sur sa pipe et couve sa colère. » Nos ouvriers chantaient donc comme des possédés au milieu du champ, assis sur le manche de leur houe, les yeux voilés d'avoir trop longtemps guetté l'arrivée du repas.

Ce ne fut qu'à l'heure du grand déjeuner qu'ils me virent enfin paraître derrière une butte, avec la nourriture toute froide, avançant ou n'avançant pas, tandis que je les écoutais chanter avec tant d'entrain. Les dragons se ruèrent aussitôt sur moi et faillirent m'avaler. Heureusement, une jeune femme de leur bande prit ma défense :

— Holà, les hommes ! Calmez-vous ! Pourquoi maltraitez-vous le garçon ? C'est avec son père que vous avez un compte, pas avec lui.

Les sarcleurs cessèrent alors de s'occuper de moi et se jetèrent sur le repas en silence. Ayant sauvé la face, je repris mon sac et les écuellés, puis me dirigeai vers le village. Je fis de nouveau un détour par le tilleul, grimpai, posai l'oreille contre l'ouverture et entendis quelque chose se débattre à l'intérieur. Je retirai prudemment la pierre, plongeai la main et sortis la huppe, épuisée par tant d'agitation. Quant aux œufs, quand je voulus les prendre, ils n'étaient plus qu'une bouillie.

Je rentrai chez nous, attachai l'oiseau par la patte avec une ficelle et le cachai pendant deux jours à maman, dans le grenier, parmi de vieux baquets fendus. Toutes les deux minutes, je montais voir la huppe, au point que personne ne comprenait ce que je cherchais si souvent là-haut.

Le lendemain, tante Măriuca, la femme du vieux Andrei, arriva chez nous avec une mâchoire au ciel et l'autre à terre, et se mit à quereller maman à mon sujet :

— As-tu jamais entendu pareille chose, belle-sœur ? Ion a volé la huppe ! Cette huppe qui nous réveille à l'aube pour le travail depuis tant d'années !

Elle était si bouleversée qu'elle manquait de pleurer en parlant. Aujourd'hui, je comprends qu'elle avait parfaitement raison : la huppe était l'horloge du village. Mais la pauvre maman ne savait rien de l'affaire.

— Que dis-tu, belle-sœur ? Je le tuerais sous les coups si j'apprenais qu'il a pris cette huppe pour la torturer. Tu as bien fait de me prévenir. Laisse-moi faire : je vais le passer au dévidoir.

— N'en doute pas un instant, belle-sœur Smaranda. Rien n'échappe à ton démon de garçon. À quoi bon discuter ? Quelqu'un l'a vu emporter l'oiseau ; j'en mets ma tête au feu.

Caché dans le garde-manger, j'entendis tout cela. Je grimpai en vitesse au grenier, saisis la huppe, me glissai avec elle sous l'avant-toit et filai droit au marché aux bestiaux pour la vendre. C'était justement un lundi, jour de marché. Arrivé à la foire, je me promenai fièrement parmi les gens, la huppe à la main : après tout, j'avais moi aussi du sang de marchand.

Un vieux fou, qui tenait une génisse au bout d'une corde, ne trouva rien de mieux que de me demander :

— Elle est à vendre, ta petite poule, garçon ?

— Elle est à vendre, grand-père !

— Et combien en demandes-tu ?

— Ce que vous pensez qu'elle vaut.

— Apporte-la donc au vieux, que je la soupèse.

Je la lui mets dans les mains. Cette vieille charogne du diable fait semblant de chercher si elle porte des œufs, dénoue doucement la ficelle de sa patte et la lance en l'air :

— Ah, quelle malchance ! Elle m'a échappé !

La huppe, brrrr ! se posa sur le toit d'une boutique. Après s'être reposée un instant, elle prit son vol vers Humulești et me laissa planté là, au beau milieu du jour, les larmes sur les joues et les yeux fixés sur elle. Alors, hop ! j'empoignai le vieux par son manteau : il allait me payer mon oiseau.

— Pour qui me prenez-vous, grand-père ? Vous jouez avec la marchandise d'autrui ? Si vous ne vouliez pas l'acheter, pourquoi l'avez-vous lâchée ? Et ne croyez pas que vous m'échapperez avec votre génisse ! Vous avez compris ? Ce n'est pas une plaisanterie !

Je lui sautais presque aux yeux et faisais un tel vacarme que les gens s'étaient rassemblés autour de nous comme devant une comédie. Après tout, n'étions-nous pas à la foire ?

— Ma parole, tu es coriace, garçon ! dit enfin le vieux en riant. Sur quoi comptes-tu pour t'entêter ainsi, mon neveu ? Quoi ! Tu voudrais peut-être m'enlever ma génisse contre un coucou arménien ? Ton dos te démange, à ce que je vois, mon petit. Je peux te le gratter sur-le-champ, puis te prendre les cheveux en étau, crois-moi : tu crieras « Pitié, mon oncle ! » avant de sortir de mes mains.

— Laissez le garçon tranquille, grand-père, intervint un homme de Humulești. C'est le fils de Ștefan Petrei, un bon maître de maison de chez nous. Vous pourriez vous attirer des ennuis avec lui pour cette affaire.

— Hé, hé ! Que ce brave homme se porte bien ! Tu t'imagines donc que Ștefan Petrei et moi ne nous connaissons pas ? Je l'ai vu tout à l'heure parcourir le marché, l'aune sous le bras, pour acheter des manteaux, comme l'exige son commerce. Il doit être dans les

environs, peut-être dans une boutique à boire le vin du marché conclu. Très bien, je sais maintenant à qui tu appartiens, mon petit. Attends donc un instant : je vais te conduire chez ton père. Nous verrons si c'est lui qui t'envoie vendre des huppés pour souiller la foire.

Je pouvais encore supporter tout le reste ; mais au mot de « père », je perdis aussitôt toute assurance. Peu à peu, je me glissai entre les gens, puis pris brusquement la fuite vers Humulești, sans cesser de regarder derrière moi pour voir si le vieux me rattrapait. À présent, je ne demandais qu'à lui échapper, je vous le dis franchement. Comme dit le proverbe : « Laisse-le donc ! — Je le laisserais volontiers, mais c'est lui qui ne me lâche plus. » J'en étais exactement là, et presque heureux de m'en tirer à si bon compte. « Pourvu que j'arrive à arranger aussi l'affaire avec maman et tante Măriuca », pensais-je, le cœur battant comme celui d'un lièvre sous l'effet de la peur et de la course.

En arrivant chez nous, j'appris que papa et maman étaient partis au marché. Mes frères m'annoncèrent avec effroi qu'un grand scandale avait éclaté avec la femme du vieux Andrei. À cause de la huppe du tilleul, tante Măriuca avait mis presque tout le village debout. Elle prétendait que nous l'avions prise et avait terriblement tourmenté maman. Il faut savoir que tante Măriuca était de ces femmes capables de faire sortir jusqu'à l'ivresse de la tête d'un homme ; elle n'avait rien d'une personne raisonnable comme tante Anghilița, la femme du vieux Chiriac. Inutile d'en dire davantage.

Pendant qu'ils me racontaient tout cela d'un air inquiet, nous entendîmes soudain chanter dans le tilleul :

— Pou-pou-poup ! Pou-pou-poup ! Pou-pou-poup !

Ma sœur Catrina s'écria, émerveillée :

— Écoute donc, grand frère ! Seigneur, comme certaines personnes accusent injustement les autres, même quand la vérité est sacrée !

— Tu peux le dire, petite sœur !

Mais je pensais : « Si vous saviez tout ce que cette pauvre bête a souffert à cause de moi, et moi à cause d'elle, vous pleureriez sur notre sort à tous les deux. »

Zahei nous avait laissés parler et était déjà parti au marché sur les traces de maman, afin de lui annoncer l'heureuse nouvelle du retour de la huppe.

Le lendemain, mardi, jour même où l'on faisait bombance avant le jeûne de Saint-Pierre, maman prépara une pleine fournée d'*alivenci* et de tartes « la jupe relevée ». Elle fit rôtir de jeunes poulets à la broche, puis les roula dans le beurre. Vers l'heure du petit déjeuner, elle invita chez nous tante Măriuca, la femme du vieux Andrei, et lui dit avec chaleur :

— Seigneur, ma chère belle-sœur, comme les gens peuvent se brouiller pour un rien lorsqu'ils écoutent les mauvaises langues ! Allons, ma sœur, mangeons plutôt ce que Dieu nous a donné. Buons un verre de vin à la santé de nos hommes et disons : « Que le mal soit lavé, que le bien soit rassemblé ; que la querelle disparaisse entre nous, et l'ivraie de nos champs ! »

Car si l'on devait se faire du mauvais sang pour chaque chose, on finirait, ma parole, par courir à travers la campagne comme un fou. — C'est vrai, chère belle-sœur, répondit tante Măriuca en haussant les épaules d'un air incertain tandis qu'elle s'asseyait. Tu vois bien : une autre fois, ne te fie pas aux paroles des gens.

Nous nous mîmes tous à manger. Les autres firent comme ils voulurent ; moi, je mis ma bouche à l'abri du besoin pour toute la journée. Sitôt levé de table, mes talons ne me virent plus : je filai à la baignade.

Je sautai bravement d'une haute rive dans le bassin, mais, par maladresse, tombai à plat ventre. La douleur fit jaillir devant mes yeux une pluie d'étincelles. Je crus que mon ventre avait éclaté. J'eus le plus grand mal à sortir de l'eau et m'assis sur la rive, les deux mains serrées contre le cœur. Les garçons se pressèrent autour de moi, m'ensevelirent sous le sable et chantèrent mon office funèbre comme ils savaient le faire. Il me fallut près d'une heure pour retrouver mes esprits. Après quoi, je recommençai tranquillement à me baigner jusqu'au coucher du soleil.

Je calculai mon retour afin d'arriver avec les vaches et racontai à maman que le vacher avait laissé les nôtres s'échapper de l'enclos à midi ; je les avais menées seul au pâturage, voilà pourquoi je rentrais si tard. Bonne chrétienne, maman avala toute cette histoire bien

onctueuse, exactement comme je la lui avais servie, comptes et flatteries à l'appui. Elle me félicita de mon courage et me donna même à manger. Moi, dévorant comme un loup, je prenais un air humble et riais en moi-même, émerveillé par l'adresse avec laquelle j'avais assemblé mes mensonges. J'étais presque tenté d'en croire moi-même la moitié.

Voilà comment on peut tromper quelqu'un lorsqu'il ne sait pas bien juger, au moment où il s'y attend le moins. Mais je le répète : « Celui qui a souffert a appris. »

Un jour, aux environs de la Saint-Élie, maman avait, comme toujours, une montagne de travaux sur la tête. Il fallait retirer des manteaux du métier ; en ourdir d'autres et recommencer à les tisser ; une pile de pièces déjà coupées, haute jusqu'aux poutres, attendait la couture ; personne n'était là pour tenir la queue des cardes posées sur le banc ; le rouet occupait le milieu de la maison et l'on n'avait pas filé la laine nécessaire à la trame. Comme dit le proverbe : « Ne reste pas assis, ou ta chance s'assiéra. » Il fallait encore remplir des bobines au dévidoir, bercer un nourrisson dans son baquet et nourrir cinq ou six autres enfants. Ce n'était pas du désordre, c'était du travail — et du travail pressé, car la grande foire de Fălticeni arrivait au galop, et celle-là, c'était quelque chose.

Ce matin-là, maman me réveilla plus tôt encore que d'habitude et me dit du fond du cœur :

— Nică, mon chéri ! Ton père est parti faucher, car l'avoine s'égrène déjà par terre. Moi, je ne sais plus où donner de la tête. Laisse donc un peu les chemins et reste auprès de ta petite maman. Fais-lui des bobines et berce l'enfant. En échange, je t'achèterai à Fălticeni un joli chapeau avec un ruban et une petite ceinture ornée de plaques, tu sais, une ceinture faite pour toi.

— Très bien, maman ! répondis-je.

Mais ce que je pensais, moi seul le savais.

Passe encore pour tout le reste ; mais pour coudre et assembler les manteaux, et surtout pour filer au rouet, je rivalisais avec les grandes filles. C'est pourquoi la méchante Măriuca, fille de Săvuc — qui, pour vous dire vrai, ne me déplaisait pas —, me narguait souvent, agitait ses poings devant moi et m'appelait « Ion le Fileur », du nom d'un Tzigane de Vânători. Malgré cela, elle m'était chère.

Sous l'ombre de leur noyer, nous filions ensemble, à nous deux, des montagnes de baguettes chargées de laine. Quand je les montrais le soir à maman, elle m'embrassait.

Veillées, travaux et fêtes



9. La veillée

Ainsi, garçons et filles, nous nous rendions les uns chez les autres avec notre ouvrage pour chasser l'ennui. À la campagne, cela s'appelle une *șezătoare*¹⁰ : on se réunit surtout le soir et chacun travaille à son affaire. Ah ! comme je filais volontiers, en rivalisant avec Măriuca ! Et comme le fuseau du rouet sifflait, mon cœur sifflait en moi d'amour pour elle. Dieu m'est témoin ! Je me souviens même qu'une nuit, pendant une corvée d'égrenage du maïs, je retirai de son corsage une souris qui aurait rendu malade la pauvre enfant si je ne m'étais pas trouvé là.

Et l'été, les jours de fête, qui donc courait avec les filles à travers la plaine et sur les coteaux, surtout dans les prairies et les bois pleins de merveilles, pour cueillir l'osier qui donne le jaune, l'origan qui colore les fleurs, la germandrée et le mélilot à glisser parmi les vêtements ? C'était l'histoire de la chanson :

*Seigneur, change-moi en branche de tilleul
et jette-moi au milieu des femmes !*

Bref, là où il y en avait trois, j'étais le quatrième.

À la baignade

Mais dès qu'on parlait de bercer le petit, je ne sais ce qui me prenait. Le malheur avait voulu que je fusse l'aîné de mes frères. Pourtant, que faire lorsque maman vous le demande ? Or le jour où elle m'avait supplié de rester, le ciel était si clair, l'air si beau et si chaud qu'on avait envie de se baigner sur la terre sèche, comme les poules dans la poussière. Devant un temps pareil, je me sauvai vers le bassin, avec une mauvaise pensée contre maman, malgré tout ce qu'elle était pour moi et tout son travail. Je dis la vérité : Dieu est au-dessus de nous.

Au bout d'un moment, maman, qui me croyait dans le verger, sortit et se mit à crier jusqu'à perdre le souffle :

— Ioan ! Ioan ! Ioan ! Ioan !

Mais d'Ion, pas la moindre réponse. Voyant que je ne répondais nulle part, elle laissa tout en plan et partit me chercher au bassin, où elle savait que je me rendais. Elle me trouva étendu nu sur le sable,

¹⁰ Șezătoare : veillée où l'on file, coud, raconte, chante et courtise.

grand comme un verrat. Puis je me levais, tenant contre chacune de mes oreilles une petite pierre chauffée par le soleil et traversée de paillettes brillantes. Tantôt je sautais sur un pied, tantôt sur l'autre ; je penchais la tête à droite puis à gauche en récitant :

*Petit soleil, petit berger,
fais sortir l'eau de mes oreilles :
je te donnerai de vieilles pièces,
je laverai tes seaux
et je battraï tes tambours !*

Ensuite, je jetais les pierres l'une après l'autre dans le bassin où je me baignais : une pour Dieu, une pour le diable, afin de faire part égale entre les deux. J'en lançais encore quelques-unes pour enfermer le diable au fond de l'eau, des bulles plein la bouche ; puis, plouf ! je plongeais à mon tour pour l'attraper par une jambe. Nous faisions cela à la baignade depuis le temps d'Adam le Vieux. Après quoi je plongeais trois fois de suite, pour le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et une fois encore pour l'Amen.



10. La baignade

Puis je me hissais doucement sur un talus au bord de l'eau, grand comme un jeune saumon, et regardais en cachette l'eau jouer avec les jolis pieds de quelques filles qui battaient leur toile en amont. Je ne crois pas qu'il existe au monde plus beau spectacle.

La pauvre maman observait tout cela derrière une butte de galets, tout près de moi, immobile, les bras croisés, comme assommée par le chagrin. Moi, je ne la voyais pas : j'avais bien trop à faire. Elle dut rester ainsi une demi-heure, sans compter les trois ou quatre heures écoulées depuis ma fuite de la maison. Midi était passé ; le soleil aurait dû commencer à me tomber droit sur le cœur, comme on dit. Mais, dans mon bonheur, j'avais oublié jusqu'à ma présence sur terre.

Enfin maman, malgré toute sa patience, finit par la perdre. Tandis que je contemplais les filles, elle s'approcha derrière moi sur la pointe des pieds, ramassa tranquillement tous mes vêtements posés sur la rive et me laissa nu dans l'eau.

— Tu finiras bien par rentrer, coureur de chemins, quand la faim aura raison de toi ! Alors, nous aurons une autre conversation.

Et elle s'en alla.

Eh bien, Ioan, qu'allais-tu faire ? Les filles qui lavaient la toile avaient tout vu. Elles se donnaient des coups de coude et riaient à mes dépens, à faire résonner toute la grève. Je serais entré sous terre de honte ; de dépit, je faillis me noyer. Un instant plus tôt, je les adorais ; maintenant, j'aurais voulu les prendre à la gorge.

Mais, comme on dit : « Peut-on arrêter le vent, l'eau et la bouche des gens ? » Je laissai donc les filles rire jusqu'à ce que leurs lèvres rejoignent leurs oreilles. Quand elles se penchèrent toutes pour plonger la toile dans l'eau, je fis jaillir mon corps du bassin et pris mes jambes à mon cou. Je courais si vite sur les galets que les pierres soulevées par mes pieds bondissaient aussi haut que moi. Je courus, courus encore, sans me retourner, jusqu'aux ruelles du chemin qui menait chez nous.

Je n'osais pas suivre la route, de peur de rencontrer quelqu'un. Je sautai dans le jardin de Costache et progressai courbé parmi les maïs ; puis dans une ruelle, de la ruelle dans le jardin de Trăsnea, de nouveau à travers les maïs. J'allais en sortir lorsque les chiens de

Trăsnea me flairèrent et se jetèrent sur moi pour me mettre en pièces.

Que faire ? J'avais entendu dire que, pour empêcher des chiens de vous mordre, il fallait, dès qu'ils bondissaient, se tapir à terre et les laisser aboyer autant qu'ils le voulaient, sans bouger d'un pouce. Ils criaient un moment, puis se lassaient et s'en allaient. C'était vrai : ainsi échappai-je aux chiens de Trăsnea lorsque le péché nous mit les uns en présence des autres.

Du ciel jusqu'à la terre, quelle chance que Trăsnea lui-même ne m'ait pas surpris ! Ce grand échalas de brigand m'en voulait depuis qu'il m'avait découvert dans son jardin en train de voler des pommes princières et des poires de la Saint-Élie. Il m'aurait battu comme une gerbe. Et, dans l'état où je me trouvais, c'était bien tout ce qui me manquait.

Lorsque les chiens m'eurent enfin abandonné, je bondis à un croisement, puis de là dans notre jardin. Je crus alors me retrouver dans le sein de Dieu. Je marchai sans inquiétude parmi les maïs jusqu'en face de la cour. Regardant à travers la clôture, je vis maman voler de tâche en tâche, tantôt dedans, tantôt dehors. J'avais grande pitié d'elle ; mais j'avais aussi pitié de mon ventre creusé par toute cette eau. Comme dit le proverbe : « J'ai pitié de toi, mais mon cœur se brise encore davantage de pitié pour moi. »

Ne pouvant plus supporter la faim, je me mis à geindre à travers la clôture :

— Petite maman, me voilà !

D'un bond, je fus dans la cour et me présentai devant elle, dans toute l'élégance de ma tenue. Je saisis sa main de force, la baisai et dis en pleurnichant :

— Maman, bats-moi, tue-moi, pends-moi, fais de moi ce que tu voudras ; mais donne-moi quelque chose à manger, je meurs de faim !

Comme on dit : « La nudité prend les chemins de traverse, mais la faim va droit au but. » Maman, bonne comme une mère, me regarda avec tendresse et soupira :

— Te voilà bien, grand dadais, à courir les chemins dans cet état et à me laisser sans le moindre secours au moment où j'en avais le plus besoin ! Va manger. Mais sache que tu m'as dégoûtée de toi jusqu'au

fond du cœur. Il te faudra désormais te conduire très bien pour que je redevienne celle que j'étais pour toi — et encore, je n'en sais rien.

Bref, voyant que j'avais perdu la faveur de maman, je lui jurai de ne plus jamais recommencer. Je me mis à tourner doucement autour d'elle et n'allai contre sa parole ni en actes ni en paroles, car « une parole douce rapporte beaucoup ». J'étais aussi travailleur qu'il était possible : je rangeais et balayais la maison comme une grande fille, si bien que maman n'avait plus à s'en soucier lorsqu'elle sortait.

Un jour, elle m'embrassa et me dit avec douceur :

— Que Dieu prolonge tes jours, mon petit Ion, chéri de ta mère, et qu'il t'accorde tous ses dons les plus riches, si tu continues à te conduire comme je te vois le faire depuis quelque temps !

Je me mis aussitôt à pleurer, et ma joie n'était pas petite. Jamais ma conscience ne m'avait fait de reproches aussi douloureux. Maman aurait pu me frapper avec toutes les clôtures du village et me chasser de la maison comme un étranger : je n'aurais pas été aussi humilié devant elle que lorsqu'elle me prit par la douceur.

Et ne croyez pas que je n'aie pas tenu ma promesse du jeudi jusqu'au lendemain — car j'ai toujours été, à ma manière, patient et ferme dans ma parole. Je ne dis pas cela pour me vanter, la vantardise se voit au visage. Dans mon sommeil, je ne réclamaï jamais à manger ; une fois éveillé, je n'attendais pas qu'on me serve. Et quand un travail se présentait, je me faisais généralement rare à la maison.

J'avais encore d'autres qualités. Quand on me prenait par la dureté, on obtenait peu de moi ; par la douceur, moins encore. Et quand on me laissait agir à ma tête, je réalisais quelque charmant petit ouvrage que sainte Anastasie elle-même, libératrice des poisons, n'aurait pas pu défaire avec tout son art. C'est l'histoire du proverbe : « Un fou jette une pierre dans l'étang ; dix sages ne peuvent la retirer. »

Enfin, à quoi bon ? Une motte de Humulești avec deux yeux, voilà ce que j'ai été : un morceau d'argile animé. Beau après vingt ans, raisonnable après trente, riche après quarante — et encore ! Mais aussi pauvre que cette année, jamais !

Bucarest, avril 1881

Troisième partie

De Neamț à Fălticeni

— Je ne t'en voudrais pas, au moins, si tu étais quelqu'un et si tu venais d'un lieu qui mérite d'être nommé, me dit ma conscience. Mais te voilà : une motte avec deux yeux, un morceau d'argile auquel on a soufflé la vie dans un village de chez nous. Et ton cœur ne te permet pas de te taire ; tu assourdis le monde avec tes histoires de paysan.

— Il ne me le permet pas, c'est vrai, ma conscience. Après tout, moi aussi je suis né d'un homme et d'une femme. Et Humulești, le village où j'ai ouvert les yeux, n'est pas un trou écarté, endormi, qui ne voit jamais passer le monde, comme tant d'autres. Les lieux qui l'entourent méritent également qu'on s'en souviennne.

Au-dessus de Humulești se trouve Vânători-Neamț, peuplé des descendants de ces hommes qui se battirent autrefois contre Sobieski, le roi des Polonais. Plus haut encore s'élèvent les monastères de Secu et de Neamț, jadis gloire de l'Église roumaine et second trésor de la Moldavie. En aval viennent Boiștea et Ghindăoani. On n'y attelle aux charrettes que des bœufs hongrois ; les charrues peuvent rester seules pendant des semaines au milieu du sillon, les ruchers sans gardien et les récoltes sans garde-champêtre : personne n'y touche, et les habitants de ces villages ignorent jusqu'au chemin du tribunal. Près de Boiștea, il y a Blebea, où plus de la moitié des gens, après avoir laissé tomber leur bonnet dans la mare, disent : « Qu'il soit donné pour le repos de l'âme de mon père ! »

Au sud-ouest se dressent les monastères : Agapia, caché au regard du monde ; Văratec, où vécut la riche et charitable princesse Brâncoveanu. Puis viennent les villages de Filioara — piste empruntée par les biches aux beaux sourcils échappées du couvent —, Bălțatești, tout imprégné de saumure, Ceahlăiești, Topolița et Ocea, dont les gens poursuivent au-delà même de la frontière le corbeau qui emporte une prune dans son bec. Au nord, par-delà l'Ozana, se trouve le bourg de Neamț, avec son faubourg de Pometea,

sous la colline Cociorva, où chaque maison possède un grand verger ; Țuțuieni, peuplé de Transylvains qui mangent du lard rance, vivent à la suite de leurs moutons, travaillent la laine et sont célèbres pour leurs presses à huile ; et Condreni, avec ses moulins sur le Nemțșor et ses foulons pour les manteaux de laine.

Au-dessus de Condreni, au sommet d'une haute colline pleine de pentes boisées, se dresse la fameuse citadelle de Neamț : entourée de solitude, couverte par les éclairs, habitée en été par le bétail que les taons rendent fou et gardée par les choucas et les faucons crécerelles, qui l'ont trouvée fort commode pour y bâtir leurs nids.

Mais cela ne me concerne guère, moi, garçon de Humulești. J'ai une autre affaire : rendre compte de notre village et de l'enfance que j'y ai passée. Rien de plus.

Tous les princes et tous les métropolites qui se sont succédé sur le trône de Moldavie depuis que ce pays existe ont dû traverser au moins une fois Humulești en se rendant aux monastères. Et que dire de tous les autres voyageurs qui passaient chez nous, presque toujours des gens riches et distingués ! Au monastère de Neamț : une icône miraculeuse, un asile, la fête de l'Ascension et, au même moment, la foire du bourg. Par notre route, on gagnait aussi les foires : Piatra à la Pentecôte, Fălticeni à la Saint-Élie ; à Secu, la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste ; à Agapia d'en haut, la Transfiguration ; à Agapia d'en bas, les Saints-Archanges ; à Văratec, la grande Sainte-Marie. Du monde, encore du monde, toujours du monde !

Et toutes les consécérations et bénédictions d'églises neuves, les assemblées et les inspections de personnages religieux ou civils ! Tous les étrangers venus du monde entier, tous les cœurs portés par le désir, toutes les âmes brisées ou égarées qui traversèrent notre village sur le chemin des monastères ! Du monde, du monde, encore du monde !

Combien d'armées étrangères et de troupes de cavaliers passèrent également par Humulești pendant mon enfance ! De grands Allemands vêtus d'or de la tête aux pieds, l'épée nue, se rendaient dans les couvents de femmes à la recherche de la belle Natalița. Ils y soulevèrent un vacarme effroyable, fouillèrent les cellules des religieuses jusque dans leurs moindres recoins, sans la

trouver. Il est vrai que la cave du veilleur Pârvu, au bourg de Neamț, pouvait au besoin cacher une princesse. Heureusement, les sœurs de Văratec surent calmer les soldats en les prenant par la douceur. Elles les amenèrent à remettre leur épée au fourreau en leur rappelant que celui qui tire l'épée périra par l'épée.

Mais pourquoi me casser la tête avec les rois et les empereurs, au lieu de m'occuper de mon enfance à Humulești et de mes propres malheurs ? C'est ce que j'aurais dû faire depuis le début. Je tenais seulement à montrer que les habitants de Humulești ne vivaient pas dans la tanière d'un ours et qu'ils avaient le bonheur de voir passer des gens de toute espèce.

En 1852, le jour où l'on consacra la chapelle de l'hôpital du bourg de Neamț et où l'école princière ouvrit ses portes, je me tenais avec d'autres garçons qui soutenaient le chant de l'église tout près du prince Ghica. Il assistait à la cérémonie, entouré d'une foule immense, et nous ne pouvions nous rassasier de le regarder. Il était beau de visage et doux d'allure. Il nous vit presque tous vêtus de petites chemises blanches comme neige, ornées de dentelles, de beaux gilets, de pantalons de laine fine et de petites *opinci*. Nous étions propres, bien peignés, la timidité peinte sur le visage et la crainte de Dieu dans le cœur. Il posa sur nous un regard paternel et dit :

— Voici, enfants, l'école et la sainte Église, sources de consolation et de bonheur pour l'âme. Profitez-en, éclairez-vous et louez le Seigneur.

Ces paroles sorties de la bouche du prince creusèrent un profond sillon dans le cœur du peuple assemblé. L'école se remplit sans délai de garçons avides d'apprendre. J'étais parmi eux : le meilleur pour la bagarre et glorieusement paresseux. J'étais devenu d'une paresse sans égale, car maman, avec toute la sagesse qu'elle possédait, ne se résignait plus à m'envoyer chercher même un seau d'eau. Elle voulait seulement que j'étudie et devienne prêtre, comme le père Isaia Duhu, notre maître.

Le père Duhu était un brave homme lorsqu'il se trouvait de bonne humeur — que Dieu lui pardonne ! Il mit les garçons en ordre comme nous ne l'avions jamais été. L'été, de son propre argent, il nous achetait des seaux de framboises et toutes sortes de petits fruits à

manger. Presque chaque samedi, il nous entassait dans une vieille charrette du monastère de Neamț et nous conduisait à la résidence de l'higoumène, où nous passions un examen devant le supérieur Nionil. C'était un vieillard infirme qui nous conseillait avec un esprit de douceur de nous en tenir au livre d'heures et au psautier : toutes les autres connaissances, disait-il, n'étaient que des hérésies qui aigrissaient le cœur et troublaient l'âme humaine.

Mais il était écrit que le père Duhu ne suivrait pas entièrement les conseils du vénérable supérieur. Il nous apprenait aussi un peu d'arithmétique, de grammaire, de géographie, et quelque chose de tout, selon ce que nous pouvions comprendre.

Un jour, le père Duhu revint du monastère furieux comme le feu et nous donna ce problème de règle de trois :

— Si une para prise injustement en dévore cent acquises honnêtement, alors les six mille lei de mon traitement annuel que le supérieur Nionil m'a retenus sans droit, combien de paras honnêtes feront-ils perdre au monastère de Neamț ?

— Vingt-quatre millions de paras, révérend père, soit six cent mille lei, répondit l'un de nous en écrivant à la craie sur le tableau.

— Que Nică Oșlobanu vienne me faire la démonstration, ordonna le père Duhu.

Comme d'habitude, Nică Oșlobanu se dressa, grand comme un peuplier, et demanda pardon en disant qu'il avait mal à la tête. À cet instant, je ne sais comment, un gros « ours » tomba de son sein et roula au milieu de la classe. Ce n'était pas l'un des ours que font danser les montreurs, mais une boule de polenta farcie au fromage, ronde, grillée sur les braises et destinée à se placer contre le cœur lorsque la faim vous prend.

Les garçons se précipitèrent pour la saisir ; Oșlobanu se jeta au milieu d'eux afin de récupérer son bien. À cause de cet ours, il se produisit dans la classe une mêlée et des éclats de rire à n'en plus finir. Je vois encore le père Duhu se frapper le front de la paume et pousser un profond soupir :

— Ce sont sans doute mes péchés, grands et lourds, qui m'ont jeté ici pour enseigner à des sauvages aux pieds crottés ! Isaia, tu aurais été mille fois plus heureux à garder les cochons à Cogeasca-Veche que de vivre assez longtemps pour voir ce jour. Et toi, rustre d'Oșlobanu,

esclave de ton ventre, qui ne donnes pas le moindre travail à ton esprit, tu deviendras prêtre comme ton père le jour où tous les buffles du monastère de Neamț se feront ermites !

Oşlobanu était bête, certes, mais il ne fallait pas toucher à un cheveu de sa tête : il rejetait la terre derrière lui comme un taureau. Le soir même, il rentra chez lui et raconta à son père les paroles du père Isaia.

Or le pape Nicolai Oşlobanu n'était pas homme à comprendre beaucoup de nuances. Il célébrait jusqu'à trois liturgies par jour et récitait les noms en gros : moines et hiéromoines, supérieurs, métropolitains, avec leurs femmes et leurs enfants, le tout à en faire voler la poussière.

Un matin, que trouva donc à faire le père Duhu ? Il prit avec lui Teofan, un autre moine de l'hôpital, et tous deux se rendirent à l'église Saint-Lazare, sous la colline de la citadelle. Dès leur entrée, ils commencèrent à chercher querelle au père Oşlobanu, qui célébrait, en lui reprochant de ne pas suivre le rituel.

— Le rituel, sales bêtes hypocrites ? Je vais vous en donner, du rituel ! cria le père Oşlobanu en abandonnant les saints objets. Vous nous avez pris par ruse le grand martyr Dimitri, dispensateur de myrrhe, et vous nous avez donné à la place de ce saint glorieux un Lazare, Juif tremblotant qui ne cesse de mourir et de ressusciter, de ressusciter et de mourir, si bien que personne ne sait plus seulement comment il s'appelle. Est-ce là un patron d'église ? Après nous avoir ruinés, pris notre domaine et enfermé notre église derrière un mur, vous fermez maintenant par méchanceté la porte de l'hôpital. Les chiens de médecins nous ont même défendu de sonner les cloches, et tout cela par votre faute ! Nos paroissiens se sont dispersés ; plus une vieille borgne ne se présente à l'église. Et encore une chose : voilà plus de soixante ans que j'exerce la prêtrise, et c'est vous qui allez m'enseigner le rituel, petits de vipère ? Attendez seulement que je vous retire les hannetons de la tête !

Et vlan ! il lança le grand livre de règles après les moines. Puis il empoigna un solide chandelier de cuivre et se lança derrière eux pour les excommunier comme il convenait. Le père Duhu et Teofan en perdirent leurs chaussons, courant davantage à quatre pattes que debout — exactement selon le rituel.

Le lendemain, Nică Oşlobanu se garda bien de paraître à l'école. Mais le père Duhu se garda tout autant d'approcher l'église Saint-Lazare : le père Oşlobanu l'aurait cloué sur une croix et rangé au grenier de l'église avec quelques icônes venues de la citadelle de Neamţ.

Et il me semble que le pauvre vieillard avait largement raison. À l'emplacement de l'église Saint-Lazare s'élevait autrefois une église de bois dédiée à saint Dimitri. Le prince Vasile Lupu l'avait bâtie et dotée de terres, comme celle de Humuleşti. Mais le monastère de Neamţ, fine mouche, lorsqu'il fonda l'hôpital du bourg, rebâtit Saint-Dimitri en pierre, changea son patron en saint Lazare, l'enferma dans l'enceinte de l'hôpital, transféra la fête de saint Dimitri à la chapelle de l'établissement et avala les terres des prêtres, comme il avait avalé celles de Humuleşti.

La colère du père Oşlobanu avait donc atteint son comble. Qu'une graine de moine se montrât près de son église, et il la noyait sous ses coups. Il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne fit du père Duhu un nouveau martyr à la place de saint Dimitri dispensateur de myrrhe.

L'école de catéchistes

Quelques jours plus tard, nous apprîmes que Nică Oşlobanu était parti étudier à l'école catéchétique de Fălticeni — façon de parler ! Mon cousin Ion Mogorogea, Gâtlan, Trăsnea et deux autres se mirent eux aussi en route. Je finis par les suivre.

Pièces d'or, ruches, moutons, chevaux, bœufs et autres bagatelles de ce genre, transformés en argent, formaient les présents que les futurs maîtres devaient offrir au catéchiste de la fabrique à popes de Fălticeni. Après cela, abandonnez-vous aux soins de Sa Révérence : elle vous sortait de sa boîte tout prêt à devenir petit prêtre. Pour moi, pourtant, papa ne donna à qui de droit que deux mesures d'orge et deux d'avoine, et je fus accepté. L'école ne cherchait qu'à expédier l'affaire : pourvu que les bœufs sortent de l'étable !

J'y arrivai tard dans l'automne et pris pension chez Pavel le cordonnier, dans la rue de Rădăşeni, où logeaient déjà mes camarades. Le catéchiste, qui transformait le jour en nuit et la nuit en jour en jouant aux cartes, venait rarement à l'école. En voyant

cela, nous y allions plus rarement encore. Mais des folies, je vous assure que nous en faisons assez.

Pavel était célibataire et sa maison fort spacieuse. Des bancs et des lits couraient tout autour des murs ; un autre lit se trouvait près du poêle, et tous étaient occupés. Notre hôte, qui peinait jour et nuit, trônait sur le poêle parmi formes, embauchoirs, tranchets, couteaux à parer et autres outils coupants, alènes, pinces, limes, marteaux, clous, cuir, fil, pot de poix, colle et tout ce qu'exige le métier de cordonnier.

Avec nous vivait Bodrângă, un vieillard sans feu ni lieu, mais d'une drôlerie parfaite. Pour un peu de nourriture et de temps en temps une mauvaise galette de trois livres pour une para, il servait toute la maison. Il coupait le bois, allumait le feu, apportait l'eau, balayait, nous racontait des histoires pendant des nuits entières le nez au-dessus des braises et jouait de la flûte : la *Doina*, qui vous remplissait de frissons, la *Danse des bateliers*, *Măriuța*, la *Horodincea*, les *Alivenci*, la *Țiitura*, *À la porte de la tente*, des *hore* et quantité d'autres airs propres à vous soulever de terre. Nous dansions jusqu'à faire transpirer le plancher et arracher les semelles de nos bottes, talons compris — car je portais désormais des bottes.

À cause de ce vieux farceur de Bodrângă, Pavel n'arrivait presque plus à suivre avec les réparations. Quelquefois, perdant lui-même la tête, il dansait avec nous et mettait ses propres bottes en lambeaux.

Un jour, c'était au tour d'Oșlobanu d'acheter du bois. Malgré toute son avarice, il sortit à pas de chien sur la place, près de notre logis, et trouva un paysan de Sasca, je crois — ou peut-être de Baia — avec une charrette chargée de grosses bûches de hêtre.

— Combien la charrette, l'ami ? demanda Oșlobanu, qui avait autant envie d'acheter du bois que j'en ai aujourd'hui de devenir pope.

— Trois *husăși*, maître.

— Qu'est-ce que tu racontes, mon brave, pour une brassée de bûches ? Mais je te les emporte toutes d'un coup sur mon dos jusqu'à la maison !

— Si tu les emportes, maître, je te les donne.

— Ma parole, tu ne plaisantes pas ?

— Pas le moins du monde. Voyons un peu comment tu vas t'y prendre, et grand bien te fasse !

Alors Oşlobanu descendit les bûches de la charrette une par une et les dressa debout contre son bras. Puis il dénoua sa ceinture, en fit le tour du fagot et l'attacha proprement, afin que rien ne s'éparpillât. Après quoi, non sans peine, il souleva le tout, le hissa sur son dos et partit vers notre logis avec la charge entière. Un garnement du voisinage, qui assistait à la scène, lui cria :

— Maître Patatras, bé-é-é ! Que le diable t'emporte !

Le paysan, lui, se signa et resta bouche bée, incapable d'articuler un mot.

Je ne vais pas vous expliquer combien la charrette était chargée — à cette époque, dans le pays, son contenu valait sept lei et demi —, ni combien Nică Oşlobanu était grand et fort. Ils étaient là une soixantaine de la même trempe ; beaucoup avaient laissé au fond des montagnes une femme avec deux ou trois enfants pour venir chercher fortune dans les études à Fălticeni...

Et l'on y étudiait, je vous assure ! Ce n'était pas une plaisanterie. Les uns chantaient avec de grands airs les signes de la psaltique :

Ison, oligon, pétasti,

Deux kentèmes, homili...

jusqu'à braire comme des ânes. D'autres, les yeux fermés, débitaient d'une haleine les sept sacrements du grand catéchisme. Gâtlan se querellait jusque dans son sommeil avec le géant Goliath. Davidică de Fărcaşa, avec sa belle moustache, avait le temps, pendant qu'une polenta cuisait, de réciter sans faute et à toute vitesse l'histoire entière de l'Ancien Testament de Filaret Scriban, soigneusement découpée en périodes, puis les pronoms conjoints du datif et de l'accusatif dans la grammaire de Măcărescu :

Mi-ţi-i, ni-vi-li, me-te-îl-o, ne-ve-i-le ;

me-te-îl-o, ne-ve-i-le, mi-ţi-i, ni-vi-li.

Ce que cela pouvait bien signifier, que le désert l'emporte ! Les uns marmonnaient comme des fous jusqu'à en avoir le vertige ; d'autres ne faisaient plus que mugir en lisant, jusqu'à s'en brûler les yeux ; les lèvres de certains remuaient comme s'ils étaient possédés. La plupart erraient hébétés ou restaient plongés dans leurs pensées, voyant leur temps se perdre, soupirant à fendre l'âme en songeant aux misères qui les attendaient chez eux. Jamais je n'ai vu pareille torture de cervelle, pareil supplice de la langue que chez ces

malheureux maîtres d'école : un épouvantable métier d'abrutissement, Dieu nous en préserve !

Et pourtant, quel plaisir c'était de regarder Davidică ! Un montagnard à la barbe fourchue et aux beaux favoris, les cheveux bouclés, noirs comme l'aile du corbeau, le front large et serein, les sourcils épais, de grands yeux noirs comme des mûres et brillants comme l'éclair, les joues fraîches comme deux pivoines ; grand, large d'épaules, mince à la taille, souple comme un jeune bouleau, léger comme une biche et timide comme une jeune fille. Que Dieu lui pardonne ! Il n'eut pas le bonheur de devenir prêtre. Le pauvre mourut avant l'heure, étranglé par les pronoms conjoints — puissent-ils perdre jusqu'à leur nom, puisqu'ils ont dévoré un pareil joyau de garçon !

Mirăuță de Grumăzești avait plus de bon sens. Au cœur de l'hiver, il traînait de-ci de-là devant les échoppes juives en demandant tantôt un étui pour serpette, tantôt des licous à puces, tantôt des clous de l'arche de Noé, tantôt des fraises des bois pour quelqu'un dont la grossesse se prolongeait. Ou bien, pour se moquer des marchands, il chantait :

*Ce n'est pas au hanneton
Que j'en veux d'avoir mangé
La feuille au sommet du hêtre ;
Mais à la chenille, oui,
Qui l'a dévorée trop tendre,
Sans lui laisser un rejet
Pour donner de l'ombre aux braves.*

Et mille autres diableries qui lui traversaient la tête. Était-il fou, lui, pour perdre la vie à cause de *mi-ți-i, ni-vi-li, me-te-îl-o, ne-ve-i-le*, comme Davidică ?

Moi, pas plus que Mirăuță, je ne me fatiguais au point d'en mourir d'étude. Après tout, je n'avais pas d'enfants qui pleuraient à la maison et je n'avais pas offert au catéchiste le gros présent exigé des autres. Pour deux mesures d'orge et deux d'avoine, je n'allais tout de même pas laisser sans consolation la fille du pape de Fălticeni-Vechi !

Et puis, lorsque je me regardais dans le miroir, barbe et moustache tenaient dans la paume. J'avais beau les passer à la

flamme et les enduire chaque soir de suif mêlé de mèche de chandelle et de noisette brûlée : peine perdue ! Or, dans une école pareille, c'étaient surtout la barbe et la bourse — maudites soient-elles ! — qui vous donnaient l'air d'un pope.

Trăsnea aux prises avec la grammaire

Et le pauvre Trăsnea, ce que la grammaire lui faisait endurer ! Un jour, il me dit, accablé :

— Ștefănescu — car c'est ainsi qu'on m'appelait à Fălticeni —, aujourd'hui nous n'allons pas à l'école. Je ne sais pas ma leçon et je veux apprendre la grammaire pour demain. Je t'en prie, viens avec moi dans les champs, du côté de Fălticeni-Vechi. Nous travaillerons ensemble ou chacun de notre côté : moi la grammaire, toi ce que tu voudras. Ensuite tu me feras réciter, pour voir s'il ne finit pas par entrer quelque chose dans ma caboche. Avec cette nouvelle écriture qu'on vient de nous inventer, je n'arrive déjà pas à apprendre le reste ; mais cette damnée grammaire me donne des cheveux blancs — puisse la foudre la réduire en cendres ! Comme si l'on en avait besoin à l'église ! Seulement, puisqu'on l'exige... Je vais la reprendre depuis le début. Peut-être qu'avec toi, qui as étudié chez le père Duhu, je finirai par m'y retrouver.

Comme Fălticeni-Vechi m'offrait quelques consolations, je me laissai convaincre et nous partîmes ensemble. Nous étions en novembre. Il gelait à pierre fendre, et un petit vent aigre vous cuisait le visage. Arrivés dans les champs, Trăsnea s'étala sur la levée séparant deux parcelles et reprit sa grammaire depuis le commencement, première question, première réponse :

Question. Qu'est-ce que la grammaire roumaine ?

Réponse. La grammaire roumaine est le livre qui nous apprend à parler et à écrire correctement une langue.

Dans une autre édition, on lisait : « La grammaire est un enseignement qui nous montre la manière de bien parler et de bien écrire dans une langue. »

Voilà qui était clair ! Passer du livre d'heures et du psautier — déjà ânonnés de travers, à faire pitié — à la grammaire, et à quelle grammaire ! Pas comme celles d'aujourd'hui, cette poussière de

manuels, les uns « raisonnés », les autres « développés », tous bourrés de « compléments » qui, soit dit sans compliment, vous expliquent les choses jusqu'à ce qu'on n'y comprenne plus rien. Des livres faits tout exprès pour les enfants, si faciles qu'ils peuvent jouer avec !

Mais Trăsnea n'avait pas eu cette chance. Regardez un peu ce que le pauvre devait apprendre : « ...artea, correct, dans une langue ; nous nommons syllabe un son plein, simple ou composé avec une consonne ou plusieurs consonnes, mais qui se prononce par une seule émission de voace. » Et dans une autre édition : « Par syllabe nous entendons la prononciature d'une partie de mot », et ainsi de suite.

Eh bien, maintenant, arrange ta *voace* et débrouille-toi, mon Trăsnea, si tu peux !

À la troisième page, une nouvelle merveille l'attendait déjà :

Question. Combien de parties comprend la grammaire roumaine ?

Réponse. La grammaire roumaine comprend quatre parties : 1. l'étymologie ; 2. la syntaxe ; 3. l'orthographe ; 4. la prosodie.

Question. Que nous enseigne chacune de ces parties ?

Réponse. 1. L'étymologie nous apprend à connaître les parties du discours, autrement dit l'analyse grammaticale.

2. La syntaxe nous apprend à relier les parties du discours selon le génie de notre langue, autrement dit la synthèse grammaticale.

3. L'orthographe nous apprend à bien écrire, c'est-à-dire suivant les règles de la grammaire.

4. La prosodie nous apprend à accentuer les syllabes et à les prononcer selon la nature des mots et le but que nous poursuivons en parlant.

Puis revenaient les *mi-ți-i*, *ni-vi-li*, *me-te-îl-o*, *ne-ve-i-le*, et d'autres inventions tout aussi réjouissantes.

Ajoutez que Trăsnea n'était plus tout jeune, qu'il était l'un de nos ânonneurs les plus distingués et bouché à sa manière ; que le professeur — lequel se demandait lui-même comment il avait pu devenir professeur — se contentait de dire : « Apprenez d'ici jusque-là », comme cela se pratique peut-être encore en certains endroits. Vous ne pourrez alors en vouloir ni à l'auteur de la grammaire, ni au professeur, ni même à Trăsnea, mais seulement au hasard, qui

fabrique les hommes comme les couteaux : les uns en acier, les autres en fer-blanc.

Vous imaginez peut-être que Trăsnea lisait séparément la question et la réponse, lentement, distinctement, de façon à comprendre quelque chose ? Pas du tout, mécréants ! Cela donnait : — Qu'est-ce que la grammaire roumaine, est... qu'est-ce que, est... est... montre... non, pas montre, artea... artea... qui... qui... qui nous apprend, apprend... apprend... qui nous apprend... à parler... ler... ler... qui nous apprend... qu'est-ce que, est... est montre... diable ! pas montre, artea qui nous apprend... qu'est-ce que, est...

Et il continuait ainsi, très vite, en marmonnant, en bégayant, sans l'ombre d'une pensée. Le pauvre arrivait rarement jusqu'à « écrire correctement dans une langue ». Après s'être suffisamment mis la cervelle en rage, il m'appelait pour que je le fasse réciter : cette fois, disait-il, il savait.

Je lui prenais le livre des mains :

— Qu'est-ce que la grammaire, Trăsnea ?

Alors, les yeux fermés, il répondait à toute vitesse d'une voix nasillarde, comme les mendiants qui vous poursuivent sur un pont :

— Qu'est-ce que la grammaire roumaine, est... qu'est-ce que, est...

Et le reste à l'avenant, défigurant les mots, les enfilant sans aucun sens, au point de vous donner envie de pleurer sur son sort.

— Ce n'est pas ça, Trăsnea !

— Alors comment ?

— Ne répète pas « roumaine » et donne seulement la réponse. Pourquoi récites-tu aussi la question ?

Il se raidissait aussitôt, bien décidé à répondre correctement. Peine perdue : il s'embrouillait davantage, poussait de grands soupirs et avait envie de se fracasser la tête.

— Laisse-moi encore un peu, disait-il, hors de lui. Quand je t'appellerai, reviens m'interroger. Et si je ne sais toujours pas, que le diable m'emporte ! La grammaire, admettons que je ne la comprenne pas et laissons-la de côté. *Artea*, pareil. *Correct*, tout autant. Mais « roumaine est... qui... nous apprend à bien parler et à bien écrire dans une langue », ce sont tout de même des mots roumains, que diable ! Seulement, il doit y avoir encore un piège là-dedans : « écrire dans une langue »... Quelle invention ! Comment peut-on écrire *dans*

une langue ? Peut-être avec la langue, va savoir ! Sans doute que nous autres, à ce qu'il paraît, non contents d'écrire comme des pattes d'oie, nous parlons aussi affreusement mal. Pas en roumain, mais en paysan... Seigneur, Seigneur ! Il faut être joliment savant pour fabriquer des grammaires ! Et pourtant, même dans ce livre, je vois que la table s'appelle toujours table, la maison maison et le bœuf bœuf, comme ma mère me l'a appris. Ce doivent être les autres fariboles — prononciature, artea, correct, analyse, synthèse, prosodie, orthographe, syntaxe, étymologie, concret, abstrait, conjoint, mi-ți-i, ni-vi-li, me-te-îl-o, ne-ve-i-le — qui sont du vrai roumain, et nous autres pauvres imbéciles n'en savions rien ! Encore heureux qu'on ne nous oblige pas à les chanter : avec nos caboches déjà fendues, ce serait le comble ! Plutôt mourir que d'être paysan ! Allons, va-t'en, Ștefănescu, je me remets au travail.

Je le laissai là et, pour tuer le temps, me rendis chez la fille du pope. Je la trouvai absolument seule et jouai tranquillement avec elle jusqu'au soir. Elle n'avait plus de mère, et son père, en bon pope, courait les maisons pour gagner sa vie.

Je revins ensuite dans les champs avec son petit collier autour du cou, un mouchoir brodé de fleurs de soie et ma chemise pleine de pommes princières. Et qu'est-ce que je trouvai ? Ce fou de Trăsnea dormait sur la levée, sa grammaire sous le nez, parfaitement insensible au froid.

« Pauvre garçon, pensai-je, tu ne vaux même pas l'eau dans laquelle on a battu les œufs. Ta mère aurait mieux fait de te mettre au monde poulain : les loups t'auraient mangé et l'affaire serait réglée. »

— Hé, Trăsnea ! Debout ! Tu sais ta leçon ?

Il bondit. Je l'interrogeai : rien n'avait pris.

— Rentrons, Trăsnea. La faim et le froid ont eu raison de moi, et je meurs d'ennui au milieu de ces champs.

— Moi aussi... Que la grammaire aille au diable ! Elle m'a aigri l'âme. Et puis je ne me sens pas bien.

— Une sorte de paresse mêlée de faiblesse, n'est-ce pas ?

— C'est exactement cela : un évanouissement du cœur mêlé de tiraillements, ou quelque chose d'approchant.

— Ce sont peut-être les frissons de la grammaire.

— Va savoir ! Cela pourrait bien être ça, répondit Trăsnea. Car, que le diable la prenne, dès qu'on pose la main dessus, le sommeil vous tombe dessus. Ces babioles ne s'accordent pas avec l'ordre de l'Église, un point c'est tout. L'*Osmoglasnic*, voilà un livre ! Mon père le dit toujours : « Le kondak remplit le sac, et le tropaire le grenier, mon garçon ! » Pourquoi nous torturer avec la grammaire, Ștefănescu ? Rentrons.

Nous revînmes au logis au coucher du soleil, avalâmes ce que nous trouvâmes, puis priâmes Bodrângă de jouer. Toute une foule de maîtres d'école ne tarda pas à se rassembler chez nous, car notre maison était leur quartier général. Nous nous jetâmes dans la danse avec l'ardeur de notre âge, et la nuit passa sans que nous nous en apercevions. Je fus ainsi délivré de l'ennui, et Trăsnea de marmonner en dormant : « Qu'est-ce que la grammaire roumaine, est... qu'est-ce que, est... », comme il le faisait les autres soirs.

Chez Pavel : musique, disputes et mauvais tours

Mais la fête ne s'arrêta pas là : une autre, plus belle encore, recommença aussitôt. Bodrângă venait à peine d'abaisser sa flûte que nous vîmes entrer le pope Buligă — qu'on appelait aussi Ciucălău — de la rue des Buciumeni, déjà encensé et copieusement arrosé d'eau bénite dès le point du jour. Que Dieu le lièvro

« Je ne sais pas ce qu'il en est des autres,
mais moi, lorsque je pense au lieu
où je suis né... mon cœur bondit encore de joie. »

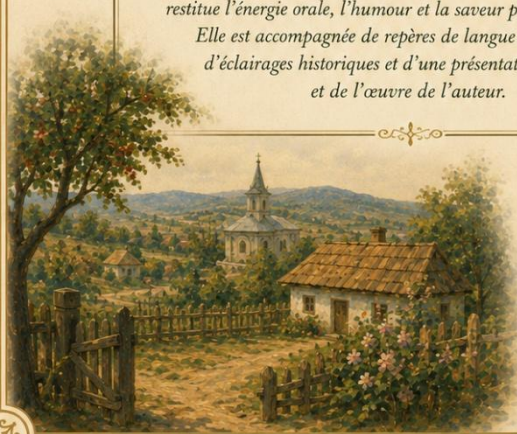
À Humulești, dans la Moldavie du XIX^e siècle, le jeune Nică grandit au milieu des siens, des fêtes villageoises, des écoles sévères et des chemins qui l'éloignent peu à peu de la maison natale.

Élève récalcitrant, gourmand, peureux et intrépide tout à la fois, il vole des cerises, poursuit une huppe, échappe aux corrections, provoque d'in vraisemblables catastrophes et transforme chacune de ses mésaventures en une histoire irrésistible.

Sous le rire, Ion Creangă ressuscite tout un monde : les voix des parents et des voisins, les croyances, les travaux et les coutumes, les proverbes, les veillées, les paysages de l'Ozana et la présence inoubliable de Smaranda, sa mère. Sa langue vive fait de l'enfance un royaume à la fois réel et perdu, où la tendresse n'efface ni la rudesse de l'existence ni l'appel de la liberté.

Grand classique de la littérature roumaine, *Souvenirs d'enfance* est bien davantage qu'un récit autobiographique : c'est l'adieu lumineux d'un homme à son village, à sa mère et à l'âge où le monde semblait encore tenir entre quelques collines.

Cette nouvelle traduction française intégrale et révisée
restitue l'énergie orale, l'humour et la saveur populaire du texte.
Elle est accompagnée de repères de langue et de culture,
d'éclairages historiques et d'une présentation de la vie
et de l'œuvre de l'auteur.

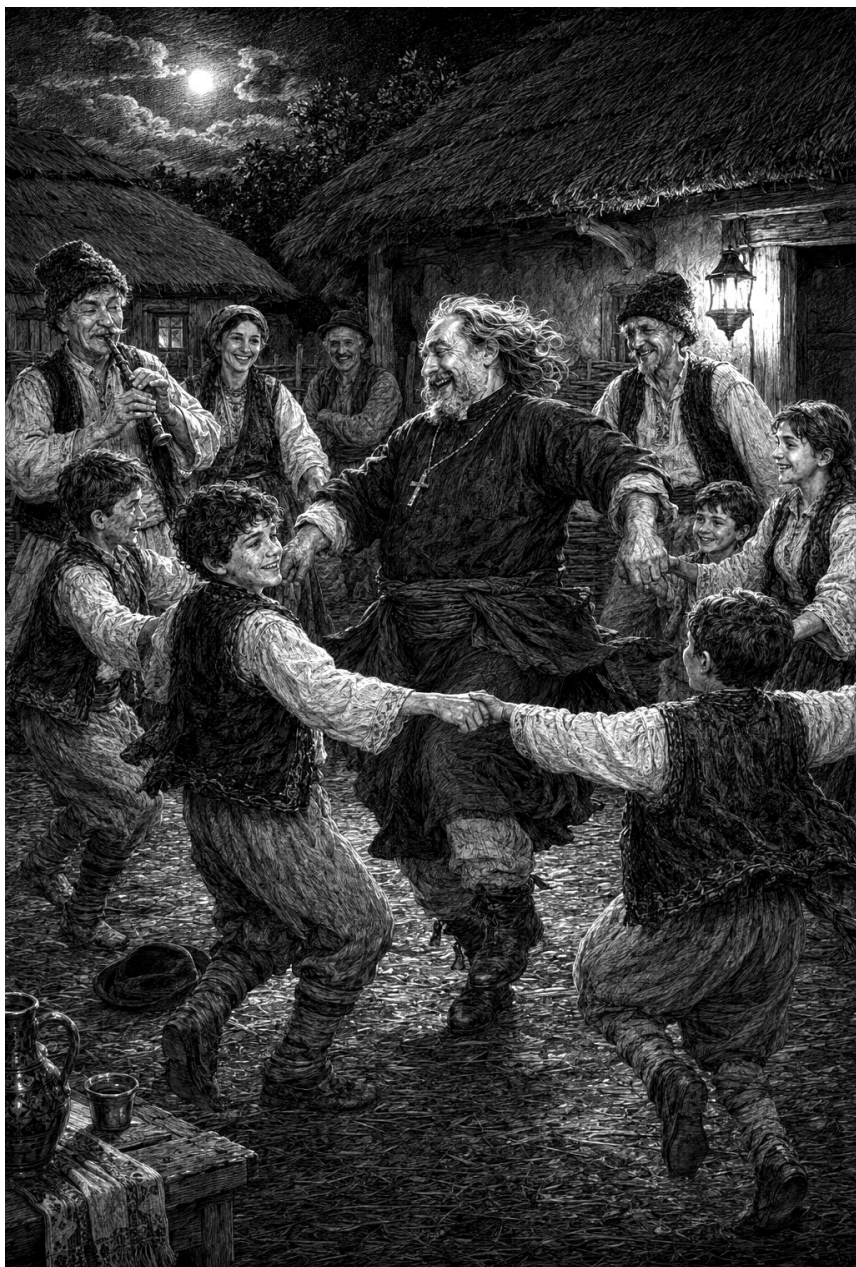


se !

Après nous avoir bénis des deux mains, comme un évêque, selon son habitude, il se mit à me tirer par le nez au sujet de la fille du pope de Fălticeni-Vechi : elle était sage, elle ferait une excellente femme

de prêtre, elle m'irait à merveille, son père finirait par me l'attacher au cou... Il n'en finissait plus avec ses histoires et ses sous-entendus, jusqu'à ce que Gâtlan entreprît de le flatter :

— Allons, allons, révérend père ! Ne venez pas nous raconter de pareilles inventions justement la veille du carême. Joue-nous plutôt encore un peu de musique, vieux Bodrângă, que nous achevions de nous réjouir. Notre père est bon, il nous pardonnera bien...



11. Le pope Buligă entre dans la ronde

Bodrângă ne se le fit pas dire deux fois. Il reprit sa flûte, et nous voilà repartis, les garçons ! Le pape Buligă avait beau être vieux : lorsqu'il vit comment tournait la soirée, il retroussa les pans de sa soutane dans sa ceinture et déclara :

— Pour ma part, mes enfants, que le Seigneur vous accorde fête et bonne humeur aussi longtemps que vous vivrez !

Puis il jeta sa calotte dans un coin et se mêla à nous, les cheveux voltigeant autour de sa tête. Nous frappâmes une ronde, puis deux, puis trois, et manquâmes de lui faire rendre l'âme. Nous l'épuisâmes tant qu'il commença à en avoir assez de nous. Mais comme dit le proverbe : une fois entré dans la danse, il faut danser.

Au bout d'un moment, le pauvre pape comprit qu'il s'était mis dans la compagnie des fous et tenta de se défilier :

— Des enfants spirituels m'attendent, mes chers amis. Il faut que j'y aille, mort ou vif : c'est avec cette charrue-là que nous gagnons notre pain.

Pavel, notre hôte, posa aussitôt devant lui une assiette de fruits secs et une carafe de vin :

— Prenez donc, révérend père, une bouchée de notre table et un verre ou deux. Vous partirez ensuite, puisque vous êtes si pressé.

Sa Révérence cessa de discuter, croisa les mains selon la coutume, s'éclaircit la voix et prononça humblement :

— Seigneur, bénis la nourriture et le petit vin de tes serviteurs. Amen.

Puis il leva son verre :

— À votre santé, les garçons ! Je m'incline devant vos visages comme devant une forêt verte. Puisse-t-il ne jamais nous arriver pire que ce soir !

Il vida le verre d'un trait, puis deux ou trois autres, suivis de quelques-uns encore. Après quoi il nous bénit de nouveau des deux mains :

— Allons, les garçons, calmez-vous maintenant.

Et il nous laissa enfin tranquilles pour poursuivre son chemin. Nous, cependant, nous pensions comme dans le dicton :

*Ni tout ce que dit le médecin,
Ni tout ce que dit le confesseur.
Plus on fait la fête,
Plus on voudrait la faire !*

Vers le soir, nous entraîâmes avec nous Bodrângă et nous glissâmes dans une respectable taverne tenue par la fille du maire de Rădășeni. Les gens s'y réunissaient davantage par amour de la tavernière que par goût du vin, car elle était belle — que la joie la frappe ! Elle venait d'épouser un vieux veuf, un grand mou encore à crier « Maman, aide-moi ! » : le mari rêvé quand on veut prendre des pensionnaires.

Dès qu'elle nous aperçut, la tavernière accourut à notre rencontre et nous conduisit à l'écart, dans une grande pièce aux volets clos et au plancher de bois. Nous y étions seuls entre nous, avec elle chaque fois qu'il lui plaisait d'entrer — après tout, elle était chez elle.

Dans un angle se trouvaient plusieurs mesures de haricots ; dans un autre, de la graine de chanvre ; dans un troisième, une montagne de pommes princières et de poires de Rădășeni, capables de se conserver jusqu'après Pâques. Dans le quatrième, des pois et des fèves séparés par une large planche, et, à côté, quelques énormes citrouilles turques. Une cuve contenait des poires séchées, douces comme des figues. Plus loin s'empilaient des bottes de chanvre et de lin ; sur une poutre pendaient des écheveaux de fil et des laines teintées de toutes les couleurs pour les tapis et les couvertures. Étoupes, bobines et mille autres objets encombraient les étagères et les coins, comme dans la maison d'un riche paysan de ce temps-là.

À peine installés dans cette demeure bénie, la tavernière rabattit les volets, alluma une chandelle et reparut en un clin d'œil avec une grande cruche de terre remplie de vin d'Odobești. Lorsqu'elle le versa, les gouttes rebondissaient d'une paume au-dessus des verres, tant il était fort. Gâtlan, vieux renard, en prit un et le tendit à notre hôtesse :

— À vous l'honneur, ma belle ! Goûtez la première, que nous sachions si vous n'y avez rien mis.

La jolie tavernière prit le verre, porta un toast à notre santé, les yeux tout rieurs, et en but une gorgée. Puis elle nous pria de ne pas la retenir : elle avait d'autres clients, et son mari n'arrivait pas à servir tout le monde. Autant parler au mur. Nous lui barrions le passage et exigions qu'elle boive avec chacun de nous. Elle serait peut-être volontiers restée davantage, si nous ne l'avions sottement mise en fuite en la remerciant chacun d'un baiser brûlant.

— Voilà la jeunesse, que le diable la batte ! dit Bodrângă, perché sur des bobines et mâchonnant des poires sèches. Vous avez raison, les garçons : c'est votre saison.

— Et comment donc, père Bodrângă ! répondit la tavernière en entrant justement avec un plat de tartes brûlantes et une poule rôtie, qu'elle posa devant nous.

Ma foi, elle fit là une œuvre de charité, car nous avions faim comme des loups.

Lorsque la première cruche fut vide, elle nous en apporta une autre, et nous la remerciâmes encore avec des baisers, jusqu'à ce qu'elle fit semblant de se fâcher et s'enfuît. Plus tard, elle revenait, puis s'enfuyait de nouveau : c'est ainsi que le vin se vend dans les endroits où il se vend. Ou peut-être, va savoir, la tavernière ne trouvait-elle pas si désagréable de rester parmi nous, puisqu'elle venait nous voir si souvent.

Pour finir, cet affreux Trăsnea lui planta sans prévenir un énorme baiser. À ce jeu-là, même le dernier des imbéciles sait s'y prendre. Cette fois, la jolie tavernière se fâcha pour de bon. Mais que pouvions-nous y faire ? Comme dit le proverbe : la chemise dans laquelle elle s'est fâchée est celle dans laquelle elle se défâchera. Il n'y a pas d'autre manière de l'amadouer.

Bodrângă, qui prenait peu à peu de l'assurance, se mit alors à jouer de ces danses de bateliers où l'on piétine sur place. Pouvions-nous ne pas repartir ? Nous brassions la danse avec une telle violence que la pièce ne nous suffisait plus. Nous allions de travers dans les haricots, les pois et les fèves ; sous nos semelles, la graine de chanvre éclatait et se changeait en huile.

Bien après minuit, voyant que Bodrângă nous avait abandonnés, nous commençâmes à regagner notre logis un par un. J'emportais sous ma chemise des poires séchées et une grosse citrouille offerte par la tavernière — aussi généreuse qu'elle était belle, la petite !

Arrivé chez Pavel, qu'est-ce que je découvre ? Presque chacun de mes camarades avait subtilisé quelque chose. L'un rapportait des pommes princières, un autre des poires de Rădășeni. Bodrângă avait escamoté un tas de bobines pour allumer le feu, et Trăsnea de la graine de chanvre.

Oşlobanu, avec des bottes dont les tiges provenaient d'une vache et les semelles d'une autre, arriva le dernier. Sans rien dire, il se coucha la tête sur le lit et les pieds contre la poutre, tout habillé et chaussé. Et là, que vîmes-nous ? Je ne veux pas mentir, mais il sortit de ses tiges de bottes plus d'un demi-boisseau de haricots. D'ordinaire, il les portait retroussées ; ce soir-là, il les avait déployées tout exprès pour cette petite affaire.

Seul mon cousin Ion Mogorogea, fils d'une honnête maison, n'avait pris jusqu'au dernier bout de fil. Quant à Zaharia Gâtlan, il s'était contenté d'un baiser de la belle tavernière. Grande consolation pour un garçon loin de chez lui le soir qui précède le carême !

Je comprends aujourd'hui que Gâtlan — Zaharia Simionescu à l'école — était plus avisé que nous tous : il profita de ce que nous avions rapporté, tandis que nous ne reçûmes rien de son bonheur.

Eh oui, chaque chose est bonne et belle en son temps. Mais il fallait désormais nous remettre un peu aux livres. Les vacances de Noël approchaient ; nous mangions inutilement le pain de nos parents, et rien ne s'obtient sans dépense : l'argent ne pousse pas sur les chemins.

Au début du carême, nous possédions en commun quatre ou cinq cruches d'huile, trois ou quatre sacs de farine de maïs, quelques livres de poisson salé, des prunes sèches, des haricots, des pois, des fèves, du sel et du bois pour plusieurs semaines. Nous mangions tous ensemble, chacun cuisinant à son tour pendant une journée avec ses propres provisions.

Mais Oşlobanu, qui mangeait comme dix-sept hommes, commençait à nous inquiéter. Son père, le pope Neculai, avait certes de quoi lui envoyer des vivres ; seulement, ce que l'on tient dans sa main n'est pas un mensonge.

Il y a beaucoup à faire et peu à dire, lorsque deux personnes savent s'entendre. Un jour, je discutai avec Gâtlan : il fallait trouver un moyen de nous débarrasser de quelques gros mangeurs, car notre association ne nous semblait pas équitable. Nous découvrîmes un procédé admirable : la nuit, lorsque tout le monde dormirait, nous poserions une « poste » sous les pieds de ceux que nous aurions

choisis. Plusieurs s'endormaient comme des pierres dès que Bodrângă commençait une histoire.

Une fois notre plan arrêté, nous attendîmes que les autres fussent sortis et nous préparâmes un stock de postes. Plusieurs épaisseurs de papier collées les unes aux autres avec du suif de chandelle fondu près du feu, glissées doucement sous la plante des pieds d'un dormeur et allumées avec une allumette : on ne saurait inventer œuvre plus sainte.

Comme chacun en voulait particulièrement à Oşlobanu, il eut les prémices. Lorsque la brûlure lui atteignit l'os, il bondit hors du sommeil en mugissant comme un taureau et courut dans toute la maison, incapable de tenir en place. Ne sachant pas qui était coupable et n'osant pas se battre contre nous tous, il se mit à faire des signes de croix et à nous maudire avec tant de ferveur que le feu lui sortait de la bouche.

Ses malédictions ne nous empêchèrent pas de lui poser encore quelques postes les nuits suivantes. Lorsque ses plantes de pieds ne furent plus qu'une plaie, il dut reprendre le chemin de Humuleşti, dégoûté de la prêtrise et nous abandonnant toutes ses provisions.

Gâtlan lui écrivit aussitôt :

Mon cher Oşlobanu,

*Les derniers des va-nu-pieds, dépouillés de tout, te saluent
et te souhaitent bonne santé. Si vous n'avez rien à manger
là-bas, venez donc jeûner avec nous.*

Ton bien dévoué,

Zaharia, grand capitaine des postes

Les « postes »

Quelques jours plus tard, nous coupâmes à un autre le goût de devenir pope. Nică, fils de Constantin de Cosma, de Humuleşti, qui venait de prendre pension chez nous, repartit sur les traces d'Oşlobanu avec des ampoules aux pieds. C'était aussi bien : ils perdaient leur temps pour rien.

Trăsnea, plus endurci et plus épais de tête, résista quelque temps. Mais lorsqu'il vit que les postes allaient finir par l'emporter, il changea de logis en emmenant sa part des provisions.

Nous ne restâmes plus que trois chez Pavel le cordonnier : moi, Gâtlan, mon cousin Ion surnommé Mogorogea, et, en supplément, Bodrângă. Mon cousin, instruit par le malheur des autres, prit l'habitude, chaque soir avant de se coucher, de coudre ensemble les manches de son manteau et d'y glisser les pieds. Il pouvait ainsi dormir tranquille. Une bonne garde détourne le mauvais danger.

À l'approche de Noël, Pavel fabriqua pour mon cousin Ion une paire de bottes en cuir de Russie. Ils étaient amis comme les doigts de la main. Mogorogea les paya deux pièces d'or, et, à vrai dire, elles les valaient : bon cuir, semelles épaisses, travail sur mesure. Seulement, Pavel avait oublié d'y mettre le petit mécanisme qui les faisait grincer. Mogorogea en eut le cœur brisé. Par bonheur, l'hiver était glacial et la neige les aidait un peu à chanter.

Pendant les vacances, nous rentrâmes chez nous. Et alors, comme le dit le Tzigane : « Noël, le ventre plein... » Côtes de porc fumées, boyaux farcis, saucisses à l'ail, lard mince préparé à la maison, le tout coupé ensemble, bien frit dans la poêle et accompagné d'une polenta brûlante : cela descend dans la gorge comme si elle était graissée.

Le paysan sait préparer bien d'autres nourritures savoureuses, pourvu qu'il ait de quoi. Grâce à Dieu, nos parents ne manquaient de rien : de mon temps, la pauvreté n'avait pas encore élu domicile devant leur porte.

Mais reprenons. Nous passâmes joyeusement les fêtes chez nos parents à Humulești, puis, après l'Épiphanie, retournâmes à Fălticeni chez notre hôte Pavel. Nous faisions parfois une apparition à l'école, pour la forme. À vrai dire, nous n'avions pas grand-chose à y chercher : qui veut apprendre ses lettres peut le faire chez lui. Et celui qui ne le veut pas est encore plus heureux.

J'étais précisément de ces heureux-là. Quand il s'agit de foi, à quoi bon les études ? Chez Bodrângă, au moins, on avait quelque chose à apprendre : sa flûte vous forçait à danser malgré vous, et ses histoires ne vous laissaient pas le temps de dormir.

Nous savions d'ailleurs comment passer les heures : tantôt le jeu des petits dés, tantôt celui des tanneurs ou la *concina* ; d'autres nuits, nous bavardions jusqu'au grand jour. Les jours de fête, nous courions au hasard dans les villages où nous savions qu'on organisait des *hore*.

À Rădășeni, grand village beau et riche, nous dansâmes à trois fêtes le même jour : l'une pour les célibataires vieillissants, où se présentaient les plus jeunes filles ; une autre pour les jeunes hommes, où venaient les filles restées sans mari ; la troisième pour les adolescents, ouverte à qui le désirait.

Les garçons se balançaient à peine et la ronde tournait très lentement. Les filles n'attendaient pas qu'on les invite, comme ailleurs : chacune séparait les mains de deux danseurs à l'endroit qui lui convenait, disait bonjour et continuait la danse.

Mon cousin, fier de ses bottes neuves, ne quittait pas la fille du maire, sœur de la belle tavernière de Fălticeni. Gâtlan, qui dansait près de moi, me glissa à l'oreille :

— Attends un peu, tu vas voir ce que je vais faire à Mogorogea. S'il garde un bon souvenir de cette journée, que le péché retombe sur moi !

— Tais-toi donc, lui dis-je. Pourquoi raconter des sottises ? Il va se fâcher et rentrer lui aussi chez lui.

— Et alors ? Quelle grande perte ! Comme on dit : si la vieille descend de la charrette, la jument n'en tirera que plus léger.

Et nous continuâmes à danser.

Le soir, de retour au logis, Mogorogea, garçon soigneux, nettoya parfaitement ses bottes et les posa à sécher au bord du foyer, comme il le faisait toujours. Trois jours plus tard, elles se fendirent et tombèrent en morceaux de tous côtés.

Furieux, mon cousin exigea de Pavel qu'il lui en fabriquât une nouvelle paire ou lui rendît son argent sur-le-champ.

— Tu m'as mis du cuir pourri, savetier ! cria Mogorogea. Voilà donc l'ami que tu es ? Allons, choisis : l'une ou l'autre solution. Sinon, tu vas troquer ton honneur contre la honte et je te casse tes carcasses sur la tête. Tu m'as entendu ?

Pavel, qui ne se savait coupable de rien, répondit avec mépris :

— Écoute-moi bien, maître Mogorogea : ne dépasse pas les bornes, cela ne te va pas. Qui traites-tu de savetier ? Après avoir porté ces bottes un temps interminable, après avoir couru toute la journée dans les chemins creux, les avoir tordues aux danses et traînées dans tous les ravins et les broussailles, tu voudrais maintenant que je te rende ton argent ou que je t'en fabrique aussitôt de neuves ? Tu es

tombé sur la tête ! Ne suffit-il pas que tu m'aies étourdi chaque matin, en posant tes grands échalas sur mes formes, en tirant dessus avec le crochet et en les graissant ici, sur mon poêle, juste sous mon nez ? Combien de fois m'as-tu posé tes maudites postes sous les pieds ? Et moi, bon homme, je n'ai rien dit, j'ai tout supporté. Je regrette seulement que tu aies la peau du visage si épaisse. Très bien : puisque tu le prends ainsi, je saurai désormais comment te servir.

— Qu'est-ce que tu dis, savetier ? reprit mon cousin. Et toi aussi, tu m'appelles Mogorogea comme si c'était une injure ? Crois-tu que je n'ai porté que tes bottes, propre à rien ? Et tu deviens insolent par-dessus le marché ? Je vais te marquer de telle façon que tu ne pourras plus gagner ta vie jusqu'à la fin de tes jours !

— Avant que tu me marques, répondit Pavel, je vais te découper proprement avec mon tranchet. Compris ?

Voyant qu'ils allaient en venir aux mains, nous nous jetâmes entre eux et les réconciliâmes à grand-peine : Ion donnerait encore un *irmilic* à Pavel, qui ressemellerait les bottes, et l'on n'en parlerait plus.

Ils continuèrent ensuite à plaisanter, mais en se montrant les dents. Mogorogea ne parvenait pas à digérer l'affront que Pavel lui avait fait.

Pendant la semaine grasse, avant le carême, le vieux Vasile vint à Fălticeni. Parmi les provisions destinées à son fils, il apportait trois petits cochons déjà préparés et nettoyés.

— Soyez le bienvenu, père, dit Ion en lui baisant la main. Vous nous avez trouvés sans difficulté ?

— Je vous trouve en bonne santé, les garçons, répondit le vieux Vasile. Comme dit le proverbe, les aveugles arrivent bien jusqu'à Suceava : je devais tout de même parvenir jusqu'à vous.

De fil en aiguille, il nous demanda :

— Eh bien, que dit votre Méchet au sujet de la prêtrise ? Compte-t-il vous lâcher bientôt ? Parce que, pour parler franchement, j'en ai assez de tous ces tracas et de toutes ces dépenses.

— On ne dit pas *méchet*, père, mais *catéchiste*, répondit Ion, honteux.

— Ah, ah, ah, Sa Majesté ! Comme si c'était mon principal souci ! Ce n'est pas Tanda, c'est Manda ; ce n'est pas le tilleul ficelé, mais la ficelle entillée... Pourquoi tourner autour du pot ? Méchet, Béréchet,

Pleșcan, quel que soit son nom, je sais seulement qu'il nous écorche proprement, Ion. Et l'on prétend que le pape a quatre yeux !

— Priez plutôt de tout votre cœur Saint-Nicolas le fouetteur de Humulești. Peut-être vous aidera-t-il à devenir papes une bonne fois. Alors, vous aurez la tête hors de l'eau : pas d'impôt, pas de corvées ; aux repas, vous occuperez la place d'honneur et mangerez toujours des tartes et des poules rôties. À la fin, on vous paiera même la taxe de mastication.

— Comme on dit : jambes de cheval, gueule de loup, peau de tapis et ventre de jument, voilà ce qu'il faut à un pape. Rien d'autre. Ce serait bien, Seigneur pardonne-moi, que les gens d'Église fussent faits autrement... Mais vous avez dû entendre que la main du pape est faite pour prendre, pas pour donner : il mange sur les vivants et sur les morts. Voyez comme votre Méchet vit confortablement sans s'éreinter comme nous... Il est vrai que le don sacré mérite des présents !

— Ion, j'ai déjà repéré une calotte pour toi, ajouta le vieux Vasile au moment de repartir. Ne te laisse pas traîner derrière la charrette : mets vite la main sur ton certificat et rentre. Ioana, la fille de Grigoraș Roșu, chez nous, attend avec impatience de devenir ta femme de prêtre. Portez-vous bien, maître Zaharia et toi, mon neveu. Moi, je m'en vais.

— Bonne route, père Vasile, répondîmes-nous en l'accompagnant un bout de chemin. Dites à nos parents que nous allons bien et que nous pensons à eux.

Lorsqu'il fut parti, je dis doucement à Ion :

— Cousin, nous pourrions faire rôtir l'un de ces cochons ce soir. J'en ai une envie terrible.

Mogorogea, borné et avare comme il était, se mit à me crier dessus :

— Hé ! Écoutez-moi bien : je ne suis pas Nică Oșlobanu, que vous tourniez à votre guise. Je vous nourrirai exactement comme vous me nourrissez. Vous n'aurez pas une bouchée de mes cochons, dussiez-vous en crever !

— Que celui qui refuse en soit privé, répondit Gâtlan.

— Amen, marmonnai-je du bout des lèvres.

— Et moi, je m'y suspends, ajouta Pavel derrière le poêle.

— Amen ou pas amen, vous pouvez vous lécher le museau au sujet des cochons, dit Mogorogea avec dépit. Compris ? Cessez de courir après les bonnes choses. Mangez un peu de patience frite, cela ne vous fera pas de mal.

— Laissez-le donc, les garçons ! Puissent-ils lui rester dans la gorge jusque dans l'autre monde, dit Zaharia.

Et nous fîmes mine de nous mettre à l'étude. Entre nous soit dit, nous avions autant envie d'apprendre qu'un chien de lécher du sel.

Un feu terrible avait brûlé dans le poêle. Nous l'avions couvert et bouché, car dehors le gel mordait. Bodrângă s'était attardé je ne sais où ce soir-là. Pavel, qui n'avait pas autant de travail que d'habitude, s'était couché tôt. Mogorogea, confiant dans la calotte promise par son père, s'était endormi avant lui, les pieds dans les manches de son manteau comme à l'ordinaire, et ronflait à faire trembler les murs. Comme on dit : laisse-moi tranquille, je te laisserai tranquille.

Plus tard, nous éteignîmes la chandelle et nous couchâmes à notre tour. Mais impossible de dormir : nous pensions au cochon.

— Zaharia, lui soufflai-je, ne te resterait-il pas quelque part une de nos postes ?

— Non, répondit-il encore plus bas. Seigneur, comme j'aimerais en coller une à Mogorogea ! Mais le temps de préparer la poste et tout le reste... Tiens, prends mon petit couteau. Coupe doucement la couture de sa manche, juste sous l'un de ses pieds ; brûle-lui bien le talon avec ces allumettes qui se consomment lentement, et nous verrons si ses cochons lui profitent encore. Seulement, ne lambine pas jusqu'au jugement dernier.

— Donne le couteau, dis-je. Mais quoi qu'il arrive, j'espère que tu ne me laisseras pas tomber et que tu ne le laisseras pas me battre.

— Cela va sans dire. Brûle-le tranquillement et ne crains rien.

Je pris mon courage à deux mains et suivis exactement les conseils de Gâtlan. Je coupai doucement la couture, puis maintins tout un bouquet d'allumettes allumées contre le talon de mon cousin, là où la peau était la plus épaisse, jusqu'à ce que le feu le gagnât.

Lorsqu'il poussa un rugissement à faire crouler le toit, je lançai les allumettes au loin — vrrr ! —, bondis derrière Zaharia et nous nous mîmes tous deux à ronfler comme si nous dormions depuis des heures.

Ion, les pieds emprisonnés dans les manches de son manteau, s'était écrasé au sol. Il se tortillait comme un serpent et nous maudissait avec tout ce qui lui venait à la bouche :

— Ah ! Que Dieu vous condamne, espèces de misérables ! Personne ne peut se reposer dans cette maison à cause de vous. Qui m'a joué ce tour ? J'entends Zaharia et Nică ronfler ; ils n'auraient tout de même pas osé... C'est forcément ce brigand de Pavel ! Que les taons le boivent au moment où son sommeil sera le plus doux ! Et il fait encore semblant de dormir, le lâche ! Je vais lui apprendre à se moquer des gens.

Il saisit avec les pinces un charbon ardent dans le foyer et grimpa vers Pavel sur le poêle. Le pauvre dormait sur le dos, la poitrine nue. Ion lui posa le charbon en plein milieu :

— Tiens ! Régale-toi d'avoir plaisanté avec moi, savetier !

Un cri épouvantable retentit. En même temps, Pavel donna des deux pieds dans le poêle et le fit s'écrouler sur le sol. Dans la confusion, se retrouvant nez à nez avec Ion, il se jeta sur lui. Une lutte féroce s'engagea. Il aurait fallu avoir le cœur bien accroché pour rester à les regarder.

— Saute, Zaharia ! Ils vont se tuer dans cette maison et c'est nous qui devons répondre du mort ! dis-je, tremblant comme une branche.

— Holà ! Qu'est-ce qui vous prend ? cria Zaharia en bondissant entre eux comme un aigle. Est-ce ainsi qu'on se comporte dans la maison de gens honnêtes ?

Moi, je filai à quatre pattes par la porte, en pleurant, puis me mis à hurler de toutes mes forces pour appeler les voisins. Les gens surgirent de partout, encore hébétés de sommeil, croyant qu'un incendie avait éclaté ou que les soldats nous égorgeaient — Dieu nous en préserve ! Une armée autrichienne se trouvait alors à Fălticeni.

Lorsque cette petite corvée fut achevée, les voisins nous laissèrent dans l'état où ils nous avaient trouvés et se dispersèrent en nous couvrant de huées.

Il fallait voir le chaos et la malédiction qui régnaient dans la maison : vitres brisées, poêle démoli, touffes de cheveux arrachées, sang sur le plancher. Pavel, la poitrine brûlée, et Ion, le talon rôti,

haletaient dans un coin. Zaharia et moi restions dans l'autre, stupéfaits de ce qui venait d'arriver.

Quant aux trois innocents petits cochons, suspendus au frais dans l'entrée, personne ne sut jamais ce qu'ils étaient devenus.

Au bout d'un moment, Zaharia voulut rompre le silence :

— Tu peux maintenant leur chanter, Ion : « Bienheureux les sans-tache, alléluia ! » Ne te consume plus pour eux : c'était sans doute leur destinée, les pauvres petits.

— Ferme donc un peu ton clapet, répondit Ion, bouillant de rage. Vous n'avez cessé de les appeler : voilà que votre souhait s'est réalisé.

Sur ces entrefaites, Bodrângă rentra, complètement ivre, et commença à se signer dès le seuil.

— Eh bien, père Bodrângă, lui dis-je, aimez-vous l'état dans lequel vous nous retrouvez ?

Pavel, qui jusque-là était resté muet, contemplant amèrement sa maison, finit par dire :

— Écoutez-moi, maîtres d'école. Pour mettre fin à toute cette diablerie, ramassez vos affaires, décampez de chez moi et laissez-moi en paix.

Trop heureux de nous en tirer ainsi, nous prîmes ce qui nous restait et allâmes nous installer chez un forgeron de l'autre côté de la rue, accompagnés de Bodrângă, notre consolateur.

La fin des écoles de catéchistes

PENDANT LE GRAND CARÊME, une rumeur se répandit parmi les maîtres : les écoles de catéchistes allaient être supprimées, et les plus jeunes d'entre nous envoyés au séminaire de Socola.

— Voilà qui est bien joué, puisque tout est cassé ! dit Trăsnea. Au bout du compte, il n'y a rien. Comme dit l'autre : nous voilà enrichis, chevaux compris... Pourquoi le diable m'a-t-il poussé à me rompre la tête sur la grammaire ? Si j'avais su, je serais resté chez moi. Avec tout l'argent distribué ici et là, mon père aurait pu réparer quelque autre malheur.

— Et nous alors ? soupirèrent les maîtres mariés. Nous sommes ruinés jusqu'au dernier fil. Pièces d'or, moutons, ruches, chevaux et

bœufs : tout est passé dans la gueule du loup. Longue vie au père catéchiste !

— Taisez-vous donc, répondit Zaharia. L'argent est l'œil du diable, la chose est entendue. Pourquoi accabler encore ce pauvre catéchiste ? Croyez-vous qu'il soit le seul de son espèce ? Et vous, ma foi, je ne sais pas comment on pourrait jamais vous contenter. Comme dans l'histoire : « Monte dans le char ! — Non ! — Dans la carriole ! — Non ! — Dans la charrette ! — Non ! — Alors va à pied ! — Non ! »

— Dites plutôt que vous retournez à votre piquet, comme l'eau retourne à son lit. Moi, je suis ravi que cela arrive. Allons à Socola, si nous voulons devenir des tambours pleins de science ! À ce qu'on raconte, les professeurs de là-bas sont les plus savants du monde.

— À Socola ! crièrent les plus jeunes maîtres.

— Allez au désert, si cela vous chante ! Puissiez-vous tourner sur vous-mêmes comme l'alouette jusqu'à disparaître ! crièrent les vieux.

Et c'est ainsi qu'à l'approche de Pâques nous nous dispersâmes. Ceux qui le souhaiteraient devaient gagner Socola à l'automne suivant, en 1855.

Bucarest, septembre 1881.

Quatrième partie

COMME ON N'ARRACHE PAS L'OURS À SA TANIÈRE, ni le montagnard transplanté dans la plaine, ni le nourrisson détaché du sein de sa mère, ainsi refusais-je de quitter Humulești à l'automne de 1855, lorsque vint le moment de partir pour Socola, sur l'insistance de maman.

Et pourquoi refusais-je si obstinément, alors qu'elle ne cessait de me répéter que c'était pour mon bien ? Voici pourquoi : Dieu de tendresse, j'étais désormais un jeune homme à marier, hélas ! Et Iași, que je n'avais jamais vue, ne se trouvait pas près de Neamț comme Fălticeni. De là, vers la fin de l'automne, et surtout pendant les semaines grasses de l'hiver, lorsque les nuits étaient longues, je pouvais encore m'échapper de temps à autre après les vêpres. Avec mes camarades, nous filions au clair de lune, toujours droit devant nous, courant comme de jeunes chevaux vers les veillées et les travaux collectifs de Humulești dont nous connaissions les bonnes adresses.

Après avoir dansé tout notre soûl et volé quelques baisers aux filles les plus délurées, nous quitions le village avant l'aube. Vers midi, nous étions de nouveau à Fălticeni. À l'aller comme au retour, nous traversions pieds nus le gué de Baia, dans la Moldova déjà gelée sur les bords, et le froid nous glaçait la moelle des os. Mais nos cœurs brûlaient : ce que nous désirions, nous l'obtenions.

De Neamț à Fălticeni et de Fălticeni à Neamț, il n'y avait alors pour nous qu'une largeur de main. Mais cette fois, la chanson changeait. Deux relais entre Fălticeni et Neamț, ce n'est pas la même chose que les six longs relais épuisants de Iași à Neamț. Et ne croyez pas que je plaisante : de Neamț à Iași, il y a exactement autant de chemin que de Iași à Neamț — ni plus ni moins.

« Reste où tu es, Ion, raisonnait ma pauvre cervelle. Mieux vaut cela que pleurer sans consolation et dépérir sous tes propres yeux du désir de celle que tu sais. » Mais, comme dit le proverbe, l'ours ne danse pas de son plein gré. Mort ou vif, je dus satisfaire maman, partir contre mon gré et abandonner tout ce qui m'était cher.

L'adieu à Humulești

Je l'aimais, notre village, avec l'Ozana au beau cours, claire comme le cristal, où depuis tant de siècles la citadelle de Neamț contemple tristement son reflet. J'aimais mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, et les garçons du village, compagnons de mon enfance.

Les jours glacés de l'hiver, nous réjouissions ensemble sur la glace et les traîneaux. L'été, pendant les belles journées de fête, nous parcourions en chantant et en criant les bosquets, les prairies ombrueuses, les grèves creusées de bassins, les champs chargés d'épis, les prés fleuris et les fières collines derrière lesquelles l'aube me souriait au temps turbulent de ma jeunesse.

J'aimais tout autant les veillées, les corvées joyeuses, les *hore* et toutes les fêtes du village, auxquelles je participais avec une ardeur sans pareille. On aurait eu un cœur de pierre qu'il se serait mis à bondir de joie en entendant, au plus profond de la nuit, Mihai le violoneux parcourir Humulești, suivi d'une nuée de jeunes gens, et chanter :

*Feuille verte de chicorée,
La nuit dernière, dans la fraîcheur,
Chantait un rossignol,
Avec une voix de jeune fille.
Il chantait d'une voix si tendre
Que les feuilles tombaient à terre ;
Il chantait d'une voix si fine
Pour le chagrin de notre séparation ;
Il soupirait, il gazouillait,
À vous déchirer le cœur.*

Et que ne chantait-il pas encore, Mihai le musicien, de sa bouche et de son violon sonore ! Que de fêtes joyeuses se donnaient chez nous, au point que l'année entière semblait un jour férié ! Comme disait une vieille : « Dieu fasse que chaque jour de l'année soit fête et qu'il n'y ait qu'un seul jour de travail — et que ce jour-là encore il y ait banquet et noces. »

Et voilà qu'il fallait, mon garçon, abandonner le village avec tout le charme de ses beautés et partir dans une contrée étrangère, si lointaine — à condition que ce cœur maudit vous en laisse la force.

Je tentais bien, pour la forme, de faire comprendre à maman que je pourrais tomber malade de son absence et mourir parmi les étrangers. Mon cousin Ion Mogorogea, Gheorghe Trăsnea, Nică Oşlobanu et d'autres avaient renoncé à leurs études ; cela ne les empêchait pas de manger leur pain auprès de leurs parents. Peine perdue. Maman avait d'autres projets. Elle préparait soigneusement tout ce dont j'aurais besoin et finit par me dire d'un ton sévère :

— Ion, tâche de ne pas échanger l'honneur contre la honte et la paix contre la querelle. Tu partiras là où je te l'ordonne. Zaharia de Gâtlan t'accompagnera. Notre voisin, le vieux Luca, vous conduira dans sa carriole à deux chevaux, rapides comme des dragons. Va plutôt voir s'il est prêt. Demain, dès le point du jour, avec l'aide de Dieu, vous partez.

— Je n'irai pas, maman ! Je n'irai pas à Socola, même si tu me tues ! disais-je en versant dix torrents de larmes. Les hommes peuvent bien vivre sans devenir popes.

— Tu peux geindre autant que tu voudras, Ion, répondit-elle sans s'émouvoir. Avec moi, ce genre de choses ne prend pas. Tu devrais connaître ma manière de moudre. Ne m'oblige pas à décrocher tout de suite la grande cuillère de la niche et à te caresser avec, malgré ton âge !

Puis elle appela mon père et lui dit d'un ton sans réplique :

— Dis-lui toi aussi ce qu'il convient, mon homme, afin qu'il perde tout espoir de résister et se prépare à partir.

— Y a-t-il seulement matière à discussion ? répondit papa, sombre. Il fera comme nous le savons, pas comme il le veut : il n'est pas encore son propre maître. Si je n'avais que ce souci-là, femme, la vie serait facile. Mais moi, je me demande comment payer ses dépenses : l'argent ne se ramasse pas au pied des troncs comme les brindilles. Et les six autres, sans le compter, s'ils restent à la maison, n'auront-ils plus besoin de rien ? Seulement, puisqu'il est l'aîné, c'est sa chance. Il faut bien l'aider à prendre son vol, car nul ne connaît le nombre de ses jours. Peut-être deviendra-t-il un jour un soutien pour les autres.

Voyant qu'il était impossible de tenir tête à mes parents, je commençai à penser au départ avec amertume :

« Quel malheur m'est tombé dessus ! Les prêtres de notre village ne se sont jamais épuisés sur les routes de Socola, et, par la grâce du saint, leur ceinture suffit à peine à contenir leur ventre. Et les moines ? Cette troupe de grands coureurs de jupons fainéants, venus de tous les coins du monde et nichés dans les monastères : ne parviennent-ils pas à leurs fins ? Et moi, il faut que j'enfile toutes ces écoles — Humulești, Broșteni au fond des montagnes, Neamț, Fălticeni, et maintenant Socola — pour obtenir la permission de devenir un pauvre pope quelconque, avec femme et enfants. On m'en demande trop ! »

Je décidai de dire à maman que j'irais plutôt me faire moine à Neamț ou à Secu. Avec le peu de savoir que j'avais — et tout celui que je n'avais pas —, je pourrais, au bout de quelques années, devenir administrateur d'une dépendance monastique et remplir de pièces d'or une ruche entière, comme le père Chirilaș, surnommé le Hongreur, de Vânătorii-Neamțului.

Et alors... accroche, révérend Ilarie, ta gourde d'eau-de-vie à la hanche ; bourre les poches de ta robe d'œufs de poisson bien mous et de toutes sortes de provisions ; glisse tes pistolets dans ta ceinture sous la soutane ; plante ton bonnet sur une oreille ; l'épée de l'Esprit à la main et les cheveux au vent, prends tes jambes à ton cou par le « Mauvais Passage », vers le « Sentier Maudit » entre Secu et Agapia-d'en-Haut. Tout l'été, on y entend une voix angélique chanter :

Ici, dans la vallée, au bord du ruisseau,

Voici l'agnelette du bon Dieu !

Et une grosse voix répond :

Hop ! Me voici, venu de Durău,

Moi, le bélier du bon Dieu !

Car, sans le vouloir, le pécheur que j'étais avait appris certaines choses sur les secrets de la vie monastique... en allant l'été avec les garçons chercher des « champignons » dans ces parages. C'est de là que m'était venu le goût de la vie religieuse. Vous savez ce que c'est : un homme saisi de dévotion.

Vers Iași

Enfin, pour ne pas perdre le fil, je passai toute la nuit précédant le départ, jusqu'à l'aube, à retourner dans ma tête tous les moyens de convaincre maman de m'envoyer plutôt au monastère. Au moment précis où j'étais décidé à lui exposer mon projet, le soleil se leva, annonçant une belle journée. Et l'on entendit déjà dehors Luca — remarié depuis peu, et dont la jeune femme avait pris soin de le réveiller à temps et de le préparer pour la route — crier :

— Vous êtes prêts ? Allons ! Je vous attends, les chevaux sont attelés !

Maman se mit aussitôt à me pousser vers le départ avec une telle précipitation que je n'eus pas le temps de lui parler du monastère.

Pour faire court, nos parents et ceux de Zaharia se rassemblèrent dans la cour du vieux Luca. Nous baisâmes la main de nos pères et de nos mères et prîmes congé, les yeux noyés de larmes. Puis nous montâmes dans la carriole, accablés, pleurant à faire pitié.

Le vieux Luca, notre conducteur, fouetta les chevaux et cria à sa femme, qui refermait la porte derrière nous :

— Olimbiada, surveille bien le trou !

Des cochons avaient éventré la clôture et pris l'habitude de se glisser dans son champ de maïs.

C'était le matin de la Décollation de saint Jean-Baptiste lorsque nous quittâmes Humulești. Garçons et filles, parés comme pour une fête, circulaient dans tout le village, le bonheur peint sur le visage. Seuls Zaharia et moi, recroquevillés dans la carriole du vieux Luca, partions en exil, offerts au diable — je ne saurais mieux dire.

— Je vous en prie, vieux Luca, faites-les avancer un peu plus vite, dis-je. Que tout le village ne reste pas à nous regarder comme un ours à la foire !

Mais le vieux Luca conduisait comme il le pouvait. Ses deux rosses étaient épuisées au-delà de toute mesure, maigres et décharnées comme des chats mourants — fort loin des dragons promis par maman, qui ne savait plus comment m'expédier hors de la maison.

— Maudit soit celui qui a supprimé les écoles de catéchistes juste au moment où nous en avons besoin ! s'écria Zaharia de Gâtlan, plein de rage, dès que nous fûmes sur la grande route. Au moment de profiter de sa jeunesse, voilà qu'il faut se mettre aux livres, comme si l'homme avait dix vies ! À force d'aller d'école en école, le plus

souvent pour faire semblant, nous nous réveillerons un de ces jours vieux, bossus et phtisiques — exactement mûrs pour sortir de Socola en qualité de popes.

— Qu'en dites-vous, vieux Luca ?

— Que veux-tu que j'en dise, maître Zaharia ? Est-ce que je connais vos affaires ? Mon devoir est de vous conduire à l'endroit convenu. Ensuite, servez-vous de votre tête comme vous pourrez. Hue, mes petits chevaux, que nous rentrions le plus vite possible à la maison !

Chaque fois que le vieux Luca prononçait avec tendresse le mot « maison », chaque fois que nous voyions les beaux villages et les lieux familiers disparaître derrière nous tandis que d'autres, inconnus, surgissaient devant, notre chagrin atteignait de nouveaux sommets. Pour chaque fontaine, chaque ruisseau, chaque vallon, chaque bosquet et chaque coin charmant laissé en arrière, un profond soupir montait de nos poitrines.

Avec l'esprit que nous avions, nous serions repartis sur-le-champ, si nous n'avions pas été confiés au vieux Luca, dont nous avions presque aussi honte que de nos parents.

Après une courte halte au pont de Timișești, sur la Moldova, nous repartîmes vers Moțca et gravîmes lentement la forêt de Pașcani. Du sommet, pauvres malheureux, nous jetâmes un dernier regard plein de douleur vers les montagnes de Neamț : montagnes géantes aux cimes cachées dans les nuages, d'où naissent les sources et dévalent les ruisseaux, murmurant mystérieusement dans leur course sans repos, emportant peut-être avec eux tant de passions et de désirs humains pour les noyer dans le Danube majestueux.

— Eh bien, Zaharia, lui dis-je tandis que nous redescendions vers Pașcani, les montagnes elles-mêmes ont disparu. Notre exil est désormais certain, et Dieu sait pour combien de temps.

— Ce sera comme le saint Dieu l'a écrit pour nous, répondit Zaharia d'une voix presque éteinte.

Il resta ensuite plongé dans ses pensées jusqu'à Blăgești, au-delà du Siret, où nous devons passer la nuit.

Mais quelle nuit ! Installés sur le perron d'un charron, nous manquâmes d'y laisser nos yeux. Du soir jusqu'après minuit, nous vécûmes dans une fumée de bouse comme en quarantaine, et les moustiques ne cessèrent pourtant pas de nous faucher.

— Voilà la vie de la plaine, dit le vieux Luca, se grattant et se tortillant comme s'il était couché sur des braises. Dès qu'on franchit le Siret, l'eau est mauvaise et le bois rare. L'été, la chaleur vous étouffe et les moustiques vous torturent sans pitié. Je ne vivrais pas dans la plaine, Dieu m'en garde ! Chez nous, au moins, les eaux sont douces, claires comme le cristal et froides comme la glace ; le bois ne manque pas ; l'été, on trouve partout ombre et fraîcheur. Les gens sont plus sains, plus forts, plus vigoureux, plus joyeux. Pas comme ceux d'ici : le visage blême et tout ridé, à croire qu'ils se nourrissent leur vie entière de champignons grillés.

Au bout d'un moment, Zaharia leva les yeux vers le ciel :

— Savez-vous quoi, vieux Luca ? La Poule descend vers le couchant, les deux Timons aussi, et l'étoile du matin ne va plus tarder à paraître. Reprenons la route.

— Voilà une bonne parole, maître Zaharia ! On dirait qu'un saint est sorti de ta bouche. Plutôt que de continuer à nous retourner et nous gratter sur ce perron, autant raccourcir le chemin. Dieu est grand : il nous gardera bien des mauvaises rencontres.

Nous prîmes congé de notre hôte, qui dormait lui aussi dehors sur un autre perron, et repartîmes. À peine avions-nous rejoint la grand-route qu'une heureuse surprise nous attendit : plusieurs hommes conduisant des charrettes chargées de bardeaux se rendaient à Iași. Par crainte des Tziganes nomades de Ruginoasa, nous nous joignîmes à eux.

Hue, hue, toujours en avant ! Au point du jour, nous atteignîmes Târgu-Frumos, où nous éventrâmes avec discernement quelques pastèques. Elles calmèrent pour un temps notre faim et notre soif.

Après avoir laissé reposer les chevaux, nous repartîmes vers Podu Iloaiei, puis droit vers Iași. Nous marchions davantage que nous ne roulions, car les dragons du vieux Luca s'étaient complètement amollis. Les paysans de la région, plaisantins comme ils le sont, ne cessaient de nous lancer des piques en passant, de tous côtés. Nous avions honte pour nous et davantage encore pour le vieux Luca.

Au coucher du soleil, juste au moment où nous entrions dans Iași par la barrière de Păcurari, un grand garçon possédé du diable nous arrangea comme il fallait :

— Hé, l'ancien ! Tenez bien vos étalons, qu'ils ne prennent pas le vent. Iași est une grande ville : Dieu vous préserve de provoquer une catastrophe !

Il n'en fallait pas davantage au vieux Luca. Alors, laissez-le faire ! Il lui récita d'un seul souffle tous les offices des morts et toutes les litanies qu'il connaissait.

— Écoutez-moi ce grand dadais ! S'il savait, ce ventre à vin, d'où nous sommes partis cette nuit, il rentrerait sa langue dans sa gueule au lieu de claquer inutilement contre mes petits chevaux. Ce n'est pourtant pas la première fois que je viens à Iași, pour qu'un pareil individu m'enseigne les règles à respecter. Que les quarante martyrs emportent sa mère de vaurien ! S'il s'était seulement arrêté un instant, je lui aurais appris à se moquer des voyageurs.

Voyant que les gens nous tournaient sans cesse en ridicule et que le vieux Luca était hors de lui, Zaharia et moi nous recouvrîmes entièrement d'une couverture dans la carriole. Je hasardai timidement :

— Vieux Luca, si quelqu'un vous demande désormais pourquoi vos chevaux tirent si péniblement, dites que vous rapportez des blocs de sel de la mine. Vous verrez si tout le monde ne vous croit pas.

— Ah, vraiment ! Je savais bien que vous étiez vous aussi de cette espèce ! répondit le vieux Luca, marchant près des chevaux, étouffant de rage. Ne me poussez pas à vous administrer tout de suite quelques coups de baguette à travers cette couverture : cela chasserait le démon qui vous habite.

À l'annonce de ce qui se préparait, nous nous donnâmes des coups de coude en étouffant nos rires, mais nous nous gardâmes bien d'ajouter un mot.

Enfin, après toutes les railleries reçues par le vieux Luca — car le monde appartient au diable —, avançant au pas des chevaux, de cahot en cahot, perdus dans le labyrinthe des rues de Iași, nous arrivâmes fort tard dans la nuit dans la cour de Socola.

Nous arrê tâmes la carriole sous un grand peuplier. Là se trouvait déjà toute une multitude de maîtres venus des écoles de catéchistes de tous les districts de Moldavie : quelques jeunes, mais surtout des hommes portant des barbes épaisses comme des brosses à badigeon.

Ils étaient assis dans l'herbe avec leurs parents, prêtres et laïcs mêlés, et se confessaient mutuellement leurs péchés.

[Le manuscrit s'interrompt ici. Creangă lut cette quatrième partie en 1888 dans le cercle de Nicolae Beldiceanu ; elle fut publiée, inachevée, à titre posthume en 1892.]

Note de traduction et d'édition

Creangă écrit comme on raconte devant un auditoire : sa phrase bondit, revient sur elle-même, interpelle, jure, prie, chante et accumule les surnoms. Cette version cherche d'abord à rendre ce mouvement. La syntaxe a été allégée quand un calque roumain aurait pesé en français ; elle conserve en revanche les reprises, les emballements et les longues coulées lorsqu'ils produisent volontairement le comique ou l'émotion.

Le registre demeure oral et charnel, sans prêter aux paysans moldaves un patois français qui les déplacerait artificiellement dans une autre région. Les proverbes sont traduits au plus près lorsqu'ils restent parlants ; ils sont recréés lorsque leur lettre étoufferait leur effet. Les jurons, les malédictions et les images corporelles n'ont pas été polis au-delà de ce qu'exige un français lisible aujourd'hui.

Les quatre grandes parties sont celles de l'auteur. Les intertitres intérieurs ont été ajoutés pour faciliter la lecture de cette édition ; ils ne figurent pas dans le texte original. Les mots culturels les plus importants sont expliqués à leur première apparition, puis repris dans le glossaire. Les noms roumains conservent leurs diacritiques.

Le narrateur enfant est appelé **Nică**, diminutif familial de Ion. Sa mère peut l'appeler **Ion** ou **Ioan** dans les dialogues ; à Fălticeni, ses camarades le nomment **Ștefănescu**. Ces formes désignent le même personnage. Elles ne doivent pas être confondues avec les autres Nică du village, généralement identifiés par leur père.

Repères de langue et de culture

Ce glossaire explique les principaux mots de culture. Un essai plus développé sur le parler moldave et l'oralité de Creangă figure après les repères historiques.

Bălan, le Cheval blanc

Bălan est un nom traditionnel donné à un animal au poil clair, notamment à un cheval. À l'école de Humulești, le prêtre baptise ainsi le long banc sur lequel les élèves sont étendus pour recevoir le fouet. Toute une mythologie punitive naît alors : on « monte » Bălan comme on enfourche une monture.

Saint-Nicolas

Nom donné au fouet de cuir, par allusion à saint Nicolas, patron de l'église du village. Creangă pousse la personnification très loin : le saint « bénit », « console » et venge même les mouches écrasées dans les livres. Le comique vient de la rencontre entre le vocabulaire pieux et une punition très terrestre.

Tunsul felegunsul

Refrain moqueur lancé à Nică après qu'on lui a rasé le crâne. *Felegunsul* est une création sonore, ou du moins une forme isolée dont le sens précis s'efface derrière la rime. « Tondu, félégondu » conserve le rythme, l'absurdité et la cruauté légère d'une chanson d'enfants.

Bădiță

Forme d'adresse affectueuse et respectueuse à un jeune homme un peu plus âgé. Elle peut suggérer « grand frère » ou « jeune maître », sans correspondre exactement à l'un ou à l'autre. La traduction la conserve à la première apparition de Vasile d'Ilioiaia, puis emploie simplement son nom.

Hora

Danse collective en ronde, essentielle à la vie festive roumaine et moldave. Le mot désigne aussi, par extension, la réunion dansante. Les participants se tiennent par la main ou les épaules ; selon la musique, la ronde avance avec gravité ou s'emballe.

Șezătoare et clacă

La *șezătoare* est une veillée où l'on file, coud, raconte, chante et courtise. La *clacă* est un travail collectif accompli chez un voisin — égrenage du maïs, récolte, construction — et volontiers suivi d'un repas, de musique et de danse. Chez Creangă, travail et fête se séparent rarement longtemps.

Colivă

Préparation de blé bouilli, sucré et garni, offerte lors des commémorations des morts dans la tradition orthodoxe. Elle est bénie puis partagée. Le mot est conservé lorsque sa dimension rituelle importe davantage que sa composition culinaire.

Opinci

Chaussures paysannes faites d'une pièce de cuir resserrée autour du pied par des lacets. Souples et adaptées aux chemins, elles se portent avec des bandes de laine ou plusieurs paires de chaussettes.

Chiraleisa

Forme populaire de *Kyrie eleison*, « Seigneur, prends pitié ». Dans les processions de l'Épiphanie, les enfants répètent la formule avec une prononciation devenue presque un cri de fête.

Moșii

Jours de commémoration collective des morts, placés à différents moments de l'année liturgique. Les familles apportent nourriture et aumônes ; dans le récit, ces fêtes structurent aussi le calendrier familial des enfants.

« L'Ange cria »

Titre français retenu pour *Îngerul a strigat*, chant liturgique de Pâques appris par Nică à l'école. Le titre garde la brièveté et l'élan de la formule roumaine.

Buhai

Instrument populaire des quêtes du Nouvel An. Une touffe de crin traverse une peau tendue sur un récipient ; frottée avec les doigts humides, elle produit un grondement qui rappelle le mugissement d'un taureau. Le même mot signifie « taureau ».

Le livre d'heures et le psautier

Dans les petites écoles paroissiales, la lecture s'apprenait souvent dans les livres liturgiques. L'enfant passait des lettres et syllabes au livre d'heures, puis au psautier, considéré comme un sommet de l'instruction élémentaire. Lire n'était pas encore séparé de prier et de chanter.

Psaltique, ison, oligon, pétasti

La psaltique est le chant liturgique byzantin. Les mots récités par les élèves désignent des signes de notation musicale. Creangă les transforme en une litanie sonore qui finit par faire braire les apprentis chantres.

***Osmoglasnic*, kondak et tropaire**

L'*Osmoglasnic* est un livre de chants organisés selon les huit tons de la liturgie orthodoxe. Le kondak et le tropaire sont de courts hymnes. Dans la bouche du père de Trăsnea, ils deviennent surtout des moyens pratiques de remplir le sac et le grenier du futur prêtre.

La « poste »

Farce d'écoliers particulièrement brutale : on applique sous les pieds du dormeur plusieurs épaisseurs de papier enduites de graisse de chandelle, puis on y met le feu. Le mot roumain est conservé comme le nom de ce supplice inventé par la bande.

La taxe de mastication (*dințărit*)

Impôt imaginaire et burlesque : après avoir nourri quelqu'un, l'hôte devrait encore le payer pour la peine qu'il a prise à mâcher. Le mot imite plaisamment le nom des anciennes taxes et raille les avantages matériels attribués aux popes.

Les monnaies

Les principautés roumaines utilisaient au XIXe siècle un mélange de monnaies locales et étrangères. Leur valeur variait selon les périodes ; les équivalences ci-dessous servent donc à reconnaître les objets monétaires, non à les convertir en euros.

Terme	Nature	Repère de lecture
para	petite monnaie et unité de compte	« quelques sous », souvent dans les petites sommes
leu	unité de compte ancienne	à ne pas confondre avec le leu moderne
sorocovăț	ancienne pièce d'argent, aussi appelée <i>sfant</i>	petite dépense régulière, notamment les frais d'école
husăș	pièce d'argent d'origine hongroise, courante en Moldavie	somme assez concrète pour faire marchander bois, école ou nourriture
irmilic	pièce ottomane, surtout d'argent	appoint ou supplément dans une transaction
galben / pièce d'or	ducat ou monnaie d'or selon le contexte	somme importante, dédommagement ou réserve familiale

Răzeși — les paysans libres

Les *răzeși* sont des propriétaires héréditaires moldaves, souvent détenteurs de parts dans des terres communes. Ils ne forment pas une paysannerie uniformément riche : certains possèdent peu de terre, mais leur statut les distingue des paysans dépendants d'un grand domaine. La fierté de Humulești tient en partie à cette mémoire sociale.

Noms, filiations et surnoms

Les personnages sont souvent identifiés par leur père, leur mère, leur village, leur métier ou un défaut physique : Nică fils de Costache, Toader de Catinca, Pavel le cordonnier, Gâtlan — « Long-Cou » —, Mogorogea — le « Grommeleur ». Ces désignations composent une carte vivante des parentés et des réputations du village.

Lă-mă, mamă

Insulte populaire appliquée à un homme mou, inerte et dépendant, toujours prêt à appeler sa mère au secours. Elle ne désigne pas un autre personnage. La traduction développe le trait pour que la plaisanterie reste immédiatement intelligible.

« Que Dieu le lièvrise ! »

Creangă transforme directement le nom roumain du lièvre, *iepure*, en verbe. Cette création tient autant du juron que de la bénédiction burlesque. Le néologisme « lièvrise » reproduit cette liberté grammaticale.

Répertoire des principaux personnages

Nică / Ion / Ioan / Ștefănescu

Le narrateur à différents âges. **Nică** est le diminutif familial ; **Ion** ou **Ioan** apparaît dans les appels de sa mère et dans les formes plus officielles ; **Ștefănescu** est le nom qu'on lui donne à Fălticeni.

Smaranda

Mère de Nică, énergique, croyante, ambitieuse pour son fils et rarement dupe de ses ruses.

Ștefan, fils de Petrea

Père de Nică, cordonnier et maître de maison ; plus sceptique que Smaranda devant les promesses de l'école et de la prêtrise.

Le père Ioan

Prêtre de Humulești, promoteur de l'école paroissiale et père de Smărandița.

Vasile d'Ilioiaia

Chantre et premier maître de Nică. Son enrôlement forcé interrompt brutalement l'école du village.

Smărandița

Fille du père Ioan, excellente élève et partenaire de sottises ; elle est la première à éprouver Bălan et Saint-Nicolas.

Nică, fils de Costache

Écolier plus âgé et rival du narrateur. Il ne faut pas le confondre avec Nică-Creangă.

David Creangă

Grand-père maternel du narrateur, maire de Pipirig, grand voyageur et défenseur pragmatique de l'instruction.

Dumitru

Jeune oncle de Nică et son compagnon d'école à Broșteni.

Irinuca

Logeuse de Broșteni, propriétaire de la cabane partiellement détruite par le rocher libéré par les garçons.

Tante Mărioara et l'oncle Vasile

Parents chez qui Nică vole les cerises ; la poursuite à travers le chanvre transforme la gourmandise en catastrophe familiale.

Chiorpec

Cordonnier voisin qui répond aux importunités de Nică en lui goudronnant le visage.

Măriuca

Jeune fille des veillées de Humulești, objet des premiers émois amoureux du narrateur.

Trăsnea

Élève de Fălticeni, laborieux et désespéré par la grammaire ; l'un des grands personnages comiques de la troisième partie.

Nică Oșlobanu

Écolier gigantesque, grossier, gourmand et rétif aux études.

Pavel le cordonnier

Logeur des élèves à Fălticeni, entraîné malgré lui dans leurs farces et leurs disputes.

Zaharia de Gâtlan

Camarade inventif, organisateur de plusieurs mauvais tours et « grand capitaine des postes ».

Ion Mogorogea

Cousin du narrateur, querelleur et méfiant, notamment à propos de ses bottes neuves.

Bodrângă

Vieil homme à la flûte, conteur, musicien et consolateur de la bande de Fălticeni.

Le pope Buligă, dit Ciucălău

Prêtre truculent qui retrousse sa soutane et entre dans la danse avec les élèves.

La Moldavie de Nică : vie quotidienne, école et traditions

*Les pages qui suivent offrent des repères pour éclairer le récit.
Elles ne transforment pas les Souvenirs en enquête
ethnographique : Creangă sélectionne, grossit et réorchestre les
faits selon la logique de la mémoire et du comique.*

Un territoire entre village, bourg et montagne

L'enfance de Nică se déroule dans la principauté de Moldavie, avant l'union politique avec la Valachie en 1859. Humulești se trouve près du bourg de Târgu Neamț, au débouché des routes qui conduisent vers les vallées de la Bistrița et vers les monastères de Neamț, Secu, Agapia et Văratec. Le paysage du livre associe des villages compacts, des hameaux de montagne, des forêts, des torrents et des chemins dont l'état varie avec les saisons. Aller à l'école peut donc signifier traverser une rivière gelée, voyager à cheval ou marcher plusieurs jours.

Les răzeși, la maisonnée et les solidarités

Humulești se présente comme un village de răzeși, c'est-à-dire de propriétaires libres détenant des droits héréditaires, souvent morcelés entre de nombreux parents. Ce statut apporte une réelle dignité sociale sans garantir la richesse. La maisonnée demeure l'unité essentielle : on y produit, on y conserve, on y échange et l'on y transmet des savoir-faire. Le travail de la laine, le tissage, la couture, la cordonnerie, l'élevage, le petit commerce et les déplacements vers les foires complètent une agriculture parfois limitée par le manque de terres.

La place des enfants dans le travail familial

Les enfants ne vivent pas à l'écart du monde productif. Ils gardent les bêtes, portent le repas aux travailleurs, courent faire des commissions, ramassent du bois, filent, cousent ou aident selon leur âge. Le récit montre aussi l'envers de cette utilité : l'enfant cherche à

échapper aux tâches, détourne les outils du travail vers le jeu et profite des moments où les adultes sont occupés. Cette liberté relative n'est pas une absence de surveillance ; elle résulte d'une vie où la cour, la rivière, les champs et le village entier servent à la fois d'espace de travail et de terrain d'aventures.

Fêtes, veillées et entraide

Le calendrier orthodoxe organise une grande partie de l'année. Noël, l'Épiphanie, Pâques, les fêtes patronales, les commémorations des morts et les périodes de jeûne règlent les repas, les visites et les déplacements. Les enfants participent aux tournées rituelles : ils chantent, crient *chiraleisa*, récitent la charrue du Nouvel An et reçoivent nourriture ou menue monnaie. La hora réunit le village autour de la danse ; la *șezătoare* mêle travail du textile, chants, récits et rencontres ; la *clacă* rassemble voisins et parents pour un ouvrage accompli en commun, souvent suivi d'un repas. Chez Creangă, le rite n'est jamais séparé de l'appétit, de la séduction ou de la farce.

L'école paroissiale

La première école de Nică est étroitement liée à l'église. Le prêtre recrute les élèves, le chantré enseigne et les livres religieux servent de premiers manuels. On commence par les lettres, puis l'on passe au livre d'heures et au psautier ; on apprend aussi le chant et le service de l'office. Garçons et filles peuvent se retrouver dans la même classe, mais la fréquentation dépend des ressources familiales, des travaux saisonniers, de la présence d'un maître et des décisions locales. L'école apparaît ainsi comme une institution fragile, prise entre initiative villageoise, ambition religieuse et premiers efforts de modernisation publique.

Bălan et Saint-Nicolas : les châtiments corporels

Le banc Bălan et le fouet Saint-Nicolas donnent une forme théâtrale au châtiment corporel. Leurs noms transforment la punition en cérémonie : l'élève « monte » le cheval, tandis que le fouet « bénit » ou « console ». Cette plaisanterie verbale ne doit pas faire oublier la violence de la scène. Les coups, les humiliations publiques et la récitation sous la menace appartiennent à une discipline scolaire

longtemps familière en Europe, mais les pratiques variaient selon les lieux et les maîtres. Creangă n'en propose ni un règlement général ni une défense : il les fait voir à hauteur d'enfant, avec la peur, la ruse, l'injustice et le rire qui permettent de reprendre symboliquement le pouvoir sur l'adulte.

Une éducation profondément religieuse

Savoir lire signifie d'abord accéder aux textes de prière et aux livres de chant. L'instruction prépare parfois à devenir chantre, diacre ou prêtre ; elle forme aussi des lecteurs capables de tenir des comptes, de rédiger ou de servir l'administration. La religion imprègne les gestes quotidiens : bénédictions, jeûnes, pèlerinages, commémorations, formules de pardon et invocations ponctuent le langage. Cette présence n'exclut pas l'irrévérence. Creangă distingue sans cesse la foi, souvent sincère, des faiblesses très humaines de ceux qui l'incarnent.

Les réformes scolaires du milieu du siècle

Au milieu du XIXe siècle, la Moldavie cherche à transformer un réseau dispersé d'écoles religieuses, privées ou locales en un enseignement plus structuré. Les autorités veulent multiplier les écoles élémentaires, former les maîtres et donner une place accrue au roumain. Après l'union des principautés, la loi de 1864 systématisera l'enseignement primaire gratuit et obligatoire, même si l'application demeure lente. Dans les Souvenirs, la réforme arrive sous une forme bancale : nouveaux manuels, grammaire abstraite, écoles déplacées ou supprimées, maîtres mal préparés. Ce frottement entre ambition moderne et réalité locale nourrit une grande part du comique scolaire.

L'enrôlement forcé et l'irruption de l'État

L'épisode où Vasile est saisi pendant une prétendue corvée routière rappelle la brutalité que pouvait prendre le recrutement militaire. L'administration n'est pas une présence continue ; elle surgit par les routes, les impôts, les réquisitions, les agents du prince ou les mesures de police. Pour le village, ces interventions peuvent bouleverser en un instant une famille, une école ou un projet de vie.

Le choléra et la médecine domestique

Plusieurs vagues de choléra frappent les principautés roumaines au XIXe siècle. Creangă en restitue la perception enfantine : convois funèbres, aliments distribués autour du mort, peur des adultes et étrange attraction du danger. Les soins reçus par Nică mêlent observation empirique, chaleur, frictions, vinaigre, herbes et suif. Ils appartiennent à une médecine domestique où l'expérience locale, la prière et les rares ressources disponibles se combinent sans frontière nette.

Les monastères et le séminaire de Socola

Les monastères de Neamț, Secu, Agapia et Văratec forment un réseau religieux, foncier, économique et culturel majeur. Ils accueillent des écoles, des bibliothèques, des ateliers et des voyageurs. Socola, près de Iași, représente pour Nică un degré d'enseignement plus organisé que les écoles de catéchistes de province. Le départ de 1855 marque une rupture : il quitte l'espace familial de Humulești et entre dans la grande ville, au seuil d'un monde adulte que le récit ne mènera pas à son terme.

La langue de Creangă : oralité et couleur moldave

La langue des Souvenirs est du roumain littéraire nourri par le parler moldave, les traditions orales et le vocabulaire du village. Elle ne se réduit ni à une transcription phonétique ni à un folklore spontané : Creangă compose avec une extrême précision l'impression d'une parole vivante.

Un roumain moldave, non une langue séparée

Dans ce contexte, « moldave » désigne une variété régionale du roumain parlée dans la Moldavie historique. Les différences portent surtout sur la prononciation, certains mots, des formes grammaticales et des tours familiers. Creangă suggère cette couleur sans écrire constamment comme on prononce. Son texte reste lisible par un lecteur roumanophone d'autres régions, mais il conserve assez de particularités pour faire entendre une origine géographique et sociale.

Une prose faite pour être entendue

Le narrateur s'adresse au lecteur comme à un auditeur assis près de lui. Il relance son récit par des questions, des exclamations, des apostrophes et des formules telles que « puisque j'ai l'honneur de vous le raconter » ou « revenons à nos affaires ». Les dialogues occupent une place considérable ; les personnages se définissent par leurs voix, leurs jurons, leurs proverbes et leur manière de couper la parole. Répétitions, accélérations et arrêts créent le rythme d'une performance orale, même lorsque la phrase a été longuement travaillée.

Régionalismes, archaïsmes et mots de culture

Le lexique réunit des mots régionaux, des termes anciens, des noms d'objets et des réalités sans équivalent exact en français : bădiță, opinci, buhai, clacă, șezătoare, răzeș. Tous ne sont pas exclusivement moldaves ; plusieurs appartiennent plus largement à la civilisation

rurale roumaine. Leur accumulation produit cependant une forte couleur locale. Les notes et le glossaire les expliquent sans remplacer systématiquement le mot original, afin de conserver le relief culturel du texte.

Diminutifs, surnoms et inventions verbales

Le roumain permet de former avec aisance des diminutifs affectueux, moqueurs ou ironiques. Les noms changent aussi selon la famille, le lieu, le métier ou un trait physique : Nică peut devenir Ion, Ioan ou Ștefănescu ; d'autres personnages sont « fils de » leur père ou de leur mère. Creangă invente volontiers des verbes, déforme une formule pieuse et transforme un sobriquet en portrait. Le sens naît alors autant du son que du dictionnaire.

Proverbes, jurons et parole collective

Le récit est traversé de proverbes, de comptines, de refrains et de malédictions. Ces formules donnent au narrateur l'appui d'une sagesse collective, puis il les détourne pour justifier une gourmandise, une fuite ou une vengeance. La parole religieuse elle-même peut devenir burlesque : le même personnage invoque Dieu, maudit son voisin et cite un saint dans l'espace de quelques lignes. Ce mélange des registres est l'une des signatures de Creangă.

Quelques repères de prononciation

Les diacritiques roumaines ont été conservés. Ș se prononce comme « ch » dans chat ; ț comme « ts » ; ă note une voyelle centrale proche d'un e français très relâché ; â et î notent le même son central fermé, sans équivalent exact en français. Devant e ou i, c et g se prononcent généralement « tch » et « dj ». Ces indications restent approximatives, mais elles permettent de lire plus naturellement Creangă, Humulești, Smărândița, Fălticeni ou Țuțuieni.

Le choix de la traduction française

Attribuer à Creangă un patois français précis aurait déplacé le récit vers une région qui n'est pas la sienne et créé des associations étrangères au texte. Cette traduction cherche donc une oralité française mobile : syntaxe vive, proverbes, familiarité, variations de

registre et mots roumains conservés lorsque leur portée culturelle l'exige. Elle renonce à reproduire chaque marque dialectale, mais tente de préserver la tension essentielle entre langue populaire et construction littéraire.

Ion Creangă : vie, métier et œuvre

La biographie de Creangă est inséparable de la légende qu'il a lui-même contribué à construire. Les dates essentielles sont connues, mais plusieurs anecdotes ont été amplifiées par les souvenirs, la critique et le goût du personnage pour l'autodérision.

Une naissance discutée, une enfance devenue littérature

Ion Creangă naît à Humulești, dans la région de Neamț. La tradition, fondée notamment sur ses propres indications, retient le 1er mars 1837 ; un registre a conduit certains biographes à proposer une autre date. Il grandit dans une famille de paysans-artisans active dans le textile, la cordonnerie, l'élevage et le commerce local. Cette maison n'est ni misérable ni aisée au point d'ignorer le prix de l'instruction. Les tensions entre le projet scolaire de sa mère et le pragmatisme de son père deviennent l'un des grands fils des Souvenirs.

De Humulești à Socola

L'enfant fréquente l'école paroissiale de Humulești, puis étudie à Broșteni, Târgu Neamț et Fălticeni. Sa mère, Smaranda, souhaite le voir entrer dans le clergé. En 1855, il gagne le séminaire de Socola, près de Iași. Ce parcours donne au futur écrivain une connaissance directe des différentes formes d'enseignement : classe villageoise, pension rudimentaire, école de catéchistes et institution urbaine plus organisée.

Diacre et homme en conflit avec son état

À la fin des années 1850, Creangă se marie et devient diacre. Son tempérament, sa vie conjugale difficile et plusieurs comportements jugés incompatibles avec la discipline ecclésiastique l'éloignent progressivement de cette carrière. Les récits ultérieurs ont transformé certains épisodes en scènes pittoresques ; le fait central demeure qu'il perd son statut clérical et doit reconstruire sa place dans la société.

Instituteur et pédagogue

Il trouve cette nouvelle place dans l'école. Devenu instituteur à Iași, il participe à la rédaction de manuels et de méthodes de lecture. Il s'intéresse à une progression plus concrète de l'apprentissage et critique l'ânonnement mécanique. Le comique de la grammaire dans les Souvenirs n'est donc pas la moquerie d'un ignorant contre le savoir : il vient d'un praticien qui connaît les objectifs de l'école moderne, mais aussi ses manuels obscurs, ses maîtres mal formés et ses exercices coupés de l'expérience des élèves.

La rencontre avec Eminescu et Junimea

En 1875, Mihai Eminescu l'introduit dans le cercle Junimea à Iași. Creangă y lit ses contes devant un public exigeant, reprend ses textes et construit peu à peu sa réputation. Cette sociabilité littéraire est décisive. Elle montre que l'écrivain n'est pas un conteur paysan miraculeusement transcrit sur le papier : il travaille l'effet d'oralité, organise les dialogues et polit ses phrases jusqu'à leur donner l'apparence de l'improvisation.

Contes, récits et Souvenirs d'enfance

Son œuvre comprend des contes merveilleux, des récits comiques, des anecdotes, des textes pédagogiques et quelques pièces longtemps tenues à l'écart en raison de leur liberté érotique ou scatologique. Les trois premières parties des Souvenirs d'enfance paraissent dans Convorbiri literare en 1881 et 1882. Creangă lit la quatrième en 1888, mais la laisse inachevée ; elle est publiée après sa mort, en 1892. La coupure finale correspond donc à l'état du manuscrit, non à une conclusion pleinement composée.

La Bojdeuca et les dernières années

Creangă passe une partie de ses dernières années dans la modeste maison de Iași connue sous le nom de Bojdeuca. Sa santé se dégrade, tandis que sa relation avec Eminescu et sa présence dans la vie littéraire nourrissent déjà une mémoire collective. Il meurt à Iași le 31 décembre 1889. La Bojdeuca deviendra plus tard un lieu majeur de commémoration littéraire.

Une œuvre populaire et savante

Creangă occupe une place singulière parmi les classiques roumains. Il fait entrer dans la grande prose littéraire une culture de la parole, du geste, de l'appétit et du corps que les hiérarchies savantes tendaient à tenir à distance. Son monde est affectueux sans être idyllique : les enfants mentent, les adultes frappent, les prêtres boivent, les familles calculent, mais chacun possède une voix. L'extrême maîtrise de cette polyphonie explique que les Souvenirs demeurent à la fois un livre d'enfance, un document social à lire avec prudence et une œuvre de style.

Bibliographie sélective

Éditions roumaines

- Ion Creangă, *Opere*, édition critique avec notes, variantes et glossaire établie par G. T. Kirileanu, Bucarest, Fundația pentru Literatură și Artă « Regele Carol II », 1939.
- Ion Creangă, *Amintiri din copilărie. Povești. Povestiri*, Bucarest, Humanitas, 2021.
- Ion Creangă, *Amintiri din copilărie*, texte numérique roumain, Wikisource.

Traduction française antérieure consultable

- Ion Creangă, *Opere – Œuvres*, édition bilingue roumain-français ; *Souvenirs d'enfance* traduits par Yves Augé, Bucarest, Éditions Meridiane, 1963.

Outils linguistiques et historiques

- *Dicționarul explicativ al limbii române* et dictionnaires historiques réunis par DEX online, pour les archaïsmes et régionalismes.
- Études consacrées à l'histoire des éditions de Creangă et à l'organisation de l'enseignement public moldave au XIXe siècle.

Biographie, histoire littéraire et contexte

- Jean Boutière, *La vie et l'œuvre de Ion Creangă, 1837-1889*, Paris, Librairie universitaire J. Gamber, 1930.
- George Călinescu, *Ion Creangă. Viața și opera*, Bucarest, 1938 ; nombreuses rééditions.
- Ion Creangă, *Opere*, édition critique d'Iorgu Iordan et Elisabeta Brâncuș, édition revue, Bucarest, Academia Română / Fundația Națională pentru Știință și Artă, 2014.
- Nicoleta Roman, « Children, labour and education in 19th century Romania », projet de recherche consacré au travail, à l'apprentissage et à l'éducation dans la société roumaine du XIXe siècle.

- Études et catalogues de l'Académie roumaine consacrés à Creangă, à l'oralité littéraire et à l'histoire de l'enseignement moldave.

Texte de référence

La traduction a été établie d'après le texte roumain intégral d'*Amintiri din copilărie*, avec confrontation de l'édition numérique roumaine, d'une édition moderne Humanitas et, pour les difficultés lexicales, des dictionnaires historiques. L'orthographe des noms propres a été modernisée ; les diacritiques roumains ont été conservés. Les intertitres et les notes de cette édition sont éditoriaux.

Illustrations numériques originales réalisées avec assistance d'intelligence artificielle, puis sélectionnées, corrigées et mises en page pour cette édition.

« Je ne sais pas ce qu'il en est des autres,
mais moi, lorsque je pense au lieu
où je suis né... mon cœur bondit encore de joie. »

À Humulești, dans la Moldavie du XIX^e siècle, le jeune Nică grandit au milieu des siens, des fêtes villageoises, des écoles sévères et des chemins qui l'éloignent peu à peu de la maison natale.

Élève récalcitrant, gourmand, peureux et intrépide tout à la fois, il vole des cerises, poursuit une huppe, échappe aux corrections, provoque d'in vraisemblables catastrophes et transforme chacune de ses mésaventures en une histoire irrésistible.

Sous le rire, Ion Creangă ressuscite tout un monde : les voix des parents et des voisins, les croyances, les travaux et les coutumes, les proverbes, les veillées, les paysages de l'Ozana et la présence inoubliable de Smaranda, sa mère. Sa langue vive fait de l'enfance un royaume à la fois réel et perdu, où la tendresse n'efface ni la rudesse de l'existence ni l'appel de la liberté.

Grand classique de la littérature roumaine, *Souvenirs d'enfance* est bien davantage qu'un récit autobiographique : c'est l'adieu lumineux d'un homme à son village, à sa mère et à l'âge où le monde semblait encore tenir entre quelques collines.

*Cette nouvelle traduction française intégrale et révisée
restitue l'énergie orale, l'humour et la saveur populaire du texte.
Elle est accompagnée de repères de langue et de culture,
d'éclairages historiques et d'une présentation de la vie
et de l'œuvre de l'auteur.*

